

Céline Etcheberry

*Sur les berges
du Vide*



encre
♥ LYRE

« Sur les berges du Vide »

Roman – Tome 1

Céline Etcheberry

Copyright

Texte intégral

© Céline Etcheberry 2012

www.encrelyre.com

Illustration de couverture

© Léa Vera Toro 2012

Tous droits réservés pour tous pays

ISBN 979-10-91670-10-4

Sur les berges du Vide

Chapitre I

Tandis que le vent soufflait à tout rompre, Valentin rajusta l'épaisse écharpe qui lui entourait le cou. Il jeta un regard aux passants. Le chapeau extravagant d'une femme aux courbes amples et à la taille emprisonnée dans les griffes de son corset rivalisait sans mal avec le haut-de-forme de son mari. Par mimétisme, il releva la main vers sa tête, et coiffa lentement une boucle rousse d'un air pensif. Il savait que les yeux se posaient souvent sur sa chevelure inattendue, mais il n'avait jamais réussi à s'obliger à porter le moindre couvre-chef, entraînant souvent des remarques piquantes et acerbes sur son manque de classe et de sens de la mode.

Maintes fois sa logeuse avait tenté de le persuader de blondir ses cheveux à l'aide de remèdes de grand-mère plus ou moins loufoques, et lui qui avait toujours ressenti une petite pointe de fierté malgré les soucis qu'entraînaient souvent sa rousseur avait à chaque fois repoussé ses propositions. Celle-ci le sermonnait alors souvent, le menaçant de finir mal marié, ou pire, vieux garçon. Ses piques le faisaient doucement sourire, les sachant non seulement infondées mais en plus fausses, au vu de ses fréquentations.

Il balaya la rue d'un nouveau regard, l'œil alerte et la tenue impeccable. Parfaitement immobile sous le porche du grand immeuble particulier où il avait trouvé refuge, il attendait un moment bien précis pour pouvoir commencer à parcourir la ville. Comme si son esprit fonctionnait sur la base d'un temps bien à lui, une horloge implacable cliquetant au gré de son âme pour guider le moindre de ses mouvements. À voix basse, il compta quelques secondes de plus, métronome implacable de son existence, puis après un soupir satisfait, posa enfin un pied sur les pavés.

Le pas vif et décidé, il se promenait ainsi plusieurs fois par jour, lorsque son emploi du temps le lui permettait. Appuyant régulièrement sur le haut de son nez en bec d'aigle, il donnait probablement l'image d'un homme un peu trop perdu dans ses pensées ou animé de tics nerveux en tous genres, cachant en réalité à grand mal un esprit constamment en ébullition et une grande timidité. Naviguant ainsi entre un monde intérieur bien trop riche et une ville bien trop agitée, son geste aurait d'ailleurs semblé bien moins étrange s'il avait porté en cet instant sa paire de fines lunettes rondes, ce mouvement étant en réalité devenu une telle habitude qu'il l'esquissait désormais même lorsque celles-ci étaient rangées à l'intérieur de la poche de son veston, dans leur étui en soie.

Cela faisait maintenant quatre ans qu'il avait rejoint cette grande cité en effervescence, pour pouvoir y trouver un emploi mais aussi y faire peu à peu sa place dans la société. Il avait la fierté de pouvoir se dire qu'il s'était construit seul. Sa réputation ne le précédait pas encore mais il se donnait une poignée d'années pour cela. Au départ simple professeur, ce jeune homme de lettres avait trouvé un emploi de tuteur au sein d'une riche famille, avant même de pouvoir rejoindre la citadelle. Ce coup du sort lui avait forcé la main, et il avait emménagé au plus vite dans la petite pension au nord du quartier des libraires, pensant alors n'y passer que quelques nuits. Prenant toutefois ses aises, il y était resté ces quelques années, cherchant toujours à moitié un logement, sans grande conviction. Il aimait bien trop son petit appartement au dernier étage, appréciant d'y passer de longues heures à lire, griffonner ses trouvailles et rêvasser au creux d'une alcôve surplombant une partie de la ville, une tasse de café bien chaud

entre les mains. Certes, son salaire ne lui permettait pas vraiment d'enrichir son logement de meubles ou de décorations, mais c'était surtout parce qu'il dépensait la majeure partie de sa paie en livres et en encre. Les quelques piécettes restantes allaient à Madame Beaulière, pour honorer son loyer.

Trois jours par semaine, il passait ses matinées dans la demeure familiale des Rochebois, en plein cœur du quartier bourgeois. Leurs deux enfants avaient ainsi l'occasion de profiter de ses cours attentivement préparés, peut-être un peu farfelus parfois mais toujours méticuleusement rédigés et dictés par leur précepteur. Deux autres après-midis étaient dédiés à l'étude de l'étiquette et des bonnes manières pour la jeune Aubépine et le petit Henry. Le reste du temps, les enfants étaient aussi libres que leur enseignant, et celui-ci se retrouvait donc entre autre à courir les rues.

Arrivé devant la première échoppe d'un des marchands de livres, il en poussa la porte, faisant tinter la petite cloche au dessus de celle-ci. Le vieux Grégoire venait rarement voir qui osait pénétrer son antre, se contentant de rester au fond de sa boutique à feuilleter un quelconque ouvrage. Il releva à peine les yeux pour observer le jeune homme distingué et un peu essoufflé qui s'était déjà mis à parcourir les étagères présentant les nouveaux ouvrages reçus par la boutique. Il l'interpella alors presque aussitôt, avant même que ne vienne la question :

— Pas aujourd'hui, mon grand.

Le jeune homme tourna les yeux vers le libraire, la main encore relevée vers la tranche des volumes qu'il parcourait attentivement du bout des doigts. Il resta un moment parfaitement immobile, comme s'il n'était pas sûr d'avoir bien entendu, puis un sourire amusé fendit son visage :

— Vous me retirez tout le plaisir de la chasse, Grégoire !

Le vieil homme haussa les épaules, posant ses bras lourd en travers des pages qu'il survolait un moment auparavant :

— J'économise surtout un peu de votre temps ! Mais si vous voulez vérifier, faites comme chez vous...

Et il retourna ainsi à sa lecture.

Le tuteur resta un moment stoïque. Son regard devenu plus hésitant se reposa sur la maigre rangée de manuscrits à hauteur de ses yeux. Grégoire avait probablement raison. Il cherchait souvent la même chose, et malgré ses airs nonchalants le bouquiniste avait fini par cerner ses envies. Avec un soupir vaincu, il porta les doigts à ses cheveux comme il l'aurait fait à un couvre-chef, pour saluer le vendeur, et quitta la boutique, hésitant un instant sur le seuil.

Il compta à nouveau machinalement à voix basse, passa furtivement son index sur ses lèvres. La ville s'offrait à lui, et il observa l'enfilade de boutiques regorgeant de secrets encore à découvrir, tâchant de décider s'il allait continuer à les arpenter, ou se diriger déjà vers l'aqueduc.

Une fois son nouveau décompte terminé, un sourire surgit à nouveau sur ses lèvres, comme rassuré par ce simple détail et ce petit rituel profondément ancré en lui. Il poussa un soupir

décidé et tourna les talons pour reprendre son chemin par l'endroit d'où il était venu, laissant derrière lui les bouquinistes et autres échoppes. Il sentait qu'aujourd'hui ne serait pas un jour empreint de découverte et préférait donc passer au reste de son programme plutôt que perdre un temps précieux à fouiller des livres aussi usés qu'inutiles.

Il traversa tranquillement les ruelles qui jouxtaient le quartier des libraires, repassant devant sa pension et continuant vers les quais plus au Nord, les longeant un long moment, le regard perdu dans le vague, et l'esprit ailleurs.

Il se rappelait parfaitement ses premiers pas dans cette ville difficile, le nombre inconcevable de fois où il s'était perdu, revenant aux petites heures du matin s'écrouler sur son lit pour récupérer de ses expéditions bien plus longues que prévues. Bien entendu, il adorait marcher, mais lorsque ses promenades s'allongeaient de plusieurs heures, son corps commençait à le lui faire chèrement payer, lui qui était bien plus fier de ses capacités intellectuelles que sportives. Peu à peu, pourtant, il avait appris à dompter les recoins de cette cité étrange, et ô combien changeante. Il avait d'ailleurs l'impression que selon l'heure du jour ou de la nuit, les rues s'agençaient différemment, offrant de nouvelles vues ou l'accès à des lieux jusque là dissimulés. Il avait tenté d'expliquer sa découverte à grand mal, réalisant rapidement que la ville semblait se jouer de lui, et n'avait jamais réussi à prouver à quiconque que ses trouvailles nocturnes pouvaient se vérifier.

Il avait donc pris le pli de garder ce secret pour lui, se sentant peu à peu privilégié de se voir offrir par la citadelle la primeur de ses cachettes, les notant avec grand soin, les cataloguant même, ses petits carnets griffonnés s'empilant peu à peu à son chevet.

Arrivé au bout du quai ouest, il commença à apercevoir l'aqueduc en ruine. Celui-ci prolongeait la rue, à la même hauteur, les pavés soigneusement entretenus cédant peu à peu la place aux vieilles pierres qui crissaient régulièrement sous ses souliers. L'aqueduc formait un pont qui ne menait nulle part. Brisé en son centre, il s'arrêtait, ses pieds plongeant dans le Vide à perte de vue, le même espace inexistant longeant les docks.

La première fois qu'il avait découvert le Vide, il était resté plusieurs heures à fixer ce trou béant entourant une partie de la cité, comme si son esprit n'arrivait pas à l'admettre de façon rationnelle, et pour cause : aucune explication logique ne pouvait venir justifier cette aberration de la nature. Là où l'œil s'attendait à trouver une autre rive, le fond d'un ravin, ou même une rivière, ne subsistait qu'une absence totale de vie et d'espace, un trou noir au cœur de leur monde, béant. Son cerveau lui avait laissé bien peu de repos les mois suivants, tâchant de trouver une quelconque interprétation à cette anomalie, puis comme tous les autres citoyens de cette partie de la contrée de Gamandée, il avait commencé à considérer le Vide comme un détail ordinaire, lui donnant finalement la place qu'aurait dû occuper un fleuve, à longer ainsi les quais.

Après quelques pas, il aperçut enfin la silhouette familière qu'il était venue trouver.

Accoudé sur le vestige d'un des bords de l'aqueduc, le profil aquilin et le cheveu sombre, un homme semblait perdu dans ses pensées, son regard de jade cerclé de noir plongé dans l'abysse. Louis de Laire, homme de tous les vices. Et comme il aimait à le dire, le pire : être son meilleur ami. Le jeune homme s'approcha encore d'un pas, et Louis tourna la tête, toujours

aux aguets, même lorsqu'il semblait ailleurs. Peut-être encore davantage en ces instants.

— Valentin, quelle surprise ! s'exclama le jeune aristocrate.

Louis leva un sourcil, finement arqué au dessus de son étrange regard. Son sourire aurait pu sembler hautain, mais Valentin avait fini par cerner certaines de ses attitudes, et d'autant plus celles qui visaient à mettre de la distance entre le reste du monde et ce dandy étrange. Tout dans sa tenue était étudié, au détail près. Ses cheveux longs et libres au tombé irréprochable. Le collier de perles noires à son cou, accessoire qui suscitait nombre de regards étonnés et dont il ne se séparait jamais. Le camée qui maintenait le foulard à son col. Sa mise était toujours impeccable, une redingote ébène parfaitement propre et repassée, sur une chemise et un pantalon blancs, rehaussés par un gilet qu'il aimait varier, les tissus riches se mariant toujours à ravir avec le reste de sa livrée.

Valentin enviait secrètement son sens du style, tout comme la beauté décalée et reconnue de son ami. Le caractère de Louis était si fascinant qu'il en oubliait souvent ses nombreux défauts et aimait passer son temps libre à arpenter les rues et les soirées mondaines à ses côtés. Sa personnalité était aussi addictive que l'opium qu'il lui avait fait découvrir et goûter, et Valentin passait de nombreuses nuits à se demander comment il pourrait laisser sur le monde la même empreinte que la griffe de Louis de Laire.

Il sortit rapidement de ses pensées pour répondre à son compagnon, plongeant à son tour les yeux dans le Vide, mais jetant de réguliers petits coups d'œil à son ami :

— Vous saviez très bien que j'allais venir, marmonna-t-il.

La vie de Valentin était emplie de rituels en tous genres, aussi rassurants que contraignants, mais il avait peu à peu découvert qu'il n'était pas le seul à vivre et se nourrir de routines. Tout comme au premier jour où il avait foulé l'aqueduc, il y avait trouvé Louis les fois suivantes. Là où le rouquin aimait parcourir la ville, son camarade aimait le calme de cet endroit que peu d'hommes aimaient affronter.

Nombre d'âmes de la cité s'étaient perdues par-dessus le bord de l'aqueduc. On racontait que parfois, la nuit, on pouvait y entendre une entêtante litanie, proférée dans une langue inconnue ou peut-être oubliée. Cet inquiétant chant des sirènes tirait ses victimes de leur lit, les menant tel un somnambule à venir rejoindre le bord du gouffre pour nourrir l'abîme. C'était exactement le genre de conte lugubre dont aimait se régaler Louis, adepte indéniable du macabre et de l'horreur de la moindre légende.

Celui-ci sourit légèrement en coin à la réponse de Valentin et porta une main aux doigts fins de pianiste à la nuque de celui-ci pour y tirer le ruban qui maintenant ses cheveux roux en place :

— Oui, je le savais. Vous êtes tellement prévisible, c'est pour cela que je vous apprécie, le taquina-t-il.

Le jeune homme à la chevelure de feu chassa la main de son ami, le geste rapide et énervé par cette familiarité qu'il se permettait si souvent, mais surtout piqué au vif par la plaisanterie. Il se sentait proche de Louis, et malheureusement fort inférieur, ce qui était loin d'être passé inaperçu aux yeux du dandy, celui-ci se servant sans relâche de ce fait pour titiller son nouveau

compagnon de jeu. Toutefois, il avait l'égard de ne pas continuer longtemps dans cette voie, au grand soulagement de Valentin. Il reprit d'ailleurs à l'attention de son acolyte, ne répondant pas à sa pique :

— Qu'avez-vous prévu pour notre journée, mon cher Monsieur de Laire ?

— Avant toute chose, j'ai quelque chose à vous montrer.

Et sur ces mots, il fouilla dans la poche de sa redingote pour sortir sa trouvaille.

Valentin leva haut les sourcils à la réponse de son ami. Il était habitué à ses répliques un peu à côté de la plaque et à ses discours parfois légèrement rocamboliques, ses divagations étant la plupart du temps à mettre sur le compte de ses consommations débridées en matière de drogue et d'alcool. Mais ce jour-là, Louis semblait en pleine possession de ses esprits et Valentin fut du même coup clairement surpris de le voir changer le rituel de leurs retrouvailles. D'ordinaire, il lui demandait le programme des festivités, et son camarade lui exposait par le détail le menu de leur journée, étant particulièrement strict sur l'organisation de la moindre de leurs sorties. Le fait qu'il élude du coup cet exposé était fort inhabituel, et piqua instantanément la curiosité du jeune rouquin.

Louis sortit de la poche intérieure de son veston une enveloppe épaisse, d'un papier crème de très bonne facture. Ayant immédiatement remarqué qu'il avait saisi toute l'attention de son ami par ces simples mots, il prenait soin d'esquisser ses gestes avec une lenteur toute calculée, faisant durer le plaisir de la découverte de cet incroyable courrier. Il retourna tranquillement la missive pour exposer à la vue de Valentin le cachet qui le maintenait clos. Deux hippocampes se faisaient face, fermement ancrés dans la cire parme dont la couleur tranchait, impérieuse, sur le papier.

Valentin releva vivement les yeux vers Louis, la moindre goutte de sang ayant aussitôt quitté son visage. Il demeura ainsi un long moment à fixer son compagnon, ses joues devenues blêmes faisant d'autant plus ressortir les tâches de rousseur qui les constellaient. Il porta alors la main à son col, comme si soudain sa cravate s'était trouvée trop serrée, et après avoir tirillée celle-ci un moment, il laissa échapper un rire faussement enjoué :

— Dites-moi qu'il s'agit d'une blague !

Il avait instantanément deviné la provenance du courrier que lui présentait son ami, ayant maintes fois eu l'occasion de voir, jour après jour, le sceau royal, sur leur monnaie, les affiches des lois érigées partout dans la ville, et les portes du palais du monarque, au sud de la cité. Mais jamais encore il n'avait pu voir le cachet du roi d'aussi près, et encore moins sur un courrier adressé à l'un de ses amis.

À l'inverse de Valentin, Louis de Laire gardait un fin sourire, clairement amusé par la situation. Sous les yeux de son comparse de nouveau muet, il passa l'un de ses doigts fins le long du rebord de l'enveloppe, et la décacheta pour en sortir l'unique feuillet. À l'encre noire étaient rédigés les quelques mots d'usage pour présenter l'expéditeur de la missive :

« *Sa Majesté, le Gentilhomme Léandre, Roi de Gamandée, fils de l'Onde et du Vide.* »

Louis les parcourut du regard, comme s'il s'était agit d'un fait habituel, et laissa courir son

index sous l'unique phrase qu'il lût à voix haute, se délectant toujours de l'expression sur le visage de Valentin :

— De par le Roi, ce jour, nous faisons savoir que Monsieur Louis de Laire, Marquis de Persain, est appelé à se présenter promptement à la Cour de Gamandée.

Le courrier ne comportait pas d'autre indication, la convocation étant claire et sans appel. Il était parfaitement inutile de préciser que le refus d'obtempérer entraînerait la mort certaine du jeune noble, et pourtant celui-ci s'obstinait à sourire. Valentin finit par pousser un soupir incrédule et exaspéré, et ôta la lettre des mains de Louis pour mieux la lire, tout en sortant ses lunettes de la poche de sa veste, de sa main libre :

— Comment pouvez-vous continuer à vous montrer amusé, alors que vous êtes convoqué à voir le roi ! Êtes-vous donc aussi dément que lui ?

Il avait baissé la voix pour ces derniers mots, bien trop inquiet que quiconque puisse l'entendre. Il était pourtant de notoriété publique que le souverain avait perdu l'esprit, surnommé par son propre peuple « le Roi Souffrant », clair euphémisme pour n'évoquer qu'à demi-mots le mal dont le monarque était affecté. Malade depuis son plus jeune âge, le dauphin, fragile et chétif, avait atteint contre toute attente le trône, malgré les complots de sa propre famille pour mettre fin à sa vie de nombreuses fois, poussant l'héritier toujours plus loin dans sa folie et sa paranoïa.

Lorsqu'il avait enfin été couronné, il avait décrété que lui seul serait désormais capable de supporter le poids de la coiffe royale. Le soir même de la cérémonie de sa consécration, durant le banquet qui célébrait le début de son règne, il avait fait décapiter chacun des membres de son entourage qui avait conspiré contre lui, se désignant ainsi avec une touche d'humour noir la seule « tête couronnée » dès lors. C'est du moins ce que l'on racontait.

Valentin ne pût réprimer un frisson en repensant à cette lugubre anecdote, qui faisait partie des préférées de son ami. Celui-ci repris d'ailleurs lentement la lettre des mains du jeune tuteur et la plia avec soin pour la glisser à nouveau dans l'enveloppe pour la ranger ensuite dans sa redingote, sans jamais se départir de son sourire. Il se mit alors en route, sachant pertinemment que Valentin allait le suivre sans même qu'il n'ait à le lui demander, tandis qu'il enfilait ses gants noirs avec soin :

— J'ai toujours voulu voir l'intérieur du palais royal, et voici que sa majesté elle-même m'offre l'occasion d'y mettre les pieds. Comment voulez-vous que je sois déçu ?

Il laissa alors échapper un rire froid, en voyant son ami secouer à nouveau la tête d'un air dépité, indiquant alors la rue du bout de ses doigts gantés :

— Nous n'allons pas nous présenter ainsi au monarque. Moi-même je pourrais vous envoyer à la guillotine pour être vêtu comme cela !

Valentin écarquilla les yeux, l'air abasourdi. Il lui fallu un instant pour réussir à reprendre, le cœur battant :

— Vous voulez que je vous escorte ?

Louis de Laire hocha la tête, un sourire joueur surgissant à nouveau sur ses lèvres, et demanda pour toute réponse :

— Passons-nous chez vous en premier ? Ou suis-je obligé de vous offrir une tenue digne de ce nom, dans mes propres armoires ?

Valentin poussa un soupir contrit à la réponse de Louis. Savoir que son ami allait systématiquement répondre à ses questions par une autre interrogation n'atténuait en rien son irritation à le voir faire. Il rajusta une nouvelle fois son col, puis lissa ses cheveux d'une main distraite avant de se mettre en route, l'air décidé :

— Nous allons chez vous, évidemment. Vous savez pertinemment que je n'ai pas ce qu'il faut dans ma garde-robe, et que rien ne sera à votre goût, alors autant nous économiser du temps et des efforts en vous laissant immédiatement choisir la tenue que vous désirez, n'est-ce pas ?

Le jeune rouquin avait débité sa phrase d'une voix agacée et rapide, ce qui arracha un nouveau sourire d'autant plus enjoué à Louis. Celui-ci savait parfaitement manipuler Valentin à sa guise, et jamais il ne se lassait de le voir partir au quart de tour, monter sur ses grands chevaux, et s'enflammer. Il trouvait que cela avait son charme, d'ailleurs.

Le marquis termina d'enfiler ses gants tandis qu'ils longeaient à nouveau le Vide vers l'ouest cette fois, en direction des quartiers plus aisés, et entrelaça ses doigts entre eux pour que le tissu épouse parfaitement ses mains. Tout comme le reste de sa tenue, ceux-ci étaient faits sur mesure, il ne pouvait pas en être autrement aux yeux d'un perfectionniste tel que lui. Il demeura silencieux un long moment, marchant aux côtés du jeune précepteur désormais renfrogné, sans le taquiner davantage. Il savait que si Valentin était plus blême que d'ordinaire, c'était aussi parce qu'il réfléchissait déjà à leur arrivée à la Cour. La perspective de cette rencontre devait faire battre son cœur à tout rompre.

Chapitre II

Les rues larges de la Citadelle étaient gorgées de monde tandis que l'heure du repas se profilait. Louis aimait particulièrement que les regards se tournent vers lui et gardait la tête haute, l'air distant. Pourtant, même s'il donnait l'impression d'être indifférent à ce genre d'attentions, il les chérissait en secret. Il n'aurait pas pu vivre dans l'anonymat. Une longue avenue serpentait entre des demeures plus cossues les unes que les autres, tracée un peu au hasard comme pour éviter les appartements et autres maisons de famille bourgeoises. Plusieurs rues plus petites s'étiraient ensuite à partir de celle-ci, constellant le quartier de recoins et de ruelles de moins en moins passantes. C'était dans ces impasses isolées qu'on trouvait les hôtels particuliers et les plus grands manoirs. L'aristocratie se cachait derrière des jardins de verdure entourés de barrières inébranlables, au cœur même de la ville. Certains domaines recouvraient plusieurs hectares, leurs bâtiments perdus dans des enchevêtrements de chemins de pierre, de parcelles boisées et de parcs à la décoration impeccable.

Le domicile de Louis se trouvait tout autant isolé que ces luxueuses résidences. L'accès était aussi mystérieux que le jeune homme pouvait l'être, et bien moins tape-à-l'œil que certains portails outranciers du voisinage. Si la demeure était à l'abri des regards et qu'elle avait tant plu à Louis, au point qu'il l'achète, c'est parce qu'il s'agissait d'une ancienne maison close, qu'il avait agencée pour y pouvoir y vivre. Il aimait particulièrement le côté outrageux de l'endroit, et la mauvaise réputation du lieu qui se rattachait à la sienne par extension.

Bien qu'ils soient amis depuis plusieurs mois déjà, Valentin n'était venu que rarement chez Louis. Son invitation soudaine l'avait donc d'abord étonné, puis inquiété. Même si le marquis ne montrait aucune nervosité à l'idée de rencontrer le roi, se prétendant même impatient d'une telle chose, le précepteur se doutait que sa tentative de rendre sa tenue irréprochable cachait en réalité une tension certaine. Il ne reprit la parole que lorsqu'ils atteignirent la venelle qui menait à la maison de Louis :

— Quand est-ce que vous vous déciderez à prendre une épouse ? Ca fait jaser, vous savez !

Ce qui déliait les langues des connaissances de Louis, ce n'était pas tant le fait qu'il ne soit pas marié que celui qu'il ne vive pas seul sous son toit. Et ce qui faisait parler les commères, ce n'était pas la présence d'Octave, le majordome du marquis, mais bien celle d'Apolline, la fille de celui-ci, désormais embauchée comme gouvernante, du moins officiellement. Bien peu de monde arrivait à croire que la demoiselle, jeune et obéissante à souhait, ne soit pas tombée entre les griffes du dangereux Louis, et encore moins entre ses draps.

Les deux compères longeaient un mur de pierres apparentes, coiffé par des bosquets charnus et verdoyants, et ils arrivèrent à une porte perchée en haut de quelques marches, semblant percer la roche. Des arabesques de fer forgé décoraient le métal épais du portique. Impossible de voir au travers et de deviner ce qui pouvait bien se passer à l'intérieur du domaine, Louis s'en était assuré. Celui-ci repris d'ailleurs la parole avec un sourire carnassier, extirpant un trousseau de clefs cuivrées de la poche intérieure de sa redingote pour déverrouiller le petit portail :

— Jamais ! Parce que j'aime particulièrement mon train de vie, mais que surtout j'adore éperdument entendre les rumeurs abracadabrantes qu'on peut lancer à mon égard !

Valentin secoua la tête mais un sourire surgit à son tour sur ses lèvres. Pour être honnête, il n'en attendait pas moins de son ami. Il le suivit alors le long d'une allée pavée se frayant un chemin dans la verdure qui entourait le bâtiment, à peine visible devant eux. Le domaine de Louis semblait presque vivant tant la nature y avait repris ses droits, les arbres envahissant le jardin, le lierre épousant les formes de la maison, s'immisçant dans ses moindres recoins, les fleurs et les plantes envahissant l'espace à perte de vue, s'entrelaçant sans aucune logique mais offrant du même coup une vue spectaculaire à quiconque avait l'honneur de passer les murs du jeune dandy. Ce qui impressionnait le plus Valentin, c'était que ce désordre semblait pourtant organisé et demeurerait magnifique, été comme hiver, le jardin mêlant à ravir les végétaux et les minéraux.

Au milieu de cet océan de verdure trônait la garçonnière de Louis. Celui-ci n'avait pas fait les choses à moitié et l'endroit était aussi imposant que mystérieux. Des tourelles d'escaliers bordaient chacun des angles de la maison, lui donnant des airs de château gothique et facilitant l'accès aux étages, quel que soit l'endroit où l'on se trouvait. Valentin aimait se promener dans la demeure, les chambres et les pièces se mélangeant d'une façon labyrinthique lui donnant souvent envie de se perdre des heures dans les secrets du bâtiment. Et il était fermement persuadé que la bâtisse devait en abriter de nombreux.

Louis le fit sortir de ses pensées en posant une main contre son dos pour lui indiquer la porte d'entrée, l'escortant ainsi sur quelques pas. Valentin avait du mal à s'habituer au côté tactile de son compagnon, n'osant admettre qu'en plus de le mettre légèrement mal à l'aise, ses attentions faisaient battre son cœur un peu plus fort. Il restait persuadé que c'était sa gêne qui torturait ainsi ses artères. Il ne le repoussa toutefois pas, le précédant finalement pour grimper les escaliers qui menaient aux doubles portes en bois sombre et en poussant une pour pénétrer à l'intérieur.

Le jeune marquis lui laissa un peu de répit, relâchant son dos pour retirer son manteau, le pliant négligemment sur le dos d'un fauteuil dans l'entrée, du geste habitué d'un homme qui sait que quelqu'un le ramassera pour lui. Tout à son idée, il continua son chemin pour aller grimper les marches larges au centre de la pièce, qui menaient à l'étage. Empruntant un couloir décoré de nombreuses toiles de maître qu'il ne voyait plus, il ne s'assura même pas que Valentin le suivait, sachant le jeune professeur sur ses talons. Celui-ci toutefois ralentit puis fini par s'arrêter, tout simplement estomaqué par la collection qu'il découvrait. Certaines des toiles étaient si connues qu'il les avait étudiées durant ses années à l'université, et il n'arrivait pas à croire qu'elles étaient ainsi entreposées contre les murs de son ami, sans même qu'il n'y fasse attention.

Mais c'était une discussion qu'il garderait pour plus tard et il lui emboîta le pas à nouveau, faisant alors irruption dans une chambre spacieuse à la hauteur de plafond tout aussi impressionnante que les moulures minutieuses dont il était couvert. Valentin poussa un petit soupir admiratif, et chaussa finalement ses lunettes d'un geste un peu maladroit tant il était nerveux, plissant malgré lui les yeux et fronçant le bout de son nez pour mieux voir. Le décor était incroyable et l'artisan qui avait travaillé ainsi les colonnes et le plâtre de la pièce était pour

lui un véritable artiste, au même titre que les auteurs des toiles du couloir. Gardant ses verres, il laissa son regard balayer la pièce, portant une main à son cœur comme celui-ci lui jouait des tours. Il ne savait plus où donner de la tête, le mobilier lui semblant autant précieux que la décoration :

— C'est magnifique... chuchota-t-il.

Louis se trouvait déjà à l'autre bout de la pièce et avait ouvert une grande armoire dont il extirpait des costumes aux couleurs sobres, taillées dans des tissus aussi recherchés que délicats, les déposant tour à tour le long d'une méridienne recouverte de cuir cendré comme s'il s'était agit de vulgaires sacs de jute. Il dégagea l'une de ses mains pour indiquer un confident à Valentin, pour qu'il y prenne place et patiente. Le siège était décoré d'un plaid anthracite rappelant les autres meubles de la pièce, et sa forme donna au jeune professeur une impression d'intimité étrange et un peu embarrassante. Il n'osa pas avouer qu'il s'était soudain imaginé installé sur celui-ci, face à Louis, et recouverts de la confortable couverture grise, dégustant un thé et philosophant jusqu'à des heures indues.

Retirant à nouveau ses lunettes, il les rangea consciencieusement dans son veston et s'apprêtait à reprendre, quand on frappa soudain à la porte.

La main encore suspendue dans son geste esquissé, les doigts poussant la fine armature de métal de ses verres au fond de sa poche, Valentin tourna les yeux vers Louis, attendant qu'il réponde. Il se sentait étrangement pris sur le fait de sa pensée furtive, comme si la personne qui allait se présenter à eux avait pu ressentir qu'il s'était laissé aller à s'inventer un instant volé auprès de son ami, et avait décidé de l'interrompre. C'était absurde, évidemment, et une légère teinte rosée envahit ses joues sans raison visible.

Reposant les vêtements sur un fauteuil avec tout aussi peu de délicatesse qu'auparavant, sans s'inquiéter de leur valeur ou de les froisser, Louis déposa ses mains contre le dossier de part et d'autre des tenues et reprit d'une voix un peu forte, pour qu'elle puisse s'entendre jusqu'à la porte :

— Entrez !

Après quelques instants, une jeune femme apprêtée à la mine pincée s'exécuta et fit une pause aux abords de la pièce, prenant le temps d'observer tour à tour son employeur ainsi que son invité. Son regard semblait sonder les apparences pour tenter de fouiller la moindre de leurs pensées, ce qui mit Valentin d'autant plus mal à l'aise qu'il tentait de dissimuler les siennes à grand mal. Il était soudain persuadé qu'elle allait s'écrier à tout instant que Louis n'avait aucune envie de prendre le thé à ses côtés au milieu de la nuit !

Elle n'en fit heureusement rien, et s'inclina tout simplement d'un geste un peu raide, son regard perçant revenant fixer son maître qui ne la quittait pas des yeux en retour :

— Monsieur Octave m'a fait savoir que Monsieur le Marquis pouvait avoir besoin de mon aide ?

Sa voix était fluette, à peine audible, mais pourtant Valentin n'osait plus dire un mot. À vrai dire, il avait soudain l'impression de se trouver devant une enfant affublée de vêtements d'adulte. Apolline était à peine plus qu'une adolescente déguisée en gouvernante, portant les

robes sévères de sa mère et entretenant une maison trop grande pour elle. Quel âge pouvait-elle bien avoir ? Valentin ne lui donnait pas plus de dix-huit ans, mais elle aurait pu en avoir seize, comme vingt. Il était si peu doué envers la gente féminine, après tout, et bien trop émotif pour réaliser que son comportement était peut-être simplement dû à une timidité naturelle. Elle gardait encore les rondeurs de l'enfance, des joues bombées un peu rouges qu'on voulait pincer, et des cheveux blonds attachés avec simplicité dans un chignon maladroit. Dans n'importe quelle autre demeure de la Citadelle, elle se serait fait rappeler à l'ordre pour sa tenue, mais ces étourderies dues à son inexpérience devaient justement faire le bonheur de Louis.

Celui-ci fit un geste vers Valentin, du plat de la main, un léger sourire surgissant sur ses lèvres et n'augurant rien de bon. Si le jeune rouquin n'avait pas été perdu dans ses réflexions, il aurait immédiatement réalisé que son cher ami préparait l'un des petits jeux dont il avait le secret. Ceux qu'il affectionnait particulièrement. Ceux qui visaient à faire tourner Valentin en bourrique :

— Ah, Apolline, oui ! Venez donc m'assister. Je tiens à faire essayer quelques tenues à Monsieur Darly, ici présent, et votre aide va m'être fort précieuse !

Le ton était joueur, et c'est celui-ci qui alarma le pauvre Valentin, muré dans son silence et engoncé dans son siège comme pour tenter de se faire oublier. Il réalisa toutefois soudain qu'il manquait à tous ses devoirs et se redressa par politesse, s'inclinant légèrement une fois debout, à l'attention d'Apolline :

— Enchanté, ma demoiselle !

Il ne savait trop s'il devait saluer une domestique au final, bien peu au fait des usages concernant les employés de maison, et l'air surpris de celle-ci mêlé au sourcil dressé de Louis lui confirmèrent que son geste était des plus incongrus. Valentin se sentit atteindre une nouvelle teinte carmin, doublée de quelques gouttes de sueurs qui perlèrent sur sa nuque, mais faisant bon front il se tourna vers Louis à nouveau :

— Je ne souhaite guère nous faire perdre du temps, Louis. Pourquoi ne pas choisir n'importe laquelle de ces tenues ? Vous savez bien que vous trouverez de toute façon qu'elle m'ira mieux que les miennes, que vous semblez détester !

Une nouvelle pointe de colère naissait dans la voix du jeune instituteur. Il avait effectivement mal pris la remarque de son ami concernant son style vestimentaire, et croyait faire passer ainsi un discret message porteur de son affront. C'était sans compter sur le fait que Louis lisait en lui comme dans un livre ouvert :

— Regardez-le monter sur ses grands chevaux ! Valentin, mon ami, vous êtes d'une si belle teinte écarlate que je vais bientôt pouvoir vous planter au milieu de mon parterre d'amarantes !

Il eut un rire bref qui ne fit rien pour arranger la rage naissante de Valentin, celui-ci jetant de l'huile sur le feu de son irritation, et alors qu'il allait répondre, Louis le devança et ordonna dans un sourire carnassier :

— Apolline, déshabillez-le !

Tandis que la jeune femme s'approchait de lui pour s'exécuter, le précepteur fit un bond de

côté pour échapper à ses mains féminines et agiles, les yeux exorbités par la surprise. Celle-ci avait soufflé d'un coup la flamme de sa fureur, laissant la place à une stupéfaction palpable à laquelle se mêlait une pointe de honte. Il ne savait soudain plus s'il était gêné de se dévêtir devant la gouvernante ou face à son camarade. S'agrippant des deux mains à son propre veston comme si un simple regard de Louis allait suffire à le lui arracher, il laissa échapper un ricanement mal à l'aise qui dévoilait sans mal sa consternation :

— C'est hors de question, voyons !

Louis fronça les sourcils, contemplant un instant le spectacle qui s'offrait à lui. De toutes autres idées parcouraient son esprit fertile, bien plus dépravées que la simple nudité crainte par Valentin. Il imaginait sans mal les corps nus de sa gouvernante et de son ami, imbriqués l'un dans l'autre ou pressés contre le sien, et n'avait aucune honte à laisser ses idées suivre leur cours pour lui offrir l'image de toute une série de positions plus scabreuses les unes que les autres. Sentant toutefois le regard du rouquin peser sur lui, il frappa soudain dans ses mains comme pour mettre un terme à ses divagations alors qu'il se demandait à nouveau si la rousseur de son ami touchait toute sa pilosité...

— Vous comptez donc vous changer tout habillé ? C'est un tour de passe-passe que j'aimerais voir ! plaisanta-t-il.

Un nouveau rire, plus naturel cette fois, passa ses lèvres et il indiqua un nouveau siège à Apolline pour lui intimer de prendre place sans un mot. Revenant ensuite à Valentin, il inclina légèrement la tête :

— Vous souhaitez que je vous fasse porter un paravent pour pouvoir vous changer à l'abri des regards comme une donzelle pudique ?

Pris à partie de cette façon, sous le regard insistant de Louis et de sa protégée, Valentin se sentit soudain coupable là où il ne l'était pas, comme s'il leur faisait perdre un temps précieux pour une intimité relative. Il n'avait pourtant aucune envie de se dénuder ainsi devant eux, ou devant quiconque, d'ailleurs. Cherchant tant bien que mal une échappatoire, il arriva rapidement à un compromis avec lui-même, et commença à retirer sa redingote :

— Non, non, évidemment ! Voilà toutefois ce que je vous propose : je peux vous emprunter une chemise ainsi qu'une veste, et des chaussures. Après tout, un pantalon noir se mariera avec tout, vous me l'accordez ?

Louis demeura silencieux un moment, s'accordant un temps de réflexion et en ajoutant un autre pour incommoder Valentin. Puis il hocha la tête et ses mains recommencèrent enfin à danser le long des tenues de luxe :

— Je vous l'accorde. Tenez, essayez donc... celle-ci.

Il finit par choisir après quelques courtes secondes une redingote de la même couleur charbon que les braies de Valentin, mais taillée dans un velours épais et somptueux, chaque couture cintrant le vêtement à la perfection. L'assortissant à une chemise immaculée qui semblait tout droit sortie de chez le tailleur et jamais portée, Louis resta pensif un moment de plus, loin de prendre à la légère le choix de la tenue de son escorte à la cour. Puis pour tenter de casser la simplicité du blanc et du noir de la mise, il retourna fouiller dans une armoire à la recherche d'un

gilet.

Déjà dépourvu de sa veste, Valentin profita de cet instant pour commencer à déboutonner sa chemise, le geste un peu maladroit tant il se sentait nerveux, s'y reprenant à plusieurs fois pour réussir à défaire certains des boutons à son col. Abandonnant bien vite l'idée de la défaire entièrement, il fit ensuite passer sa camisole par-dessus sa tête, la déposant près de lui sur le confident et se sentant soudain immanquablement nu. Il avait beau savoir qu'il portait encore ses pantalons, il avait la sensation d'une certaine inconvenance à se retrouver ainsi à demi dénudé face à son ami et une parfaite étrangère, bien trop conscient du regard de celle-ci sur son torse opalin constellé de taches de rousseur.

Louis tourna à nouveau la tête vers lui, tenant entre ses mains un gilet sombre orné d'arabesques blanches et dansantes brodées sur la soie, et ses yeux se posèrent sur son ami. Sa peau lui fit immédiatement penser à du lait qu'on aurait saupoudré de son de blé, et lui donna l'envie furtive mais poignante d'y mettre la bouche. Il pencha alors le visage, demeurant contemplatif quelques longues minutes tandis que Valentin croisait les bras pour tenter de dissimuler tant bien que mal sa nudité gênante, se sentant plus que jamais exposé. Puis Louis reprit tandis qu'un nouveau sourire ravi pointait sur ses lèvres fines :

— Apolline, laissez-nous, s'il vous plaît !

D'abord prise de court, la jeune femme demeura assise un instant de plus, les yeux relevés vers le maître de la demeure et l'air un peu perplexe. Son regard glissa alors plus ouvertement vers le corps de Valentin, détaillant un moment son torse dévoilé comme si elle avait pu y trouver une quelconque réponse, puis elle se leva enfin. Elle savait qu'il ne fallait pas forcer le marquis à répéter le moindre de ses ordres. Nombre de domestiques s'étaient vus contraints de prendre la porte parce que celui-ci les avait estimés trop lents, idiots voire complètement demeurés. Louis avait le jugement facile, et le châtiment encore plus.

Elle ramassa ses jupes simples pour ne pas se prendre les pieds dedans, hochant la tête d'un geste un peu sec tandis que la moue pincée s'amplifiait sur son visage. Valentin put y lire une jalousie mal dissimulée et aurait tout donné pour lui faire comprendre qu'il n'y avait pas lieu de se sentir privée de quoique ce soit. Malheureusement, il se sentait bien incertain de la véracité de ses propres pensées en cet instant et n'eut aucun mot pour la retenir. Tandis qu'Apolline se frayait un chemin pour rejoindre la porte, le jeune professeur s'empara de la chemise préparée à son attention et abandonnée sur le dos d'un fauteuil entre Louis et lui-même. Y passant un bras puis l'autre, il ne put s'empêcher d'avoir l'impression que le temps tournait soudain au ralenti et qu'il ne lui restait que trop peu de secondes pour se retrouver décemment vêtu face à son ami. La perspective de se retrouver ainsi seul auprès de lui l'angoissait soudain, lui qui imaginait il y a à peine instant passer la nuit à discuter à ses côtés.

Évidemment, Louis ne l'entendait pas de cette oreille. Il prit le temps de venir déposer le gilet finement cousu auprès du reste de la tenue soigneusement choisie pour son compagnon d'aventures, avant de se tourner vers lui, le même sourire lointain flottant sur ses lèvres en le voyant se précipiter ainsi pour se rhabiller. D'un geste distrait, il porta la main à son propre visage, touchant de l'index le grain de beauté qui ornait le coin droit de sa lèvre, comme si ce petit tic lui permettait de mieux réfléchir. Son regard était plus trouble en cet instant, à mi-chemin entre ce monde et un autre, alors qu'il semblait voir au-delà des vêtements de Valentin

mais pas vraiment en dessous. Au bout d'un instant, il émit un petit bruit de bouche plus sec, trahissant son assentiment, et se rapprocha du rouquin.

Comme s'il avait pu sentir cet infime mouvement, Valentin releva ses yeux couleur de ciel vers Louis, le regard empli d'une certaine hésitation mais surtout, d'un grand fatalisme. D'ordinaire si prompt à s'opposer au marquis, il se sentit soudain ployer sous le joug de son charisme, presque comme si par un curieux envoûtement Louis arrivait à faire disparaître toute trace de volonté de son âme, à la manière d'un corps vidé de son sang jusqu'à la dernière goutte. Il n'aimait pas cela, ayant toujours été très fier de pouvoir prouver au reste du monde qu'il était maître de ses actes et de son destin surtout, et s'étant toujours opposé au moindre obstacle, envers et contre tout, pour tenter de suivre la voie qu'il avait choisie. Peu de monde aurait parié sur ce jeune homme issu d'une famille sans moyens et vivant avec simplicité dans les montagnes lointaines du Sud du pays. Élevé avec fierté mais peu de reconnaissance, au milieu de trois autres frères tous mieux taillés et moins roux que lui, il avait préféré fortifier son esprit au lieu de tenter de rivaliser avec la corpulence volontaire de sa fratrie. Chacun d'eux avait repris une partie de l'exploitation familiale, en tâchant de développer leur patrimoine et étendre leurs terres.

Côme, l'aîné, était passionné de chevaux depuis le berceau et avait pris à cœur d'entraîner les quelques canassons de leur enfance pour pouvoir les vendre à bon prix. D'haridelles en rossinantes, il avait mis des mois à réussir à mettre enfin la main sur des bêtes de sommes dignes de ce nom. Heureusement, Côme avait toujours été un beau parleur, et un meilleur entraîneur encore. Après quelques années, ses équidés avaient atteint la réputation d'être des bestiaux puissants et massifs, dont beaucoup de fermiers des environs dépendaient. Le jeune homme avait alors acquis sa première poulinière, avec laquelle il avait paradé dans tout le village, fier comme Artaban. Était venu ensuite son premier étalon, et Côme avait commencé à bâtir, poulain par poulain, son empire équestre. Des chevaux de trait, il était passé aux montures de race et un baron l'avait pris sous son aile, lui permettant de fournir à l'aristocratie locale les superbes Frisons qu'il arrivait à élever. Les montures sombres, au crin aussi noir que la chevelure de Côme pouvait l'être, faisaient sourire les acheteurs, qui affublèrent rapidement leurs acquisitions de son nom. On put entendre dans les soirées mondaines que ce comte ou cette marquise avaient fait l'achat d'un « Darly », attirant ainsi l'approbation générale. Valentin gardait de nombreux souvenirs d'enfance liés aux chevaux de son frère. Il avait passé des heures à lire, assis au bord des carrières où l'on entraînait tour à tour les montures, à étudier, adossé aux barrières des paddocks, ses cours sur les genoux. Il ne comptait plus le nombre de coups de soleil qui avaient rougit ses joues et son nez alors qu'il assistait sans fin au ballet des pur-sangs entre terrains d'obstacles et de cross. Bien sûr, Côme avait souvent tenté de l'intéresser à son art, mais Valentin ne savait pas bien brosser les chevaux ni les ferrer, et préférait regarder de loin les entraînements. Il garderait à vie gravée dans son esprit l'image de son frère, seul et heureux au milieu de son manège, sa chambrière à la main. C'était l'essence même de Côme, pour lui.

Il aurait pu être impressionné d'une telle histoire de réussite s'il n'en avait pas connu deux semblables auprès de ses autres frères.

Gauthier et Constantin occupaient la place souvent peu enviée de cadets de leur famille. Ayant de fait reçu moins d'attention que le benjamin et moins de corrections que l'aîné, ils s'étaient

forgé un caractère plus distant sans être toutefois dédaigneux. Ils menaient simplement leur vie comme ils l'entendaient, à l'abri des avis ou des jugements de quiconque. À force de passer leur temps ensemble, ils avaient pris les mêmes intonations et des expressions similaires, et il n'était pas rare qu'on puisse les prendre pour des jumeaux. En grandissant, ils étaient devenus inséparables et n'envisageaient plus de travailler sans l'autre. Le destin leur avait sourit puisqu'ils avaient rencontré deux sœurs lors du bal d'un village voisin, et leurs noces avaient été célébrées en commun quelques mois plus tard alors qu'ils n'étaient encore âgés que de vingt ans. Valentin, dernier né à plusieurs années d'écart, avait assisté au double mariage en tenue d'écolier, puisque sa famille ne pouvait pas se permettre d'acheter autant de costumes d'un coup.

Tandis que leurs épouses élevaient respectivement une fille et un garçon, Constantin et Gauthier avaient eu le temps de travailler à loisir les terres de la ferme parentale. Par chance, les sœurs qu'ils avaient ramenées au foyer étaient elles aussi héritières de champs et d'hectares de forêt, et leur union avait permis à chacun d'y trouver son compte. Minutieusement, Gauthier avait défriché leur nouveau domaine, planté les semences de leur avenir et était entré en contact avec divers acheteurs pour redorer le blason de leur exploitation retombée dans l'oubli. Il n'avait eu aucun doute sur ses projets : pour lui, faire pousser des pommes de terre ou du maïs ne rapporterait jamais assez pour subvenir à leurs besoins. Il s'était alors lancé bille en tête, et après des semaines il avait pu présenter à son frère le fruit de son projet. Sur les pans des collines entourant leur maison s'étendaient à perte de vue des vignes. Les cépages remplaçaient les pâturages d'antan et faisaient déjà la fierté de Gauthier.

De son côté, Constantin avait catalogué chaque recoin du labyrinthe d'arbres qui leur était revenu en guise de dot. Il avait passé de longues heures au coin du feu à se creuser les méninges avant de se mettre à l'œuvre. Là où Gauthier était sanguin, il était pondéré, et ce trait lui fut d'un grand secours. Alors qu'il avait failli faire abattre leurs hectares de forêt pour y faire planter plus de vignobles, il choisit finalement de les départager. Il contacta un ébéniste local pour lui proposer l'exclusivité sur une partie de son territoire. Il lui offrait ses arbres, à titre gracieux, en contrepartie d'un pourcentage sur la vente de ses meubles. Il n'avait évidemment pas choisi cet artisan au hasard. Il avait été témoin de ses capacités et possédait chez lui certains de ses meubles à la finition parfaite et à la griffe incomparable. Constantin réalisa ce jour-là un coup de maître, puisque plusieurs mois plus tard, Basile Landry se faisait remarquer par l'une des courtisanes du Roi qui lui présenta une coiffeuse réalisée par les soins de l'artisan, à sa demande. À peine une semaine plus tard, l'artiste prenait ses quartiers à la Cour, et le compte en banque de Constantin se remplit à une vitesse faramineuse. Il put alors profiter pleinement de l'autre partie de ses forêts, pour la chasse, ce qui lui donna l'autre idée ingénieuse de sa vie. Installant un système de permis payant, il autorisa les paysans autant que les bourgeois à venir l'accompagner ou profiter seul du gibier de ses terres. Les frères poussèrent même le vice jusqu'à louer les services des montures de Côme pour de simples balades à l'ombre des hauts chênes.

Valentin s'était toujours dit que ses frères travaillaient juste assez pour ne pas avoir à rentrer trop tôt auprès de leurs épouses et éviter ainsi leurs jacasseries, mais pas assez tard pour se voir interdire leur couche. En témoignèrent d'ailleurs la ribambelle de neveux et de nièces qui naquirent de cette double union. C'était pour le jeune rouquin la seule vision qui lui avait été

offerte d'un couple pérenne. Un mari absent et travailleur, à la main dure et aux corrections faciles pour filer droit. Une épouse féconde, au giron toujours occupé d'un enfant et à l'esprit capable de gérer sa maison comme son mari. Il ne se doutait pas que le monde pouvait être tout autre, et que ses relations aux femmes comme aux hommes pourraient être aussi chamboulées lors de sa venue à la citadelle.

Sortant soudain de ses pensées, Valentin se demanda pourquoi la proximité de Louis l'avait subitement plongé dans ses souvenirs. Peut-être cherchait-il en ses frères la force d'esprit et le courage qui lui manquaient en cet instant pour mettre un terme à cette situation ambiguë. Il aurait aimé se dire qu'elle était désagréable, mais il ne pouvait s'empêcher de ressentir une tension plaisante face à cette proximité importune. Quelques instants auparavant, il n'aimait pas cette incertitude, mais les secondes passant il se trouvait confronté à un dilemme de taille. Une part de lui voulait se trouver loin d'ici, et l'autre aurait préféré se sentir plus près de Louis encore. Il fronça les sourcils, une nouvelle pointe de colère surgissant au creux de son ventre. Impossible de dire s'il en voulait à son ami ou à lui-même.

Il fut toutefois coupé dans ses spéculations par la voix de Louis :

— Des myosotis.

Tandis que le marquis posait le bout de ses doigts sur le menton de Valentin pour relever son visage vers lui avec délicatesse, celui-ci demanda l'air perplexe et les yeux un peu ronds :

— Des m-... Pardon ?

Louis laissa échapper un rire raffiné, observant tour à tour chacun des yeux du jeune homme comme s'ils avaient pu être différents :

— Vos yeux me font penser à la couleur des myosotis. C'est un bleu un peu étrange, n'est-ce pas ?

Valentin n'eut pas le temps de répondre, ce qui l'arrangea bien puisqu'il n'aurait pas su quoi rétorquer à ce genre de compliment. Il balbutia quelques syllabes incompréhensibles tandis que Louis reprenait en laissant glisser ses doigts le long de son cou moucheté de taches de son.

—Votre regard évoque les fleurs au printemps. Votre nuque gracieuse est d'un blanc aux accents de sucre. Vos boucles incandescentes ne sont pas sans rappeler les fruits d'été ou les épices d'un lointain pays. Mon cher Valentin, votre personne ferait le plaisir d'un peintre. Il ferait son orgasme.

Le jeune précepteur se sentit immanquablement rougir, tandis que Louis ne pouvait s'empêcher de commenter : « Grenat. », et il finit par détourner le regard sans se sentir capable de reprendre. Pourquoi Louis le complimentait-il ainsi ? Et de manière plus importante, pourquoi le laissait-il faire ? Il tenta tant bien que mal de ramener son regard à lui, poussa un soupir rauque et angoissé, et secoua simplement la tête négativement, comme pour contredire chaque mot de son ami. Tenant toujours soigneusement sa chemise à deux mains, il se sentait pris comme un lièvre devant une calèche, incapable d'échapper à la lueur de ses lanternes. Il sentit son cœur bondir alors que les mains de Louis quittaient sa peau, se pensant épargné et n'arrivant à discerner le soulagement de la déception. C'était bien mal connaître son compagnon, ou plutôt le sous-estimer.

Les mains de Louis s'emparèrent galamment des siennes et il le fit lâcher les pans de son vêtement, pour s'en emparer à son tour. Le silence se fit palpable dans la pièce, et Valentin eut désormais l'impression qu'on pourrait entendre son cœur carillonner jusqu'à l'étage inférieur. Ce simple geste lui redonna la parole.

—Je ne crois pas que ces détails soient vraiment recherchés par quiconque, de nos jours. On attend surtout un homme fiable, une carrure imposante, une gestuelle masculine ou encore une copieuse fortune. Je dirais même qu'un tuteur maigre et aux cheveux orange n'apparaît pas vraiment en tête de liste des bons partis !

Ce discours saccadé arracha un nouveau sourire au marquis, qui continua son geste sans le moindre atermoiement. Il laissa glisser le bout de ses mains juste sous l'étoffe, pour frôler la peau de Valentin. Il apprécia particulièrement d'en sentir le velouté sous la pulpe de ses doigts, ainsi que les légers frissons que le jeune homme ne put retenir.

S'il essayait de faire tourner la tête de Valentin, il y réussissait à merveille. Le sang semblait battre à ses tempes et brouiller son ouïe. Il était d'ailleurs persuadé qu'à tout instant il allait finir par s'effondrer sur la majestueuse carquette comme un tas de chiffons usagés. Un linceul, oui ! Cette idée saugrenue lui surgit soudain à l'esprit. « Je vais mourir d'un arrêt cardiaque et m'affaler comme un suaire, quelle ironie ! »

Louis termina doucement de lui retirer la chemise, la pliant du même geste nonchalant avant de la déposer à nouveau contre le dossier du canapé près d'eux. Il sentait parfaitement la gêne de Valentin, s'en délectait même. Il avait toujours aimé mener ces jeux ambigus, laissant le rouquin valser entre supplice et euphorie. C'était le genre de luxure qu'il préférait, pervertir les âmes pures et leur faire découvrir les affres d'une confusion indécente. Valentin était une proie de choix, et l'attachement qu'avait développé Louis envers lui sans même s'en rendre compte rendait son martyre encore plus délicieux. Il s'attaqua alors à la ceinture du jeune homme tout en le noyant de mots pour lui éviter de trop réfléchir.

—Vous êtes bien peu loquace là où beaucoup seraient inspirés. Des cheveux orange ! Je vous ai connu bien plus inventif, votre imagination vous ferait-elle défaut une fois que le sujet touche votre personne ? Votre rousseur vous met-elle tant mal à l'aise ? Il n'y a pas de honte à avoir. Ce qui est rare est précieux. Vous êtes le premier homme roux que j'ai rencontré. J'ai connu des femmes rousses...

Il esquissa un sourire rêveur, arrêtant là ses divagations et les pantalons de Valentin retombèrent sur ses chevilles, accompagnés de son caleçon long en lin simple. Louis demeura ainsi face à son ami, se noyant quelques instants dans cette situation scandaleusement décalée. Ses mains fines aux doigts longs se posèrent tranquillement sur la taille dénudée du rouquin et ce dernier eut soudain l'image de deux mygales en train de gravir ses hanches. L'allégorie était loin d'être flatteuse et il fut persuadé que Louis serait furieux que l'on compare ses mains de harpiste à des arachnides. Il semblait pourtant, prisonnier au cœur de leur toile.

Louis s'écarta alors d'un pas, prenant enfin connaissance de Valentin dans son ensemble et l'admirant alors comme une véritable œuvre d'art. C'est ce qu'il semblait être, à ses yeux, et il en fit d'ailleurs lentement le tour en continuant de le détailler tandis que l'instituteur demeurait paralysé. Il ne pensa même pas à cacher son intimité, ce qui fit le plaisir de Louis. Ses yeux

caressaient sa peau bien davantage que ses mains, ne lui laissant pas un instant de répit. Il se régala de son dos constellé d'or, se nourrissait de ses mèches embrasées se découpant sur la peau nue, se délectait encore de la fragilité de l'anatomie de son acolyte. Sa morphologie était mince sans être chétive, bien qu'il ait pu bénéficier de quelques rondeurs de plus. Ses fessiers étaient harmonieux et Louis se perdit un instant, en extase devant la courbe de sa cambrure accentuée. Jamais Valentin n'aurait pu croire que des problèmes de dos puissent être si séduisants aux yeux d'un autre !

D'un pas lent, le marquis continua son exploration. Les épaules étaient étroites mais agréablement dessinées, alors que le torse peu entretenu du professeur manquait encore un peu de définition. Son ventre était aussi plat que ses hanches étaient droites, et Louis passa le dos de son index sur l'une d'elle. Il aimait mêler le toucher à la vue, et se serait damné pour y joindre tous les autres sens en cet instant. Il était persuadé que la voix de Valentin durant l'orgasme devait être une véritable symphonie. Ou peut-être au contraire un simple frémissement.

Comme il ne pouvait pas en être autrement, son regard se porta enfin sur le membre de son ami. Il semblait avoir conservé le meilleur pour la fin. Il apprécia particulièrement la toison fauve dont celui-ci émergeait, ainsi que sa teinte légèrement plus rosée que le reste de son corps. Avec un sourire, il commenta :

—Votre sexe est de la couleur de vos joues lorsque vous rougissez, voilà de quoi faire attention à l'avenir !

Valentin porta vivement la main à son entrejambe pour tenter de le masquer, et celle-ci fut chassée par une tape de Louis, véritable punition d'enfant :

—Ne soyez pas puéril !

Si le marquis ne voulait pas que la vue de sa verge lui soit masquée, c'est parce qu'il profitait allégrement de sa position pour remarquer que celle-ci s'était légèrement durcie, source d'un malaise encore plus abondant pour Valentin. Il releva un sourcil joueur, susurrant sans même le formuler sous couvert d'une plaisanterie :

—Je vous fais de l'effet, Valentin.

—Absolument pas ! Ce sont les nerfs ! C'est... L'angoisse, l'énervement et l'appréhension !

Se rendant compte que ses justifications ne menaient à rien, il rajouta d'un air penaud :

—Je ne souhaite pas aimer les hommes.

Louis le dévisagea dans un long silence, sans se départir de son sourire. Il se repassait mentalement le mince filet de mots égrené par Valentin. Chacun d'eux était une perle de sensibilité, une fleur de raffinement. Il n'avait pas soutenu qu'il n'aimait pas les hommes, non. Loin de là. Il venait simplement d'avouer à son compagnon la hantise de ce comportement à ses yeux décadent. Et le marquis le laissa se morfondre dans l'incertitude.

— Lorsque nous aurons mis un pied dans la cour du Roi Léandre, souvenez-vous de cet instant. Car c'est ainsi que vous vous sentirez face à lui, et à quiconque vous pourrez bien croiser lors de notre visite. Nu. Chaque personne de cette cour pourra vous faire sentir que

vous n'êtes rien, comparé à eux. Même les domestiques. Surtout – il pesa sur le mot – les domestiques.

Les sourcils de Valentin s'étaient relevés aux paroles de Louis, toujours un peu perdu face à cette situation aussi incommode que stimulante. De légers frissons lui piquaient les flancs et il se maudissait de ce début d'érection qu'il ne pouvait plus dissimuler. Il était toutefois fasciné par le discours de son camarade, tout autant que par la perspective de faire ses premiers pas dans un endroit pourtant lugubre. La réputation de la cour du Roi Léandre n'avait pas besoin de lui être rappelée, elle était connue dans toute la ville, autant que la folie du monarque. Les gens y étaient écervelés et fantasques, chacun ayant été soigneusement trié sur le volet par le roi lui-même. L'assemblée lunatique des sujets de Léandre faisait la loi, et beaucoup y avaient perdu la tête. Littéralement.

—Êtes-vous sûr que ce soit une bonne chose que je vous accompagne ? Je veux dire... J'ai toujours rêvé de voir le palais de mes propres yeux, on dit que les œuvres exposées là-bas sont parmi les plus exquises au monde et que les jardins sont de véritables dédales qui n'ont rien à envier à la sylve du nord. On croirait que je fais de la propagande pour le compte du roi, excusez-moi...

Valentin laissa échapper un rire attendrissant, repoussa une mèche de cheveux derrière son oreille, puis reprit :

—Toutefois je sais aussi que le moindre écart de comportement pourrait être fatal, et je sais parfaitement que je suis un adepte du mot de trop, ou de travers. De ce fait, pensez-vous que cela soit pertinent ?

Ce fut au tour de Louis de se gausser, et il secoua la tête d'un geste amusé :

—Si je n'en étais pas convaincu, croyez bien que je ne vous aurais certainement pas invité, Valentin. Je veux seulement m'assurer que vous serez prêt lorsque vous mettrez les pieds dans cet endroit mythique, pour éviter toute bévue. Nous n'aurons que peu de marge de manœuvre, et je tiens à ce que vous soyez exemplaire.

Le marquis jeta un œil à l'une des fenêtres de la vaste pièce. Celle-ci donnait sur les jardins, et déjà les ombres s'étiraient, tandis que les formes allongées des arbres et des bâtiments semblaient vouloir couler jusqu'à l'horizon. Il revint alors à Valentin, toujours aussi peu vêtu au cœur de son salon privé, et demanda d'un ton toujours joueur :

—Resterez-vous pour dîner, Valentin ?

Le jeune homme frissonna légèrement, autant de stress que de froid et laissa lui aussi glisser son regard à l'extérieur. Il releva les yeux sur Louis à sa question, trouvant soudain celle-ci particulièrement incongrue alors qu'il se trouvait nu dans son salon. Un peu comme s'il venait de l'inviter à aller jouer au tennis ou faire une promenade dans le plus simple appareil.

Louis sentit sa confusion et le rejoignit d'un pas lent, le sourcil relevé et le sourire en coin. Il s'accroupit alors avec le même soin, poussant Valentin à détourner vivement le regard. Jamais personne ne s'était tenu si proche de lui, et le fait qu'il soit ainsi exposé aux yeux de tous – ou du moins à ceux de son ami – ne lui rendait pas la tâche facile. Son expérience des choses

charnelles était incroyablement limitée. Certes, il avait parcouru nombre de romans traitant d'histoires plus romantiques les unes que les autres, mais son passage à la pratique s'était avéré bien plus délicat. À vrai dire, il n'y était jamais passé.

Il osa un œil vers Louis, comme on regarde à regret un spectacle du bout du regard alors qu'on souhaiterait plus que tout pouvoir l'éviter, pour essayer de vérifier ce qu'il pouvait bien traficoter à ses pieds. À peine une seconde ou deux s'étaient écoulées, pourtant il avait l'impression qu'il venait de s'en passer mille.

Son acolyte se releva alors avec la même lenteur calculée, ramenant le caleçon de Valentin autour de ses hanches. L'air concentré, il en noua la petite cordelette sur son bas-ventre, puis répéta son geste pour ramasser ses pantalons en les laissant toutefois ouverts une fois remontés. C'est alors qu'il reprit avec soin :

—Je ne sais pas vraiment par où commencer votre éducation, je dois bien l'avouer. J'avais dans l'idée de vous enseigner par le menu toutes les choses à faire et à éviter une fois à la Cour, pour permettre à votre caractère si maladroit de ne pas nous mettre dans une situation trop délicate. Toutefois, cela nous prendrait un siècle, si ce n'est deux !

Valentin poussa un soupir mécontent, tout aussi agacé de se faire rhabiller comme un enfant que de se faire traiter comme le dernier des idiots. Il aurait aimé pour une fois tenir tête à Louis, mais il savait qu'il était loin d'avoir tort. Briller dans les cocktails mondains était une chose. Il avait l'habitude désormais des intérieurs feutrés de la grande bourgeoisie. Il avait même été parfois invité par quelques aristocrates, et on le voyait comme un intellectuel un peu farfelu et rêveur. Cette image ne l'avait pas dérangé et il n'avait rien fait pour la contredire, mais elle lui porterait certainement préjudice pour une entrée à la Cour. Il ne voulait malgré tout pas laisser passer cette occasion de se rebeller un peu face à son compagnon de route, et c'est les sourcils froncés qu'il reprit :

—Je n'aime pas la façon dont vous parlez de moi comme si j'étais né de la dernière pluie. Je n'ai peut-être pas votre habitude de tout cela mais ça ne fait pas de moi un demeuré ! Je vous demande de vous calmer !

Louis pencha légèrement la tête tandis que Valentin tâchait de faire valoir son opinion, ne daignant même pas relever les yeux sur le rouquin. Il s'occupa d'ailleurs à récupérer la chemise abandonnée près d'eux sur un fauteuil, et la passa à l'un des bras du jeune homme, puis l'autre, celui-ci continuant de se laisser vêtir malgré tout. Ce n'est qu'une fois que la camisole reposa sur les épaules de son ami qu'il laissa échapper un soupir amusé :

—Voilà que vous vous rebellez enfin.

Il affichait un air particulièrement satisfait, qui laissa Valentin perplexe un long moment. Que voulait-il dire par là ? Il ne comprenait pas. Plus ces pensées faisaient leur chemin dans son esprit, plus elles l'agaçaient, puisqu'il n'arrivait pas à mettre le doigt sur le pourquoi de cette situation et de ce commentaire.

—Comment cela ? Expliquez-vous, bon sang !

Louis reprit son travail, fermant quelques boutons sur le ventre de son acolyte, sans se séparer de son sourire. Son ton devint même moqueur :

—Vous ne comprenez jamais rien. Vous me demandez de me calmer alors que vous ne savez même pas pourquoi vous êtes en colère. Quel âge avez-vous donc, Valentin ? Treize ans ?

Tandis qu'il devisait, il continua d'habiller le jeune homme plus nerveusement. Il glissa sa chemise dans son pantalon d'un geste un peu plus brutal, puis le referma d'un mouvement sec. Il semblait s'échauffer lui aussi, la mâchoire plus saillante et le regard noir.

—Vous savez très bien l'âge que j'ai ! J'ai l'âge d'en avoir marre de vos simagrées, de ces discours ambigus et de ces sous-entendus ! Il faut toujours deviner ce que vous avez derrière la tête, ça me fatigue ! J'aimerais bien avoir au moins une fois dans ma vie une discussion franche avec vous, sans devoir toujours tenter de lire entre les lignes ! Je ne suis pas devin, vous savez !

— Cela suffit !

Louis avait parlé d'une voix tranchante. Pour illustrer sa rage il envoya un coup de pied dans le fauteuil près de lui, celui-ci s'éloignant de quelques centimètres en crissant sur le parquet. Cela ne surprit pas Valentin, il l'avait déjà souvent vu en colère et même si ses gestes l'impressionnaient beaucoup, ils n'étaient pas nouveaux pour lui. Ce qui le perturba toutefois, c'était que cette tension était pour une fois née entre eux, et non d'un fait extérieur. Il se sentit nauséux et le sang lui monta à la tête, bourdonnant de nouveau à ses tempes. Louis dû d'ailleurs s'en rendre compte puisqu'il allait reprendre à son tour mais s'interrompit aussitôt à la vue du visage de Valentin.

—Voilà que vous faites un malaise !

— Absolument pas ! s'exclama le rouquin dans un ultime cri mécontent, avant de tourner de l'œil.

*

Il marchait de nouveau sous la lune, au cœur de la Citadelle, comme de nombreuses nuits avant celle-ci. Il ne savait plus très bien comment il était arrivé là, il se rappelait seulement vaguement que la soirée avait été très mouvementée. Tandis qu'un vent frais et nocturne caressait son visage, il arpentait la ruelle, l'œil attentif mais l'esprit lointain.

Il se souvenait d'une chute, comme si la terre s'était dérobée sous ses pieds. L'odeur vaguement lointaine mais entêtante de l'opium. Il lui semblait que la fumée lui piquait encore le nez et le palais, pourtant le reste de sa veillée lui était inconnue. Des coussins confortables, il en était sûr. Peut-être un corps près de lui. Louis ?

Il arriva au bout de la rue et les murs lui donnèrent l'impression de se rapprocher de lui, pour finir par lui laisser à peine la largeur des épaules pour avancer. Quel endroit cela pouvait-il bien être ? Il était certain de n'avoir jamais mis les pieds ici, pourtant le lieu lui semblait familier. Des arbres surgissaient par-dessus les murets et il avait beau tendre le cou, il n'arrivait pas à voir de maison. Il semblait perdu au cœur d'une forêt urbaine, avec pour maigres remparts ces deux parapets de vieilles pierres. Il tirailla son col. L'air lui manquait alors qu'un instant plus tôt la brise crépusculaire lui emplissait les poumons. Il avait chaud sous ses vêtements, mais ses mains étaient gelées. En relevant une à ses yeux, il remarqua d'ailleurs que le bout de ses

doigts blanchis était devenu bleuté.

Une fois son col légèrement défait, il poussa un soupir de soulagement. Il baissa les yeux sur lui et réalisa qu'il portait la tenue choisie par Louis, les boutons encore ouverts. D'une main fébrile et rendue maladroite par le froid, il tenta de les refermer en pressant le pas. Un sentiment angoissant lui comprimait la poitrine, une sensation d'urgence fugace sur laquelle il ne pouvait mettre le doigt.

—Comment est-ce que ça s'est terminé ?

Il avait parlé à voix haute, pour se rassurer, mais alors qu'il s'attendait à ce que ses mots résonnent dans la minuscule ruelle déserte, ils lui avaient semblés aussi étouffés que dans du coton. Son cœur s'emballa à nouveau et il se mit à courir, les yeux écarquillés et sa chemise encore à moitié débraillée voletant à ses côtés, lui fouettant par moment les flancs. Il devait se dépêcher, il en était convaincu.

Il déboucha soudain sur un boulevard et manqua de se faire renverser par une calèche qui passait à vive allure, puis par une autre qui venait en sens inverse. Le bruit assourdissant des sabots des chevaux sur les pavés lui monta à la tête, et il tourna sans cesse sur lui-même pour trouver une issue, échevelé et perdu. Il se remit en route entre deux passages, fuyant l'agitation pour retrouver une venelle coincée entre deux bâtiments de guingois. Atteindre la pension où il habitait lui semblait désormais primordial. Il fallait qu'il se mette à l'abri, car le danger se rapprochait, il pouvait le sentir dans ses os.

Le souffle court, il parcourut la petite percée entre les immeubles, ceux-ci s'imposant lourdement au-dessus de lui, lui bloquant la vue. Ils se rapprochaient, c'était sûr, déjà il pouvait sentir la poussière de leurs vieilles briques s'effriter pour tomber dans ses cheveux. Il y passa une main tremblante, se cognant contre les murs comme un papillon brûlé à la flamme d'une bougie, et appela aussi fort qu'il le pouvait :

—Louis !

À peine un murmure avait accepté de s'échapper de ses lèvres, et il fut persuadé que le chemin s'allongeait à chaque pas, la sortie s'éloignant aussi vite qu'il pouvait courir. « Peut-être que si je marche très doucement, je pourrais la surprendre... » L'idée était absurde mais elle lui apparut parfaitement cohérente à la fois. Il ordonna à la ville :

—Arrête !

Et il réussit à atteindre le bout du passage.

Arrivé dans sa rue, il se remit à compter à voix haute chacun de ses pas, sa nervosité reprenant rapidement le dessus sur ses bonnes résolutions. Il s'était juré de ne plus laisser libre-court à ce trouble du comportement et de ne plus cataloguer sa vie qu'en silence, mais il était bien trop terrifié pour se rappeler ce détail. Plus que trente-deux pas et il serait chez lui.

Il poussa un cri de stupéfaction en découvrant que son immeuble avait fait place à un mur sans aucune ouverture, surmonté lui aussi par ces arbres envahissants. Il se sentait menacé par cette verdure qui semblait s'infiltrer par tous les recoins de la Citadelle, s'immisçant même entre les dalles à ses pieds pour venir frôler ses chaussures. Valentin agrippa sa poitrine d'une

main, pour tenter de retenir son cœur et lui éviter de traverser son torse. Il tâchait de se souvenir de ce qu'il avait bien pu lire sur le sujet : pouvait-on mourir d'un arrêt cardiaque à son âge ? Quelles étaient les statistiques ? Il n'arrivait pas à retrouver cette information.

Il ne comprenait plus rien, et les moqueries de Louis lui revinrent à l'esprit. Ce n'était pas la faute de son tempérament, cette fois, si l'explication logique lui échappait ! Quel esprit tordu aurait su élucider ce mystère ? Peut-être que son ami saurait l'éclaircir. Il lui fallait de toute façon trouver refuge quelque part puisque son appartement n'existait plus.

Tandis que les boutons de sa chemise s'étaient rouverts, il reprit son chemin en tentant de se remémorer de nouveau sa soirée. Le rouge lui monta vivement aux joues lorsqu'il se souvint qu'il s'était retrouvé nu devant Louis. Était-ce vraiment innocent de la part du marquis ? Était-ce le fruit du hasard ? Il avait dû droguer son verre ! Valentin poussa un soupir nerveux bientôt suivi d'un rire hystérique. Il n'avait rien bu ! Comment Louis aurait-il pu lui faire ingérer quoique ce soit d'illégal !

Arrivé au bout de la rue de son ami, Valentin riait toujours, préférant laisser ses nerfs s'exprimer ainsi plutôt que fondre en larmes. Puisque Louis avait toujours réponse à tout, il saurait probablement ce qu'il lui arrivait. Il poussa vivement la porte en fer forgé et s'avança d'un pas décidé le long de l'allée du manoir oppressant.

—Louis ! Louis, réponds-moi !

Les bonnes manières n'avaient plus leur place. Valentin ne réalisait même pas qu'il n'avait jamais osé tutoyer le jeune aristocrate jusqu'à maintenant. Sa voix retentit dans la cour, où la végétation avait commencé à envahir la terrasse et craqueler les murs. Son cœur fit encore un bond dans son torse quand il remarqua la porte restée grande ouverte, à moitié arrachée de ses gonds. Il se rua à l'intérieur pour grimper le grand escalier de marbre quatre à quatre. Il y avait tant de marches ! Il était de nouveau coincé au milieu, et l'étage ne faisait rien pour se rapprocher. Il s'aida de la rampe pour reprendre des forces, les ordres se mélangeant entre ses lèvres tremblantes :

— Louis, arrête !

Il y était presque. Le couloir et ses peintures étaient si sombres qu'il se heurta au mur, décrochant l'une des œuvres qui alla rebondir au sol pour finir contre le parquet dans un vacarme impressionnant. Il ne prit même pas le temps de la ramasser ou de vérifier l'étendue des dégâts.

Le salon privé était éclairé à la lueur d'une bougie et il peina à distinguer une silhouette allongée sur une méridienne à hauteur d'une fenêtre. Il manquait à nouveau de souffle, l'air était gelé dans l'alcôve qui abritait le dormeur. S'approchant à pas de loup, il appela le prénom de son ami de nouveau, sous son souffle, avant de couvrir sa bouche des deux mains.

Sur la méridienne, c'est lui, Valentin, qui était allongé.

Un feulement se fit entendre derrière lui et il fit volte-face, le regard brouillé par des larmes de terreur glaciale. Ce froid était si oppressant, s'agissait-il d'un cadavre, ainsi allongé ?

Louis se tenait à quelques pas de lui seulement, se rapprochant bien trop rapidement. C'était

lui qui avait laissé échapper ce grondement inhumain. Valentin garda ses mains sur sa bouche tandis que celles de son ami se resserraient sur son cou. Il n'eut que le temps de chuchoter :

— Le Roi n'aime pas attendre !

Et il fut engloutit par le noir.

*

Une inspiration de noyé précéda un cri qui retentit dans toute la maison. Valentin hurlait à en perdre la tête, et Louis le dévisagea avant de ramener l'embout d'un narguilé à ses propres lèvres, prenant une courte inspiration avant de recracher la fumée. Une forte odeur d'opiacé et de tabac envahit de nouveau la pièce. Après avoir terminé, il tapota doucement la joue de Valentin de ses doigts fins, les laissant reposer nonchalamment contre son cou dégage. Il reprit alors d'une voix rendue un peu rauque par la fatigue et l'ivresse :

—J'ai cru que vous alliez dormir jusqu'au matin. Il faudrait que vous mangiez, pour reprendre des forces.

Valentin fixait le plafond, ses idées ayant du mal à reprendre correctement leur place. Il baissa alors les yeux vers Louis, s'attendant à l'entendre grogner à tout instant. Il était allongé sur une méridienne recouverte d'un lourd drap de velours rouge sang, et appuyé contre le marquis qui avait passé un bras autour de ses épaules. L'alcôve où ils se trouvaient ne semblait pas donner sur le salon privé où ils étaient auparavant, mais sur une autre pièce aux allures de fumoir. Il se sentait étrangement engourdi, mais détendu. Il releva les yeux vers son ami à ses paroles, après avoir vérifié qu'il était bien rhabillé :

—J'ai dormi ?

—Vous avez perdu connaissance. Et je n'ai pas de sels pour ranimer les demoiselles qui ont des vapeurs, donc je vous ai laissé dormir, oui.

Valentin bailla un instant, avant de se passer les mains sur le visage. Celui-ci était chaud et doux, rien à voir avec le froid qui avait tiré sa peau dans ses rêves. Il se sentait bien, finalement, sans aucune gêne de se trouver auprès de son compagnon. Cela avait même un côté rassurant. À ses paroles, il réalisa qu'une pointe d'inquiétude soulignait tout de même les mots de Louis, et en fut touché. Il n'essaya pas de se redresser pour s'asseoir, et son ventre précéda ses propos en émettant un gargouillis aussi puissant que son hurlement. Il plissa un peu les lèvres l'air penaud, avant de préciser comme si une explication était nécessaire :

—J'ai faim...

Louis laissa échapper un soupir amusé, puis reposa le tuyau du narguilé près de lui pour désigner ensuite la table basse devant eux. Valentin put y trouver quelques grappes de raisin, un carafon en cristal fin rempli de vin sombre, quelques petits pains au beurre empilés sur une corbeille en osier, ainsi que du fromage sur un plateau d'or ciselé. Le menu était sommaire, mais la présentation soignée, et des fleurs décoraient chacun des plats, s'entrelaçant même entre ceux-ci, créant un tableau qui nourrissait l'œil autant que la panse.

— Des fleurs de votre jardin, commenta Valentin en s'emparant d'un pain du bout des doigts.

—Toujours, lui rétorqua Louis dans un sourire las.

Il se sustenta en silence, passant en revue les quelques auteurs qui l'avaient fait rêver ou lui avaient donné faim en décrivant les repas et banquets de noces de ses romans favoris. Il ne partagea pas ses pensées avec Louis par crainte de le blesser en laissant croire qu'il comparait, alors qu'il était simplement heureux de ce souper attentionné. Il n'osait pas parler, mais d'autres questions le taraudaient sans répit. Il ne pouvait s'empêcher de jeter parfois de petits coups d'œil en coin à son compère. Avait-il crié son nom ? Les hurlements de son rêve avaient-ils passé ses lèvres, et si c'était le cas, que pouvait bien en penser Louis ?

Celui-ci semblait perdu dans ses propres songes, le verre d'eau-de-vie qui avait remplacé les drogues dans sa main n'y étant probablement pas étranger. Valentin fut d'ailleurs soudain persuadé qu'il ne valait mieux pas qu'il sache de quoi il retournait. Les méandres des rêveries de Louis emmenaient parfois celui-ci dans des tréfonds fort nébuleux.

Tandis qu'il hésitait encore entre demander à rentrer chez lui, solliciter une chambre, ou rester sagement alangui aux côtés de son ami, ce dernier reprit la parole :

—J'ai quelque chose à vous montrer, Valentin. Pouvez-vous marcher ?

Le jeune rouquin ne se posait désormais plus de questions sur les intentions de Louis. Celui-ci venait de l'assister alors qu'il était au plus mal, sans même se gausser de lui au réveil, il avait donc gagné son éternelle reconnaissance. Il se releva en tâchant de tenir sur ses jambes flageolantes, bientôt aidé par le bras que Louis passa au sien pour qu'il puisse s'y reposer. Les deux amis se mirent alors en marche dans la demeure plongée dans l'obscurité.

Valentin ne remarqua pas le petit écart qu'effectua Louis pour contourner la toile tombée au sol dans le couloir.

Chapitre III

Le marquis marchait d'un pas lent, laissant au jeune professeur le temps de reprendre un peu d'assurance et lui permettant ainsi de calquer ses pas sur les siens pour l'accompagner sans le brusquer. Il observait la demeure pensivement, son regard allant et venant dans la pénombre sans sembler s'en trouver incommodé. Il connaissait sa maison comme le fond de sa poche, et n'avait plus besoin de la lueur des lampes ou d'une bougie pour s'y déplacer, habitué à errer sans but dans ces couloirs durant ses insomnies. Le sommeil de Louis avait toujours été torturé et rarement revigorant. Il passait des nuits blanches à répétition, parfois trop occupé à lire ou à fumer, boire ou encore se livrer à ses penchants plus charnels. Il laissait ses soirées s'étirer jusqu'à l'aube, sans aucune considération pour sa propre santé ou celle de ses amants de passage. Certains d'entre eux abandonnaient d'ailleurs sa compagnie à force d'épuisement, d'autres disparaissaient tout bonnement, probablement effrayés par les mœurs macabres du maître des lieux.

Valentin avait souvent entendu parler de Louis de Laire avant de le rencontrer. Bien sûr, il n'avait pas eu vent de sa réputation avant de terminer ses études en province. Mais à peine avait-il foulé les terres de la Citadelle et mis le pied dans ses salons privés qu'il avait commencé à entendre nombre de rumeurs sur le jeune marquis solitaire. Beaucoup sous-entendaient qu'il avait tué sa propre famille, d'autres encore criaient sur les toits qu'il avait pactisé avec le Démon ou la Mort elle-même. On trouvait étrange sa beauté froide et sa jeunesse inaltérable, alors que d'autres le trouvaient amaigri, maladif ou cadavérique. Personne ne semblait s'accorder sur son apparence et encore moins sur son héritage. Il n'y avait que trois points sur lesquels l'ensemble des commères semblaient unanimes : il était dangereux, effroyablement riche, et désespérément seul. Beaucoup de dames avaient tenté de caser leurs filles au bras du marquis, d'après ce qu'avait entendu Valentin, mais il n'avait daigné fréquenter aucune d'entre elle. Le précepteur avait ensuite eu vent d'une toute autre rumeur, selon laquelle beaucoup des jeunes dandys de la cité n'avaient eu aucun mal à se faire ouvrir les portes du sombre manoir de la famille de Laire, mais le jeune rouquin n'avait pas souhaité vérifier ces dires, bien trop honteux d'aborder ce genre de sujets en public.

Il avait finalement croisé la route de Louis par une nuit de promenade et n'avait su que bien plus tard qu'il s'agissait du fameux sujet de tant de commérages. Il l'avait trouvé fort imposant, mais également aussi seul qu'on le disait. C'était à l'endroit où ils se retrouvaient désormais pour contempler le Vide que Valentin l'avait croisé. Ou plutôt qu'il lui était rentré dedans. Un soir où ses manies avaient repris le dessus de manière particulièrement entêtante, le rouquin avait traversé les rues et les boulevards, concentré sur son souffle et le bruit de ses pas. Il comptait chacun de ces derniers, les chiffres qui s'accumulaient ayant le don de calmer ses nerfs, même lorsqu'ils devenaient astronomiques. Alors qu'il se dirigeait vers le rebord de l'aqueduc, il avait percuté Louis de plein fouet comme celui-ci se tenait appuyé contre la rambarde. Sans même le vouloir, le marquis lui avait ce soir là sauvé la vie. Valentin était tellement concentré sur ses calculs et la vision hypnotique de ses pieds contre les pavés qu'il avait failli marcher droit dans l'abîme.

Valentin repensa à cette coïncidence étrange tandis que Louis le menait au travers des

ombres de la maison. L'homme aux cheveux sombres n'avait jamais semblé impressionné par tous ces endroits que le jeune professeur trouvait inquiétants. Il semblait toujours sûr de lui, un brin moqueur et certainement cynique. Rien ne l'atteignait, du moins en apparence, comme s'il connaissait le pire qui puisse arriver à quelqu'un et que le reste était en l'occurrence futile.

Louis leur fit traverser le long palier qui raccordait les deux ailes principales de la demeure, ses chaussures résonnant contre le marbre alors que les pieds nus de Valentin n'émettaient pas un son. On aurait pu croire que le marquis se promenait seul, si on ne s'était fié qu'à l'ouïe. Une fois de l'autre côté, il sortit un fin trousseau pour déverrouiller une porte majestueuse. Celle-ci menait à ses quartiers privés, et Valentin savait que nul n'avait le droit d'y mettre le pied, hormis Octave, le majordome du domaine. Il n'existait que deux clefs pour accéder à ces appartements, l'une au trousseau de Louis, et l'autre accrochée à une chaîne ciselée, au cou de son domestique. Il avait ordre de n'y pénétrer qu'en cas de force majeure.

Valentin écarquilla les yeux pour tenter de percer la pénombre et tâcher de voir les trésors que pouvaient renfermer cette aile impénétrable, et par là même fascinante. Malheureusement, la nuit était largement tombée sur la demeure et il y voyait à peine plus loin que ses pas, dans cette ombre poisseuse qui semblait se déplacer à chaque instant et virevolter autour de ses pieds. Il avait toujours aimé ses virées nocturnes, mais l'opacité des ténèbres prenait ici une autre mesure, l'oppressant tout autant qu'elle l'émerveillait. Il se raccrocha un peu plus au bras de Louis sans même s'en rendre compte, finissant par fermer les yeux et se laisser guider, pris soudain de l'angoisse étouffante de voir surgir un quelconque monstre nocturne juste sous son nez.

Le craquement familier d'une allumette le tira de son égarement, et il réalisa qu'ils venaient de s'arrêter. Rouvrant les yeux, il ne put discerner qu'une peinture murale dont la bougie fraîchement embrasée n'éclairait qu'une vague portion, d'une flamme tremblante. Il demeura un instant captivé par le spectacle étrange d'une sorte de fresque médiévale mêlant un paysage vaguement familier, et une silhouette aux prises avec une forme inconnue. La faible luminosité ne lui permettait pas de distinguer l'adversaire, mais il aurait juré que la ville dépeinte dans l'œuvre n'était autre que la Citadelle.

Tandis que Valentin se perdait dans sa contemplation, Louis glissa sa main libre sur un côté du tableau, dont le bord était abrité derrière une tenture de velours sombre. Une légère poussée, et la peinture sembla s'écarter devant eux, pour livrer un autre de ses secrets. Dans le recoin du mur, quelques marches menaient à un passage qui descendait à nouveau dans l'obscurité.

Valentin n'en pouvait plus d'être surpris et il laissa échapper un rire ébahi, presque enfantin. Il lui semblait que chaque instant aux côtés de Louis lui réservait une nouvelle surprise, même s'il se doutait qu'elle ne serait pas forcément plaisante. Il pressa une main contre sa bouche pour calmer ce gloussement importun, et suivit son ami qui commençait déjà à descendre les escaliers qui semblaient dégringoler sans fin jusqu'aux entrailles du domaine. Il ne pouvait plus tenir le bras du marquis, l'espace de ce passage ne leur laissant pas le loisir de marcher tous deux de front, aussi avait-il posé une main timide sur l'épaule de celui-ci, descendant chaque marche à sa vitesse.

Louis avait récupéré la bougie avant d'entamer leur excursion, et s'en servait pour embraser

au fur et à mesure des bougeoirs scellés régulièrement dans la pierre rugueuse du mur. Chaque nouvelle flamme gorgeait leur chemin d'une lumière tamisée aux accents d'ailleurs, car elle révélait des lieux aux aspects de contrée lointaine. Valentin aurait pu croire qu'il avait quitté les contrées de Gamandée et se retrouvait maintenant dans les pays orientaux qu'il avait découverts dans les contes et les livres d'étude. L'impression était renforcée par le décor opulent, des tentures de soie et de brocart aux couleurs riches, des lumignons d'or massif mêlés à des statuettes perlées et incrustées de pierres précieuses, le tout abrité dans des niches à même le mur, comme autant de trésors qu'il découvrait à chaque pas.

Il aurait été incapable de dire combien de temps avait duré leur descente ou le nombre d'étages qu'ils avaient parcouru, tant il était resté étourdi face aux richesses cachées ainsi au cœur du manoir. Lorsque ses pieds retrouvèrent le sol couvert de tapis luxueux, il réalisa qu'ils étaient arrivés en bas de cet escalier caché. Un salon de taille modeste se trouvait face à eux, et Valentin put le découvrir peu à peu tandis que Louis faisait le tour de la pièce pour continuer d'allumer une série de lampes et pouvoir enfin souffler la flamme de sa bougie. Mais il ne s'agissait là que d'une antichambre, comme il s'en douta rapidement à la vue d'une autre porte fastueuse. Il lui semblait que des centaines d'anaglyphes se mêlaient aux arabesques sculptées dans le bois, représentant une série de scènes qu'il n'arrivait pas à discerner. L'ouvrage lui faisait penser aux sculptures qu'on trouvait dans certaines cathédrales, bien qu'elles aient été exécutées plus souvent dans de la pierre que dans du bois. Il traversa d'un pas encore fébrile le petit salon, jetant un œil plus distrait aux deux canapés accueillants et ne remarquant pas les armes qui recouvraient le mur opposé à la porte, dans son dos.

Louis le précédait toujours, et il ouvrit avec soin le lourd verrou qui retentit de façon sourde lorsqu'il le libéra de sa gâche. L'endroit ne semblait pas avoir été ouvert depuis bien longtemps. L'odeur de renfermé qui émanait de la pièce confirma cette théorie, mais étrangement celle du marquis s'y mêlait, un bouquet aussi plaisant que fugace. Laissant le rouquin à l'entrée de la vaste pièce, Louis s'aventura jusqu'à un bureau et alluma la mèche d'une lampe à pétrole, avant de la recouvrir de sa cheminée de verre. Il joua un instant avec l'intensité de la flamme pour que celle-ci puisse éclairer l'endroit convenablement, puis s'en désintéressa.

Ils se trouvaient dans un bureau doublé d'un laboratoire, d'alchimie à première vue, mais également de médecine. Valentin resta estomaqué face au nombre d'ouvrages qui couvraient la gauche de la pièce, soigneusement organisés par thème sur une série de bibliothèques qui s'étiraient d'un mur à l'autre et du sol au plafond. Il n'osait pas encore les approcher, mais plissait déjà les yeux pour tenter d'en déchiffrer les titres, regrettant amèrement ses lunettes restées dans son veston. Près du mur du fond, deux grands bureaux se trouvaient de part et d'autre de Louis, placés de manière à pouvoir expérimenter à l'un et se tourner pour écrire sur l'autre. Ce dernier était couvert de feuillets éparpillés, qui détonnaient avec le reste de la pièce pourtant si bien rangée. Le dernier espace était occupé par quelques chaises entassées l'une sur l'autre, et une table d'examen. Hormis les quelques pages étalées face à Louis, tout semblait parfaitement à sa place et incroyablement propre. Si l'odeur du lieu n'avait pas semblé si confinée, on aurait pu croire qu'on y venait régulièrement et que les recherches venaient seulement d'être interrompues.

Valentin frotta l'un de ses pieds contre l'autre pour le réchauffer, et finit par briser le silence :

— Est-ce votre bureau ?

Louis secoua la tête négativement, laissant traîner ses doigts sur les quelques feuillets face à lui :

— Non. C'était le cabinet de mon père. Son officine, si vous voulez. Il y a découvert de grandes choses. Il était très en avance sur son temps.

Le marquis soutenait le regard de Valentin tandis qu'il parlait, comme pour jauger sa réaction. Les nombreuses rumeurs qu'avait entendues le jeune homme à ce sujet revinrent rapidement le tourmenter, et il tâcha de faire le tri parmi les plus farfelues pour n'en garder que celles qui lui semblaient raisonnables. Il savait que de multiples racontars mentionnaient qu'une poignée de médecins de la Citadelle se réunissaient pour expérimenter sur des cobayes plus ou moins consentants, et que ces expériences abominables avaient permis de découvrir malgré tout plusieurs cures. On parlait de pauvres hères disparus sans laisser de trace et de cadavres découverts peu après sous la jetée du port, méconnaissables. Valentin se passa une main sur les lèvres, pensif, et finit par reprendre la parole après réflexion :

— Il était médecin ? Je ne m'en souvenais pas.

À vrai dire, il n'avait pas entendu beaucoup parler de la famille de Louis et après avoir commencé à le fréquenter, il avait cessé d'écouter les ragots qu'on pouvait colporter sur celui-lui. Il décida de ne pas fouiller plus avant, préférant laisser à son ami l'opportunité de raconter les choses à sa façon s'il le souhaitait.

— Pourtant n'avez-vous pas acheté cet endroit après sa mort ? questionna-t-il en détournant les yeux.

— Effectivement. Mais une maison close n'était-elle pas une cachette parfaite pour un savant de la haute société ?

Valentin offrit un sourire amusé à Louis, toujours sans le regarder. Il marquait un point. Il rejoignit alors l'un des bureaux et laissa errer son regard sur les feuillets en tentant en vain de les déchiffrer. Louis ne répondit l'observa faire un instant, ne le quittant jamais des yeux, puis il alla finalement s'appuyer d'une hanche à l'autre meuble, et questionna d'un ton volontairement nonchalant :

— Vous aimez vous promener la nuit, n'est-ce pas ? Quel est votre endroit préféré de la Citadelle ?

Personne n'avait jamais posé ce genre de questions à Valentin. Il est vrai que peu de monde s'intéresse sincèrement à ce que fait son prochain, et encore moins lorsqu'une personne ne fait pas partie du cercle de ses amis proches. En l'occurrence, il en possédait peu lui-même, bien trop absorbé par ses recherches et ses lectures pour tenter de se lier d'amitié. Il était d'ailleurs étonnant qu'il ait réussi à attirer l'attention du jeune marquis, et bien plus encore qu'ils se soient ainsi rapprochés si rapidement. Il resta pensif un instant pour bien réfléchir à sa réponse, sa main continuant à tripoter ses lèvres et son menton sans y prendre gare. Il sourit finalement :

— Il est difficile d'en choisir un seul ! J'en apprécie plusieurs, pour différentes raisons. Par exemple, le Parc aux Ornes, qui est incroyablement silencieux la nuit alors qu'il est envahi, le

jour, d'enfants et de couples en balade. J'aime aussi le port et l'aqueduc, pour les raisons que vous savez. Oh, et ces ruelles de la Vieille Ville, celles qui partent du Boulevard Orcadis. Un véritable labyrinthe !

Louis leva un sourcil de plus en plus intéressé, son sourire surgissant à nouveau pour s'étirer légèrement en coin. Il ressemblait à un pêcheur qui vient de ferrer la prise du siècle.

— Sur le Boulevard Orcadis ? À quel niveau ? Il me semble n'y avoir jamais mis les pieds.

Valentin demeurait toujours rêveur, tâchant de se rappeler l'endroit où il avait commencé à arpenter les petites venelles du quartier, et il leva un index comme pour en tracer le chemin :

— Quand vous passez devant le tailleur pour hommes, il y a un mur qui longe le boulevard sur quelques mètres. Puis juste avant d'atteindre le petit café qui fait l'angle, une arche de pierre mène à ces rues. Elle n'est pas très visible, un peu en retrait.

— Le Café de Jade ?

— Oui, celui-là même ! Il y a une porte cochère d'un côté, et l'arche se trouve de l'autre.

Louis se passa lentement une main sur les cheveux, réfléchit un instant en laissant le temps à Valentin de terminer sa phrase, avant de continuer d'un air amusé :

— Il n'y a pas de ruelle qui part du Boulevard Orcadis à cet endroit.

Valentin leva les sourcils, l'air sûr de lui :

— Évidemment qu'il y a une ruelle ! Je l'ai prise au moins deux fois !

— Je vous assure que non.

Tandis qu'il parlait, Louis alla récupérer un ouvrage parmi les étagères d'une des bibliothèques, et vint l'ouvrir entre eux sur la table d'examen, pour avoir la place de déplier délicatement une grande carte de la ville. Il laissa courir son index sur quelques rues, jusqu'au fameux boulevard, puis trouvant le croisement indiqué il le pointa pour Valentin. Aucune rue ne semblait en partir.

— Il n'y a pas de ruelle qui part du Boulevard Orcadis à cet endroit.

Une pointe de fierté victorieuse soulignait les paroles de Louis, tandis que Valentin pâlit légèrement. Bien sûr qu'il n'y en avait pas ! Ces entrelacs de petits passages faisaient partie des fameux endroits qu'il avait découverts et dont il n'avait parlé à personne. Et pour cause, il lui était arrivé de repasser plusieurs fois devant cette entrée sans qu'aucun chemin ne vienne percer le mur qui menait au café. C'était un des endroits dont il s'était juré d'éviter de parler pour ne pas passer pour un fou. Il fixa la carte longuement, laissant glisser son regard sur celle-ci à la recherche d'une issue de secours :

— J'ai dû confondre... Il devait s'agir d'un autre boulevard.

— Je pense que vous savez parfaitement de quoi vous parlez, votre description était très précise. Vous l'avez vu seulement de nuit, n'est-ce pas ? Ce chemin ?

Valentin se trouvait devant un choix cornélien ; révéler ce secret gênant à son compagnon au risque de passer pour un dément, ou lui mentir et manquer de perdre son amitié. La décision

était difficile et lui demanda quelques instants, mais l'évidence lui apparût alors. Si une seule personne dans cette ville pouvait comprendre cette étrangeté, sans le juger ou l'accabler, c'était Louis. Et passer pour un aliéné à ses yeux lui semblait bien moins pire que perdre son soutien. Il finit donc par acquiescer :

— Seulement de nuit, effectivement. Je ne l'ai pas revu pendant la journée.

Il s'empressa d'ajouter :

— Je sais que vous allez probablement me prendre pour un halluciné, mais cela m'est arrivé à plusieurs endroits et je me suis assuré depuis que je n'étais pas en train de rêver !

Louis n'avait toujours pas détourné les yeux, il ne les clignait même plus d'ailleurs, complètement concentré sur ce que lui racontait Valentin. Il ne se moquait pas non plus, à vrai dire il ne semblait même pas surpris. Il finit par hocher la tête, et extirpa du lourd manuscrit une seconde carte, qu'il déplia lentement pour venir la poser sur la première. Son papier en était extrêmement fin et translucide, permettant de voir au travers. L'encre lie-de-vin traçait un tout autre plan sur cette nouvelle version, et des ruelles et chemins venaient se raccorder au reste de la ville esquissée sur le premier plan. Valentin sentit son cœur bondir dans sa poitrine et un poids s'envoler de ses épaules :

— Avez-vous vu ces passages, vous aussi ?

L'homme aux cheveux ébène secoua la tête négativement, son regard devenu plus pensif, rivé à la carte. Son sourire se fit plus lointain, teinté de nostalgie :

— Non, jamais. Mais mon père les voyait, c'est lui qui les a cartographiés.

Louis releva les yeux vers Valentin ensuite, et après un silence écrasant il posa ses mains sur les épaules du jeune homme, pour le forcer à l'écouter attentivement. Il reprit d'une voix plus lasse, un ton en-dessous comme si même ici les murs avaient des oreilles :

— C'est un don très dangereux, Valentin, d'autant que tu ne le connais pas. Si tu ne m'avais pas mis la puce à l'oreille malgré toi, tu aurais continué à ne pas savoir de quoi il s'agissait et tu aurais pu parler de cela à la mauvaise personne. Tu ne dois le dire à personne, tu m'entends ? Je suis le seul qui puisse être au courant de ce que tu vois, ou c'est la mort assurée, pour toi comme pour moi.

— Ne pas savoir de quoi s'agissait... Quoi ? Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler, Louis ? Quel don ? Je pensais qu'il s'agissait de la fatigue, que l'épuisement de mes dernières insomnies m'avait donné des visions !

Louis poussa un soupir et retourna à l'un des bureaux pour fouiller parmi les feuillets éparpillés, les écartant enfin pour retrouver un volumineux cahier. Relié de cuir sombre et fermé par une chaînette en argent qui perçait la couverture par endroits, il était aussi épais que la largeur de la paume de Valentin :

— Toutes les notes de mon père sont ici. Je pense que vous y trouverez les réponses que vous cherchez.

De nouveau plus calme, Louis avait repris son vouvoiement, et il tendit le journal de bord de

l'ancien marquis à son ami, le lui confiant sans aucune hésitation. Toutefois, il tira ensuite sa montre à gousset d'une poche de son veston pour y vérifier l'heure. Son visage était cerné et il ne semblait pas avoir dormi tandis que Valentin somnolait, mais il n'était pas prêt à aller se coucher pour autant. Après un nouveau soupir, il s'éloigna pour tirer une lourde corde de chanvre incrustée dans le mur. On entendit une cloche tinter au loin, et Louis continua :

— J'aurais aimé vous laisser le temps de lire cela, et de comprendre. Tout autant que vous préparer pour notre excursion, comme je vous l'ai dit. Mais nous ne pouvons plus faire attendre le roi, et la seule personne capable de nous aider se trouve à la cour.

Le professeur avait à peine eu le temps d'entrouvrir le carnet et il releva les yeux vers Louis à ses paroles, l'air hésitant :

— Vous faites encore des mystères... Qui devons-nous voir ? Et à quoi peut nous aider cette personne ?

Derrière eux, un homme à la carrure imposante pénétra dans l'officine. Son costume de majordome avait beau être taillé sur mesure, il n'atténuait en rien les épaules larges et l'air revêché d'Octave. Ses cheveux poivre et sel étaient noués sur sa nuque d'une façon stricte et lissés à la cire d'abeille. Une longue cicatrice barrait sa joue gauche, de l'œil au menton. Valentin se fit la remarque qu'il aurait pu servir tout autant de garde du corps que de domestique, et il ne douta pas que ce fut le cas.

Sans un mot, Octave déposa le reste de la tenue oubliée de Valentin, ainsi qu'une paire de chaussures neuves. Le gilet couvert d'arabesques blanches était accompagné d'une redingote du même tissu sombre que le pantalon qu'il portait déjà. Une paire de chaussettes accompagnait le tout. Le jeune homme ne put s'empêcher de commenter :

— Je vais ressembler à un véritable dandy, vous voilà heureux !

Son intervention n'arracha pas un sourire à Octave, qui quitta la pièce comme il était venu. Valentin s'étonna d'ailleurs que l'homme ait pu accéder si rapidement à l'endroit, alors qu'il lui était interdit de passer par les appartements de Louis, et devina sans mal qu'un autre accès devait desservir l'antichambre. Il n'était pas au bout de ses surprises.

Louis reprit la parole en rajustant ses propres habits tandis que Valentin terminait de se vêtir, le regard plus dur et la voix posée de nouveau :

— Nous devons nous mettre en route. Nous aurons, je l'espère, le temps de parcourir les notes de mon père une fois sur place. Je ne doute pas que quoiqu'ait prévu pour nous le Roi Léandre, il ne nous laissera pas partir en quelques minutes.

Il resta un moment à détailler les gestes du rouquin, comme s'il tâchait de les graver dans sa mémoire. Il n'était pas dur d'imaginer qu'il craignait sûrement pour leurs vies, quelle que soit l'issue de leur visite à la cour, et surtout pour celle du jeune professeur. Il fit demi-tour, s'approcha d'une des bibliothèques et fit poids contre celle-ci d'une épaule avant qu'elle ne revienne vers lui. La poussée avait activé un mécanisme qui permit alors au rayonnage de glisser sur un rail pour révéler un autre passage.

Valentin n'en fut même plus surpris.

Après une hésitation, Louis se tourna vers son compagnon de route, lui laissant pour une fois décider de leur sort au lieu de mener la danse :

— Nous pouvons accéder directement à la Cour par ce chemin, mais je doute que le roi soit heureux de nous savoir en train de rôder sans avoir été annoncés. Pensez-vous que nous devrions nous rendre au château par la grande porte ?

Valentin termina d'enfiler sa tenue avec soin le temps de réfléchir, encore plus précautionneux que s'il s'était agit de ses propres habits. Après avoir complètement boutonné sa chemise, il la glissa dans son pantalon et la tirailla un peu pour lui donner du bouffant. Il agrafa sa ceinture d'un air concentré puis enfila les hautes chaussettes avant de refermer les boucles du pantalon, bas sur ses mollets. Il n'avait pas l'habitude de porter ces culottes plus courtes que semblaient tant apprécier Louis. Le pantalon resserré à mi-jambe lui donnait des airs enfantins, alors qu'il offrait d'ordinaire à Louis une silhouette fuselée et le faisaient ressembler à un monarque tout droit sorti du siècle précédent. Valentin tenta de chasser cette idée de son esprit, et enfila le gilet aux arabesques claires sur sa chemise, triturant un instant son col à jabot pour l'accorder du mieux qu'il pouvait au reste de sa tenue. Une fois la redingote revêtue, il se trouva satisfait de son allure, et lissa le tissu épais du manteau d'un air admiratif :

— Cette mise est vraiment superbe, Louis. Je vous en remercie.

Louis avait patiemment attendu que son ami termine d'enfiler chaque détail du costume, et il lui trouva d'ailleurs enfin beaucoup de caractère ainsi vêtu. Il avait toujours été gentiment amusé par les habits de Valentin, reconnaissant sans mal les origines provinciales du jeune homme et ses moyens restreints. Bien sûr, il n'était pas habillé comme un paysan, mais il se doutait que le jeune professeur portait sûrement chaque jour ce qui était auparavant ses tenues du dimanche. Il n'était pas difficile non plus de deviner les revenus limités de l'instituteur après avoir visité son minuscule appartement, juché au sommet de la pension de Madame Beaulière. Pourtant, par respect pour l'amour-propre du jeune précepteur, il ne lui avait jamais offert la charité et bien qu'il lui ait toujours proposé de l'inviter lors de leurs fréquentes sorties en ville, Valentin n'avait jamais accepté son aide. C'était donc la première fois que celui-ci daignait porter quelque chose que Louis lui avait offert, et il s'en sentit étrangement flatté.

Il le détailla pourtant d'un œil consciencieux, ne montrant rien de son ravissement à voir Valentin ainsi affublé d'un costume digne de ce nom. Il finit par acquiescer, les mains toujours nonchalamment croisées devant lui :

— Cela fera l'affaire, mais un détail me chagrine.

Valentin sembla surpris de la remarque et baissa le regard sur lui-même pour tenter de chercher ce qui pouvait bien contrarier son ami, ne trouvant finalement rien de déplacé sur sa propre personne :

— Quoi donc, Louis ?

Et ce dernier pointa d'un index accusateur les chaussettes de Valentin, qu'aucunes chaussures ne venaient agrémenter.

Valentin laissa échapper un rire clair et visiblement très amusé puis porta les deux mains à ses

propres joues d'un geste bien plus enjoué qu'auparavant.

— J'allais partir ainsi, vous avez raison ! J'imagine l'effet de mon entrée à la cour du Roi Léandre, vêtu seulement de chaussettes ! Je lancerais peut-être une mode !

Louis laissa échapper un soupir qui se voulait agacé mais trahissait surtout son propre amusement face à l'étourderie de Valentin. Il le rejoignit finalement, et s'agenouilla près de lui pour passer les chaussures à boucle à ses pieds, le geste soigneux. Il secouait parfois la tête, n'osant rien ajouter pour ne pas ricaner à son tour et il garda le visage bas pour dissimuler le sourire qui lui retroussait les lèvres.

Une fois Valentin parfaitement accoutré, Louis se releva et en fit le tour une première fois pour vérifier que rien ne semblait inadéquat. On aurait pu croire qu'il préparait son plus beau cheval à une course décisive, ou son fils à un mariage prometteur. Il esquissa un nouvel arc de cercle autour du rouquin puis vint se poster derrière lui, récupérant les quelques mèches folles dans sa main pour commencer à les rassembler :

— Il faut faire quelque chose de cette tignasse. Vous ressemblez à un sauvage ainsi coiffé ! Il ne vous manque plus qu'un os dans les cheveux pour le tableau soit complet !

Valentin s'était légèrement tendu en sentant Louis s'occuper de lui de ces gestes qu'il considérait si intimes. Son cœur battait à nouveau plus fort et il tâchait de se persuader que s'il se sentait si mal à l'aise, c'était parce qu'on s'occupait ainsi de lui pour la première fois. Gêné, il se fit la remarque que ces gestes auraient dû être ceux d'une épouse, et il se retint de pouffer de justesse. Puis, alors qu'il osait enfin s'avouer qu'il appréciait particulièrement que ce soit Louis qui prenne ainsi soin de lui, ce dernier relâcha le catogan sur sa nuque et s'éloigna.

Le marquis rejoignit la table d'examen pour en soulever le lourd journal de bord de son père et vint le redonner à Valentin maintenant qu'il avait terminé de se préparer. Il retourna ensuite vers l'une des bibliothèques, et commença à retirer quelques livres pour les déposer au sol près de lui avec application. Une fois l'une des étagères entièrement vidée de son contenu, il la fit basculer et révéla derrière celle-ci une cache d'armes. Bien que l'antichambre ait été remplie d'un équipement semblable sur toute la longueur d'un mur, l'armement qui se trouvait ainsi dissimulé n'avait rien de comparable. Chaque instrument était d'une qualité irréprochable, le métal finement travaillé au point d'en faire de véritables œuvres d'art. Valentin ne pouvait pas voir tout l'attirail qui se trouvait ici, mais il resta admiratif devant la dague courbe qu'en extirpa Louis. La poignée était couverte d'ivoire et filigranée d'or, tandis qu'un pommeau figurant la tête d'un cobra et serti d'une émeraude la surmontait. Le fourreau semblait lui aussi fondu dans l'or, et de nouvelles arabesques serpentaient sur toute sa longueur, ornées de pierres régulières et parfaitement taillées pour se marier aux décorations. Valentin y reconnut des éclats travaillés de péridot et de jade. Le fourreau épousait parfaitement la lame, qu'il devina aussi minutieuse que le reste de l'arme. Celle-ci lui évoqua instantanément une dague sacrificielle, et il ne douta même pas que cela ne puisse pas en être une.

Valentin se demanda un instant si Louis envisageait de lui fournir une arme également. Finalement, son compagnon se releva et dissimula la dague dans une poche intérieure de sa redingote sans lui proposer de s'équiper aussi. Le jeune précepteur en fut grandement rassuré puisque la seule chose qu'il n'ait jamais maniée et qui puisse se rapprocher d'un moyen de

défense était une fourche, à l'écurie de son grand frère. Il poussa un soupir soulagé, le cahier recouvert de cuir fermement serré contre son torse :

— J'aimerais pouvoir dissimuler cela aussi, mais ça me semble difficile, malheureusement. J'espère que le journal n'éveillera pas trop les soupçons.

Louis lissa sa redingote de la paume pour s'assurer que la dague demeurait invisible, puis secoua la tête négativement :

— Nous le laisserons en sécurité une fois arrivés là-bas, je ne veux pas que le roi puisse mettre la main dessus. Ou quiconque d'ailleurs.

Il allait se tourner vers la sortie puis se ravisa, et releva les sourcils en indiquant Valentin du menton :

—Alors, avez-vous choisi comment nous allons-nous rendre à la cour ? Le temps presse.

Il ne semblait pas vraiment impatient de se mettre en chemin, ni même d'obtempérer aux ordres du roi probablement, mais Valentin n'aimait pas contredire son unique véritable ami. Il jeta un dernier regard à la pièce, tandis que son esprit revenait furtivement à la sensation des doigts de Louis dans ses cheveux, sans aucune raison. Il y porta du coup distraitement la main pour toucher une mèche, et se décida enfin :

— Passons par ce souterrain. J'imagine qu'il est bien plus rapide ? Le temps d'aviser une calèche et d'obtenir l'autorisation d'entrer à la cour, même avec votre convocation, nous aurons largement mis le roi en colère. Autant nous presser, vous avez raison.

Valentin n'était pas vraiment euphorique à l'idée de devoir pénétrer dans ce passage sombre et étroit. Il avait déjà surmonté difficilement ses angoisses en descendant les escaliers qui menaient au bureau, grâce à la bougie de Louis et à son contact, et se voyait mal lui demander de lui tenir à nouveau l'épaule ou le bras. Ses étourdissements s'étaient dissipés et il se senti un instant déçu à l'idée de ne plus posséder cette parfaite excuse pour profiter de son ami. Il ne voulait toutefois rien en montrer face à son compagnon, essayant comme toujours de faire bonne figure face à son charisme froid et sans faille. Louis ne semblait jamais avoir peur et cela étonnait toujours autant Valentin.

Louis hocha la tête, visiblement satisfait du choix de son ami. Après un dernier regard pour l'officine de son père décédé, il s'engouffra dans le passage, non sans avoir pris soin d'emporter avec eux la lampe à pétrole qui occupait auparavant l'un des bureaux. La flamme s'évertuait à vaciller le long des murs tandis qu'ils s'engageaient dans le premier couloir qui partait de l'étude, et donnait aux pierres apparentes un aspect rugueux et fantomatique. Alors qu'ils ne pouvaient progresser qu'en file indienne sur les premiers pas, le chemin s'élargit peu à peu, révélant une galerie creusée sous terre et dont les boyaux s'enfonçaient profondément sous la ville. Quelques mètres encore, et ils se trouvèrent à un embranchement dont partaient trois autres voies.

Valentin demeura un instant perplexe. La lumière diffuse de leur lampe ne leur permettait pas vraiment de voir plus loin que quelques pas, et il se sentait oppressé de progresser dans ces galeries inconnues sans savoir où ils se dirigeaient. Il se rassura tant bien que mal en tâchant de se convaincre que Louis allait les guider, jusqu'à ce que celui-ci se retourne vers lui :

— Je ne connais pas le chemin. Je pensais qu'il n'y avait qu'un couloir.

Les yeux de Valentin s'arrondirent et il fixa son compagnon un long moment, un rictus déformant ses lèvres alors qu'il attendait avec anxiété qu'il lui avoue qu'il s'agissait là d'une plaisanterie. Il laissa alors échapper un rire nerveux quand Louis ne lui porta pas secours :

— Grands dieux, vous êtes sérieux ! Nous avons pris ce passage et vous ne savez même pas où il mène !

— Je sais très bien où il mène ! Il donne accès à la bibliothèque du château. Je ne savais simplement pas qu'on devrait traverser un dédale de couloirs pour y accéder !

Valentin poussa un soupir agité, et tâtonna sa veste avant de pousser un petit cri agacé en se rappelant qu'il n'avait toujours pas récupéré ses lunettes. Louis fouilla alors dans sa propre redingote et en extirpa les verres ronds du jeune homme :

— Vous cherchez cela, peut-être ?

Le professeur lui arracha les montures des mains et les chaussa en prenant un petit air sévère que Louis trouva très réussi. Valentin s'approcha alors du croisement et s'accroupit pour effleurer le sol poussiéreux du bout des doigts. Alors que les pierres des murs avaient rapidement cédé la place à la roche d'une caverne, le sol était encore carrelé, menant à deux des trois passages face à eux. Le rouquin reprit d'une voix concentrée :

— Visiblement, quiconque a creusé ces couloirs a pris le soin d'en rendre certains plus accessibles que d'autres. Reste à savoir si ce n'est pas un piège. Je déduirais plutôt que si cet endroit était censé rester secret, ces travaux servaient surtout à faciliter la route. Cela élimine donc une des voies. Ces cavernes ne doivent pas mener qu'à la cour, Louis. Ou du moins pas seulement à la bibliothèque, ou il n'y aurait qu'une voie pavée, n'est-ce pas ?

Louis hochait régulièrement la tête, s'étant lui aussi rendu à la même évidence. Il se doutait que le chemin vers l'endroit qu'ils souhaitaient atteindre se trouvait quelque part devant eux, mais n'avait aucune idée de la façon d'y arriver. Tandis que Valentin époussetait à nouveau le sol du bout des doigts, Louis pointa un endroit où l'un des carreaux semblait abîmé :

— Regardez ! J'ai cru que la dalle était cassée mais il semblerait qu'un coin ait été raboté sciemment. Peut-être est-ce un indice ?

La main de Valentin rejoignit le trou creusé au milieu des dalles, puis releva la tête ensuite. Le coin ainsi sculpté créait effectivement une flèche de fortune en direction d'un des boyaux. Il hocha la tête avant de se relever en se frottant les mains pour tenter de les nettoyer :

— Je pense que vous avez raison. J'espère que nous ne nous fourvoyons pas, mais nous pourrions toujours revenir sur nos pas.

Il se mit en route en tête, cette fois, et la découverte de Louis se révéla correcte puisqu'aux embranchements suivants, les dalles étaient à nouveau ciselées par endroits. Ils marchèrent en silence, leurs souffles emplissant l'air tandis que les couloirs se rétrécissaient autour d'eux. Valentin profita de cet espace réduit pour revenir prendre le bras de Louis, y nichant ses doigts au coude pour marcher à ses côtés. La lampe à pétrole que son ami maintenait ainsi entre eux

leur fournissait la seule lueur de vie à laquelle il pouvait se raccrocher, et il se surprit à prier pour qu'elle ne s'éteigne pas.

Après plusieurs minutes durant lesquelles le temps sembla s'étirer sans fin, Valentin commença à avoir du mal à respirer. Il tirait sur son col régulièrement avec la sensation désagréable que l'air lui manquait, bien qu'il n'osa rien en dire à Louis. Il repensait au rêve dérangeant qu'il avait fait alors qu'il avait perdu connaissance chez le marquis, et les murs qui effleuraient désormais parfois leurs épaules lui rappelaient le passage étroit des immeubles de son cauchemar. La poussière tombait d'ailleurs régulièrement des craquelures béantes qui gerçaient le plafond bas, constellant leurs chevelures et leurs manteaux. Il se demanda si c'était la terre qui bougeait ainsi pour que la saleté dégringole aussi régulièrement, ou si peut-être des créatures forcément horribles arpentaient les galeries supérieures.

— C'est un labyrinthe !

La phrase lui avait soudain échappé tandis qu'ils atteignaient un nouveau croisement qu'il avait l'impression d'avoir déjà vu des dizaines de fois. Valentin était persuadé qu'ils étaient sous terre depuis des heures et leur marche silencieuse avait éveillé en lui une lucidité étrangement poignante. Le reste lui était venu comme une évidence face à cette bifurcation familière :

— J'ai l'impression que nous marchons en rond et revoyons les mêmes passages alors que nous ne prenons jamais la même direction. Et pourtant, même si nous avons l'impression d'avoir marché des heures, le pétrole de la lampe n'a pas diminué. Je crois que quelqu'un est en train de nous jouer des tours. Ou quelque chose.

Louis le détailla d'un air sérieux et il ne rit pas à sa dernière phrase. Il avait eu la même sensation désagréable de faire du sur-place, bien que les couloirs aient semblé progresser devant eux et les mener toujours plus loin. Il leva un instant la tête, son regard tâchant de percer aux travers des interstices du plafond, et il y distingua une ombre mouvante :

— Nous ne sommes pas seuls.

Comme s'il avait prononcé le mot de trop, la flamme de la lampe se mit à faiblir puis vaciller, et il tenta de couvrir le haut de la petite cheminée de verre de sa paume. Il se remit en route, et après un œil aux dalles du sol, il décida de suivre la direction opposée à la flèche tracée devant eux. Valentin marcha de nouveau à ses côtés, la main agrippée à la manche de Louis et l'air plus tourmenté. Il put clairement entendre la roche chuintier autour d'eux et les crevasses écartelèrent le plafond, creusant le haut des murs jusqu'à les faire tanguer. Les mouvements qui les suivaient à l'étage lui évoquèrent un bourdonnement lourd et répétitif, et un moment plus tard il sut réellement ce que cela lui rappelait : les battements d'un cœur. Les boyaux de pierre semblaient palpiter autour d'eux, pulser au rythme de ce qui semblait les poursuivre et l'instant d'après, ils couraient tous les deux sans savoir ce qu'ils fuyaient.

Valentin n'avait toujours pas relâché le bras de Louis même s'il se rendait compte qu'il gênait sa course, et celui-ci se dégagea finalement. Le cœur du professeur se serra, jusqu'à ce que son ami étende la main pour prendre la sienne et lui permettre ainsi de suivre son rythme. Il était essoufflé, à peine remis de son malaise d'un peu plus tôt, mais le bruit tonitruant qui les poursuivait désormais au travers des sombres cavernes le força à passer outre. Entre perdre la vie en s'arrêtant, aux griffes de la chose inconnue qui les traquait, ou mourir d'une crise

cardiaque en tentant de survivre, il préféra de loin le second choix.

Les intersections n'arrêtaient pas de s'enchaîner désormais, ne leur laissant aucun répit, comme si on essayait de leur mettre des bâtons dans les roues pour les ralentir autant que possible. Au sol, les flèches indiquant les fausses directions à prendre devinrent énormes et grotesques, déformant le sol autant que les murs et les faisant trébucher parfois. Louis respirait amplement, ses cheveux laissés libres collant à son front et ses joues et lui obscurcissant parfois la vue avant qu'il ne les dégage d'un geste agacé. Il tenait fermement la main de Valentin, le sentant faiblir à ses côtés et bien décidé à ne pas le relâcher.

Alors qu'ils bifurquaient dans un énième carrefour, Louis s'arrêta de justesse en retenant Valentin pour qu'il ne continue pas sa course. Il le ramena contre lui d'un bras tandis que l'autre brandissait toujours la lampe à pétrole qui projetait aux murs des ombres déformées et dansantes. Devant eux, à quelques pas à peine, se trouvait le Vide. Ses longs doigts semblaient lécher les pierres à leurs pieds et remonter jusqu'au plafond, y laissant des marques visqueuses. Cet espace noir et mort semblait se déplacer avec une lenteur inexorable, engloutissant tout ce qu'il touchait et l'amenant à plonger dans l'oubli.

Louis resta fasciné, le regard plongé dans l'abysse. Il esquissa un premier pas et Valentin le retint de justesse avant qu'il ne s'y dirige à nouveau. D'une main tremblante, il resta accroché au manteau de son ami, et de l'autre il agrippa son menton pour tenter de détourner son regard de ce gouffre qui semblait dévorer autant son esprit que le décor qui les entouraient. Il était désormais persuadé que ce qui les avait poursuivis avait sciemment tenté de les jeter dans l'abîme. Ses doigts fins s'acharnaient pour repousser le visage de son compagnon, en vain, et il n'eut d'autre idée que de lui décocher une gifle violente. Sa main laissa une marque rouge qui s'allongeait le long de la joue de Louis, mais elle eut l'effet escompté, ou presque.

Le marquis lui assena une claque magistrale en retour, qui fit tituber Valentin et voler ses lunettes à quelques pas. Celui-ci porta vivement la main à sa joue tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes de douleur et de frustration :

— Vous étiez comme hypnotisé ! Je n'avais pas d'autre solution !

Il fallut quelques instants de plus à Louis pour retrouver ses esprits et il ramassa les montures dont l'un des verres s'étaient brisés sous l'impact pour les glisser dans une poche intérieure :

— Je n'ai pas réfléchi. Je...

Il fronça les sourcils, les mots lui étant fort inhabituels, et rejoignit Valentin pour prendre sa main et l'écarter de sa joue pour mesurer l'ampleur des dégâts :

— Je suis désolé, Valentin. Je vous présente mes excuses.

Le jeune rouquin secoua la tête négativement, sa peau claire ayant marqué tout autant que celle du marquis et la bague de ce dernier ayant creusé un petit sillon contre sa pommette. Il chassa alors la main de son ami, ravalant sa peine en mettant ce geste sur le compte du Vide qui leur faisait face :

— Nous devrions partir. Nul doute que c'est ici qu'on voulait nous mener.

Le silence semblait effectivement retomber autour d'eux, aussi palpable que le trou noir qui progressait inlassablement à leur rencontre. Louis se força à ne pas le regarder de nouveau, et reprit la main de Valentin pour la serrer fermement dans la sienne. Pour la première fois, il se sentait penaud de son geste précédant, même s'il n'osait pas l'avouer. Et le fait que Valentin n'ait pas accepté ses excuses avec le sourire innocent qu'il lui offrait toujours dans ce genre de situations le mettait mal à l'aise. Ils marchèrent en silence, et arrivés au premier croisement, Louis baissa les yeux sur son ami qui n'avait pas pipé mot :

— Où pensez-vous que nous devrions aller ? L'inverse du chemin indiqué nous a menés dans la gueule du loup. Les marques nous dirigeaient vers je ne sais quoi. Je ne sais plus quoi penser.

Valentin relâcha la main de Louis, le cœur battant. Il tritura à nouveau son col, l'air éteint et le souffle court, sentant une crise d'angoisse commencer à lui opprimer la poitrine. Il secoua légèrement la tête, négativement, ne sachant pas plus que son ami quel chemin prendre. Il se sentait coupable de les avoir menés au cœur de ce dédale abominable et se surprit à regretter le confort d'une calèche et l'air frais de ses fenêtres. Il n'avait pas de solution, et c'est par désespoir qu'il ordonna :

— Montre-nous le chemin !

Il ne s'adressait pas à Louis mais au labyrinthe qui les entourait, essayant d'obliger l'endroit à lui obéir comme l'avait fait la ville dans son rêve et les quelques fois où elle avait daigné lui offrir l'accès à ses recoins secrets durant ses nuits d'errance. Son ordre fut récompensé par un craquement de pierre un peu plus loin, et les deux compagnons se remirent rapidement en route, découvrant un trou béant là où il n'y avait qu'un mur de rocailles quelques instants plus tôt. Valentin jeta un coup d'œil étonné à Louis, qui le dévisagea en retour avec une pointe de respect nouveau. Le marquis avait entendu parler de ce pouvoir, évidemment, mais le voir à l'œuvre était tout autre chose. Il indiqua alors l'ouverture à son ami et le pressa à nouveau :

— Allez-y, Valentin. Je suis juste derrière vous.

Le passage ne laissait assez d'espace que pour un homme, et le marquis préféra offrir son corps comme protection entre le rouquin et ce qui se trouvait probablement encore derrière eux. L'endroit semblait obéir au professeur, malgré son inquiétude, et il décida de faire entièrement confiance à ce don déroutant que le jeune homme avait en commun avec son père disparu.

À aucun moment il n'aurait pu croire que le lieu voulait leur jouer des tours ou les piéger, et il laissa échapper un cri surpris quand le boyau commença à se resserrer autour de lui. Valentin se retourna immédiatement, tâchant de tendre le bras pour rattraper le marquis qui s'éloignait déjà de lui, horrifié de voir des racines surgir des pierres pour lui lier les poings et les chevilles et l'attirer vers l'arrière. Quelques secondes plus tard, les murs terminèrent de se rejoindre, étouffant les cris de son compagnon jusqu'à ce qu'ils disparaissent.

Valentin griffa la pierre et la terre fraîche un long moment en hurlant le nom de son ami. Le silence poisseux avait de nouveau envahi l'air et il était assourdi par son propre souffle saccadé tandis qu'il essayait de creuser un chemin vers l'arrière, en vain. Il n'avait même pas fait attention à la belle tenue prêtée par Louis, ni même au journal qui gisait au sol près de lui

désormais. Les yeux exorbités, il était surtout obsédé par l'obscurité totale qui l'entourait maintenant, et la disparation aussi soudaine que monstrueuse de son seul ami. Il se retrouvait prisonnier, seul, et à des dizaines de pieds sous terre.

Tâchant de retrouver son calme à grand mal, Valentin cessa de hurler le prénom de Louis et s'assit finalement au pied de l'éboulement. Il était terrifié, mais se laisser submerger par la peur n'allait pas le sortir d'affaire. Il repoussa ses cheveux de son visage, y laissant vraisemblablement de longues traces terreuses, puis tâtonna au sol, les yeux grands ouverts malgré le noir total. Alors qu'il pensait retrouver le journal, ses doigts frôlèrent une surface froide et lisse. Il se coupa la peau sur un éclat de verre près de l'objet inconnu, et compris soudain qu'il s'agissait là de la lampe à pétrole que Louis avait dû lâcher en disparaissant. La cheminée en était brisée, mais il pouvait peut-être encore se servir de la base pour y voir plus clair. Il fouilla ses poches et un frisson de soulagement le parcourut en découvrant un briquet laissé là par le marquis, probablement lors d'une utilisation précédente de cette redingote. Après quelques essais infructueux, il réussit à allumer une flamme hésitante et un instant plus tard, la lampe était à nouveau en état de marche. Il aurait pu pleurer de joie en découvrant que la cheminée de verre n'était brisée qu'à la moitié, si la situation n'avait pas semblée si désespérée. Il recouvrit précieusement la flamme naissante, et se redressa.

Toujours assis au pied de l'éboulis, il n'arrivait pas à se décider à se remettre en route. Il laissa traîner son regard alentour en essayant d'occulter le sentiment de claustrophobie qui l'envahissait, et ses yeux se posèrent sur le cahier. Celui-ci s'était ouvert dans sa chute et des feuillets s'étaient éparpillés autour. Le professeur entreprit de les rassembler, et songea un instant à prendre le temps de les lire. Il y renonça toutefois en pensant à la lueur fragile de sa lampe, imaginant difficilement rester ici et être plongé à nouveau dans le noir. Il glissa le cahier dans sa ceinture comme il pouvait, puis ramassa sa lanterne et se remit en route.

Le passage s'étirait désormais tout droit et Valentin se demanda si l'endroit avait voulu empêcher seulement Louis d'arriver à destination. Il ne savait pas pourquoi, mais il lui semblait forcément étrange qu'on ait tenté de les perdre et même de les tuer, alors qu'il progressait désormais sans aucun obstacle. Pour s'occuper l'esprit, il essaya de tracer dans sa tête le chemin qui séparait le manoir de Louis de la cour du roi, pour tenter de deviner combien de temps il devrait marcher. Il estima qu'il en aurait pour environ une heure si les choses se passaient bien, et qu'ils avaient dû auparavant parcourir environ un quart de la distance. Il se perdit à nouveau dans les chiffres pour ne pas perdre l'esprit et se concentra sur ces notions familières et réconfortantes. Compter les dalles, se focaliser sur le nombre de fois où il inspirait, calculer la distance de chacune de ses foulées.

Il était tellement polarisé par ses additions qu'il ne remarqua pas tout de suite les bruits de pas qui résonnaient en plus des siens dans le long couloir face à lui. Lorsqu'il réalisa qu'il ne s'agissait pas seulement de sa propre démarche, il était déjà trop tard. Une silhouette se dessinait déjà devant lui.

Valentin eut la sensation que le sang quittait son visage. Il se vidait de toute force, les mains envahies de fourmillements désagréables qui remontaient jusqu'à ses joues. Il était trop tard pour fuir et où serait-il allé ? Derrière lui ne se trouvait qu'un mur de gravats au bout d'un long couloir. La silhouette lui barrait désormais le chemin. Il était fait comme un rat. Il retint sa

respiration puis leva plus haut sa lampe à pétrole, s'attendant à découvrir le visage d'un monstre. Il se fit la remarque qu'il s'agissait en réalité d'un ange.

L'homme qui s'approchait de lui portait les cheveux longs, noués en une multitude de nattes irrégulières mais ordonnées. Il était si blond qu'on aurait pu croire sa chevelure blanche et ses cils décoraient son regard vert d'eau de minuscules plumes d'or. Valentin se demanda un instant pourquoi son esprit se mettait à voir les choses de façon si poétique alors qu'il aurait dû être terrifié. Il pensa aussi que l'homme portait une robe avant de réaliser qu'il s'agissait en réalité d'une sorte de longue toge évoquant celle d'un magistrat, d'un brocart amande broché d'argent. Le vêtement était fendu sur le devant, révélant des braies d'un blanc immaculé qui lui collaient au corps. Ses pieds étaient parés de chaussures d'un cuir albâtre surmontées chacune d'une rose. Valentin n'avait jamais vu une telle tenue et il réalisa avec effroi qu'un homme aussi extravagant devait forcément faire partie de la cour du Roi Léandre. Des douzaines de petits boutons argentés remontaient le long des manches du jeune homme, traçant des courbes sinueuses jusqu'à ses épaules. Il tira le rouquin de ses considérations avec un sourire amusé :

— Vite, suivez-moi ! Il ne faut pas rester ici !

À peine l'avait-il rejoint qu'il faisait demi-tour, marchant sans aucune peur de l'obscurité. De nouveau, Valentin fut submergé de questions : comment avait-il pu le trouver ? Comment savait-il qu'il était là ? Pourquoi ne trébuchait-il pas ? Et plus que tout, évidemment, qui était-il ? Il lui emboîta malgré tout le pas, bien trop empressé de sortir de ces couloirs qui voulaient sa mort et se trouvant d'autant plus fou d'une telle pensée.

L'homme avançait très rapidement et semblait pouvoir se diriger sans même la lueur de la lampe. Après plusieurs minutes de marche, le souffle de Valentin se fit à nouveau difficile mais il reprit à l'attention de l'étranger devant lui, détaillant son dos et les mèches ivoire qui s'y balançaient sans relâche :

— Je n'étais pas seul, mon ami s'est perdu dans cet endroit. Je ne peux pas l'abandonner ici !

La voix de l'inconnu lui parvint, aussi forte que calme, sans qu'il ne ralentisse le pas :

— Nous enverrons quelqu'un le chercher !

Son ton était presque guilleret et ses mots chantants. Valentin se demanda quel genre de personnage pouvait bien se vêtir ainsi et vivre auprès du roi sans avoir peur de lui, ou plus exactement sans y perdre la vie. Il tentait de se rattacher vainement à l'idée qu'il s'agissait peut-être de la personne dont lui avait parlé Louis. Il imaginait aisément le genre de contacts qu'il devait avoir avec un tel homme et se trouva soudain jaloux de sa beauté tout autant que de son charisme. Jamais il n'aurait pu porter une telle tenue et encore moins se coiffer de la sorte, sous peine de ressembler à un sauvage. Il se sentit décontenancé d'envier ainsi un autre homme, surtout pour l'attention que pouvait hypothétiquement lui porter son ami.

Valentin poussa un soupir agacé contre lui-même et après s'être passé une main sur le front, il questionna de nouveau :

— Pensez-vous... Enfin, c'était assez violent. Pensez-vous qu'il soit mort ?

L'homme devant lui laissa échapper un nouveau rire enjoué, persuadant un instant Valentin qu'il allait le contredire, mais comme si c'était fort amusant il répondit :

— Peut-être.

Le professeur n'eut pas le temps de répondre. Ils arrivaient enfin vers un point de lumière et quelques instants plus tard, une série de marches descendit vers une porte entrouverte. L'étranger dont il ne connaissait même pas le nom poussa distraitement le battant en bois et ses chaussures claquèrent sur le sol de marbre.

Valentin ne put retenir un soupir de soulagement, et s'admonesta aussitôt. Il s'en voulait d'être aussi ravi de retrouver la terre ferme au lieu de celle des grottes qui lui avait donné l'illusion d'être vivantes, alors que Louis s'y trouvait toujours perdu. Il leva le nez pour observer autour de lui, ne pensant même pas à baisser sa lampe à pétrole alors qu'il était revenu au grand jour. Il se trouvait au fond d'une salle gigantesque et aussi haute de plafond qu'un petit immeuble. Des rayonnages s'étendaient à perte de vue, couverts de livres classés avec soin et entretenus avec tout autant de précaution. Malgré le danger que cela représentait pour les ouvrages, un candélabre sur pied brillait devant chaque rangée. Il y avait plus de manuscrits que Valentin n'en avait jamais vus réunis.

La porte d'où ils venaient d'émerger donnait à côté de l'entrée d'une petite étude et l'inconnu fit signe à Valentin d'y entrer. Il prit alors le temps de refermer le passage dans un claquement lourd qui sonna aux oreilles du tuteur comme un tombeau que l'on refermait. Un triste mausolée à la gloire de Louis. Le jeune homme émit un petit claquement de langue pour se disputer de nouveau de penser ainsi et reprit à l'attention de son hôte :

— J'espère que vous pourrez rapidement envoyer quelqu'un pour aider le marquis !

L'angelot blond émit un petit rire précieux, puis repoussa une natte et il répondit :

— Quelqu'un est déjà en route.

Il sourit à nouveau à l'air éberlué du rouquin puis rejoignit le bureau qui trônait au milieu de la pièce pour s'y asseoir. Une écritoire reposait devant lui, et une série de plumes taillées à sa droite, près d'un encrier. L'endroit était minuscule, et hormis ce meuble il n'y avait assez de place que pour une autre chaise où s'assit Valentin après avoir enfin éteint sa lampe pour la déposer à ses pieds. Les murs étaient couverts de notes et de feuillets classés d'une façon qu'il ne comprenait absolument pas, dans un nombre de langues qui dépassait l'entendement. Remarquant la surprise et l'intérêt qui venait de naître dans le regard de son invité, l'homme repris avec le même sourire :

— J'ai appris chaque langue que j'ai découverte, depuis mon plus jeune âge. Mais je manque à tous mes devoirs. On me nomme Ambroise de Louison. Je suis Grand Archiviste du Roi Léandre, Conservateur de Sa Collection Littéraire et Musicale, et accessoirement, rat de bibliothèques. Je m'excuse de ce titre pompeux, je ne l'ai point choisi. Pourquoi le Vide vous a-t-il épargné ?

Valentin écoutait le bibliothécaire avec une attention grandissante, époustoufflé par la position que celui-ci occupait et qu'il lui envia immédiatement. Il fut toutefois complètement pris de court

par sa question soudaine et ses sourcils se relevèrent en plissant son front :

— Je vous demande pardon ?

Ambroise avait visiblement tenté de désarçonner le jeune homme et un sourire fin, un peu plus froid que précédemment, se dessina sur ses lèvres. Il secoua légèrement la main, d'un geste délicat qui voulait signifier que cela n'avait pas d'importance, puis croisa ses doigts devant lui d'une façon toujours maniérée. Son attitude était parfaite et sa mise savamment étudiée. Valentin fut persuadé qu'il devait mettre des heures à se préparer et qu'un homme aussi agréable à regarder devait forcément avoir attiré les envies de Louis de Laire. Il savait que son ami aimait désacraliser la pureté et la perfection de ses congénères et ce spécimen avait dû déchaîner ses désirs. La question d'Ambroise le tira brutalement de ses pensées à nouveau :

— À quoi pensez-vous ? Vous rougissez !

La bouche entrouverte, Valentin se redressa vivement sur son siège, l'air d'un enfant surpris la main dans un bocal à friandises. Il n'osa même pas contredire son hôte. La façon dont ses joues lui brûlaient soudain lui fit réaliser que celui-ci avait vu juste et nier ne mènerait à rien. Mais il ne pourrait pas lui soutirer le fruit de ses pensées ! Il eut soudain envie de pleurer, inquiet de se retrouver en plein cœur de la cour sans le soutien de Louis, qui l'avait mis en garde contre les dangers de l'endroit. Il se souvint qu'il lui avait fait jurer de ne se fier à personne, mais cela s'appliquait-il à l'homme qui venait de l'accueillir et semblait connaître le marquis ? Valentin reprit finalement la parole :

— J'ai très chaud, je m'en excuse. Si vous aviez quelque chose à boire ?

L'archiviste esquissa un geste ample du bras, faisant scintiller à ses doigts une série de bijoux plus coûteux que toutes les possessions de Valentin réunies :

— Évidemment ! Où avais-je la tête ?

Il se pencha alors pour ouvrir la porte d'un petit cabinet qui se trouvait dissimulé à la vue du précepteur, en faisant bruissier la soie de sa tenue. Il servit un premier verre, puis un second, et les déposa tour à tour sur un petit plateau d'argent. Quand il eut terminé, il installa celui-ci entre eux et tendit l'un des récipients à Valentin, l'air ravi. Le rouquin ramassa le verre qu'il ne lui avait pas offert, dans un éclair de lucidité. Ambroise demeura surpris un instant puis éclata de rire avant de plonger les lèvres dans le sien. Après une gorgée, il reprit d'un air malicieux :

— Je vois que Louis vous a mis en garde contre nous tous !

Valentin ne répondit rien et but à son tour. Son verre était empli d'eau, et d'une pointe fruitée qu'il n'arrivait pas à identifier mais qu'il trouva très désaltérante. À peine avait-il reposé son verre que sa tête se mit à tourner. Alors qu'il basculait vers l'avant et perdait connaissance, il put entendre les derniers mots d'Ambroise :

— Je n'en attendais pas moins de lui.

Chapitre IV

Il entendait des voix qu'il n'arrivait pas à distinguer les unes des autres, et il lui fallut un moment avant de comprendre qu'il s'agissait en réalité du chant des oiseaux. Il avait dû dormir une nuit entière sans même s'en rendre compte. Il avait faim, mais dès que son esprit se remémora les événements de la veille, son ventre se noua, lui coupant tout appétit. Il était allongé mais ne pouvait pas bouger. Ses bras lui semblaient lourds, de même que ses jambes. Il mit du temps avant de réussir à ouvrir les yeux. La chambre était vide mais il entendait de l'agitation dans la pièce adjacente.

Valentin se trouvait au milieu d'un grand lit et les couvertures avaient été ramenées sur lui. Sa tête reposait contre des oreillers somptueux. Il aurait pu se sentir bien s'il n'avait pas été si terrifié. Il fut toutefois soulagé de constater qu'il était entièrement vêtu. Pris d'une nouvelle angoisse, il parcourut vivement la pièce du regard. Il n'y avait nulle trace du carnet du père de Louis. Il se fit la remarque qu'il allait le tuer, avant de se rappeler qu'il était peut-être déjà mort lui aussi.

Ambroise fit soudain irruption dans la chambre, un grand sourire aux lèvres. Ses nattes étaient relevées vers l'arrière de sa tête mais il portait la même tenue que la veille. Valentin s'imagina qu'il devait en avoir plusieurs ou changer simplement les vêtements qu'il portait en-dessous. Pourquoi s'attardait-il à ce genre de considérations, il ne le savait pas lui-même. L'archiviste rejoignit un petit guéridon qui se trouvait au pied du lit et versa délicatement du thé dans une tasse en porcelaine fine. Une odeur de menthe envahit la pièce. Des mèches dorées retombaient de sa coiffure et en les suivant du regard, Valentin put constater qu'on lui avait griffé la nuque.

Le bibliothécaire s'approcha de la tête de lit en tenant la tasse sur sa soucoupe et en prenant grand soin de ne rien renverser. Malgré son appréhension, Valentin récupéra le tout et but une gorgée du breuvage. La chaleur irradija jusque dans son torse. Son esprit était encore trop embrumé pour l'empêcher de refaire la même erreur que la veille en goûtant ce que lui offrait Ambroise, mais cette fois-ci aucune drogue ne vint pimenter sa boisson. Il finit par relever les yeux vers son hôte et murmura d'une voix qu'il trouva encore trop pâteuse :

— Vous avez volé mes notes...

Il essayait encore de dissimuler ce qu'était vraiment le journal de l'ancien marquis, même s'il se doutait qu'à l'heure actuelle, le jeune homme y avait sûrement déjà mis le nez pour vérifier. Celui-ci secoua légèrement la tête, d'un air plus doux :

— Je n'ai rien volé. J'ai mis vos notes en sécurité, tout comme vous. C'était le seul moyen que j'avais pour vous faire passer inaperçu ici, le temps de m'organiser. Et je doute que vous m'auriez suivi de votre plein gré, si je vous avais ordonné de venir dans ma chambre !

Valentin fut surpris de cet aveu et porta un regard nouveau sur la pièce qui l'entourait. À vrai dire, il aurait pu deviner qu'il s'agissait des quartiers d'Ambroise car ils étaient décorés à son image. Il avait l'impression de se trouver dans le boudoir d'une femme. Une coiffeuse reposait dans un coin, recouverte de produits en tous genres : poudres, fards, plumes et autres fins

liens de raphia de plusieurs couleurs. Il imagina qu'il s'en servait pour embellir ses coiffures. Près d'elle se trouvait deux grandes portes, qui au lieu de mener à une autre pièce donnaient en réalité accès à un gigantesque placard. Des tenues plus somptueuses les unes que les autres se succédaient dans la penderie, mariant les formes et les matières sans aucune faute de goût. Organdis, mousselines, dentelles et satins. De quoi faire pâlir d'envie les femmes les plus coquettes.

Valentin se sentit soudain gêné de détailler ainsi les armoires d'Ambroise et revint à celui-ci, tout en essayant de retrouver pleinement ses esprits :

— Je vous aurais suivi, si vous m'aviez expliqué. Comment voulez-vous que j'ai confiance en vous désormais ?

— Je n'ai jamais demandé votre confiance. Je n'en ai que faire ! Et puis on vous l'a dit, vous ne devez l'accorder à personne.

Le ton de l'archiviste était devenu plus sec, comme si la situation l'irritait soudain. Il porta distraitemment la main à sa nuque pour y effleurer les marques douloureuses laissées par les ongles – ou les griffes – d'un inconnu, sans sembler s'en rendre compte. Valentin avait envie d'être partout sauf à cet endroit, regrettant le chemin qu'avait suivi sa journée. Il ne laisserait plus jamais Louis choisir le programme !

Ambroise sortit finalement de son mutisme pour se diriger vers la porte, clamant alors tout haut :

— Quelqu'un souhaite vous voir !

La porcelaine de la tasse de Valentin tinta ; il s'était mis à trembler d'appréhension.

Le jeune homme eut l'impression que la tension avait envahi la moindre parcelle de son corps, de ses orteils à la racine de ses cheveux. Il sentit une sueur froide picoter l'arrière de sa nuque et chatouiller ses omoplates. Tandis qu'Ambroise entrouvrait à nouveau la porte, il eut l'idée saugrenue que ses muscles allaient couiner d'être ainsi crispés. Il ouvrit alors des yeux ronds lorsqu'une silhouette passa le battant de bois, le soulagement l'envahissant avec un temps de retard, mêlé d'incrédulité.

Une jeune femme se tenait dans l'encadrement, le sourire aux lèvres. Elle était fort petite et semblait même minuscule auprès de l'archiviste. Mais ce qu'il lui manquait en hauteur, elle le compensait en rondeurs. C'était une demoiselle aux courbes généreuses et au décolleté si avantageux qu'il donnait l'impression de déborder de son corsage. Des boucles d'un brun clair relevées en chignon encadraient son visage de poupée et des yeux rieurs aux longs cils surmontaient une bouche appétissante. Sa tenue était soignée, comme toujours nota Valentin. Une robe de tissu ocre la mettait en valeur, ses pans ramassés en drapés sur les reins et garnis de fleurs de tulle beige. Un corset serré en cuir de la même couleur cintrait son buste proéminent.

D'une voix particulièrement incrédule, Valentin murmura son prénom :

— Maud ? Mais que faites-vous ici ? Suis-je donc en train de rêver ?

Ambroise avait déjà rejoint le lit et pris d'une inquiétude, il récupéra la tasse et la soucoupe de

porcelaine des mains du rouquin pour éviter tout accident. À vrai dire, il semblait bien plus affecté à l'idée de le voir répandre du thé sur ses draps de soie qu'à celle d'un éventuel malaise de sa part. Il reposa le tout sur le petit guéridon au pied du lit avant de reprendre d'une voix enjouée :

— Mademoiselle « La Madeleine » nous a fait l'honneur de rejoindre la troupe privée du Roi ! J'avais eu vent de votre amitié et lorsque je vous ai vu entrer dans ma bibliothèque, j'ai immédiatement pensé à l'avertir.

Valentin plissa les lèvres à l'évocation de ce souvenir avant de commenter amèrement :

— Avant de me droguer ?

— Avant de vous endormir, effectivement, reprit Ambroise dans un fin sourire. Vous avez beau m'en vouloir, j'avais de bonnes raisons de le faire. Mais vous expliquer tout cela prendrait bien trop de temps.

La jeune femme n'en pouvait plus d'attendre à l'entrée de la chambre et elle finit par s'avancer sans y avoir été conviée, fondant sur Valentin comme la misère sur le pauvre monde. L'instant d'après, elle le serra dans son giron et le professeur étouffa dans un amas de flanelle, de dentelle et de seins. Il était au moins soulagé que l'ensemble cache un temps la couleur de ses joues face à une telle attention et il enlaça son amie en retour. Celle-ci reprit d'une voix perchée mais douce qui perlait de tendresse :

— Monsieur Darly, vous m'avez fait tellement peur ! Monsieur Ambroise est venu me trouver aussitôt qu'il vous a mené ici et j'ai tout de suite su que vous étiez dans le pétrin ! Qu'avez-vous encore fait ? Je suis sûre que c'est encore la faute à ce Marquis de Laire, je vous avais bien dit de cesser de le suivre partout !

Elle couronna sa réprimande d'une petite calotte contre la tête de Valentin et celui-ci eut l'impression de se retrouver un instant en enfance. Maud, dite « La Madeleine » avait été sa première amie à son arrivée dans la Citadelle. Il fréquentait à l'époque très régulièrement le petit théâtre où se produisait une troupe d'acteurs amateurs qui apprenaient encore leur art. Les places n'étaient ainsi pas bien chères pour compenser leurs oublis de textes réguliers, les décors approximatifs et les costumes usés. Toutefois, Valentin prenait beaucoup de plaisir à aller les voir souvent, n'ayant jamais eu auparavant la chance de fréquenter ce genre d'endroit en province et ses moyens ne lui permettant pas d'accéder aux lieux plus huppés de la capitale.

À l'époque, Maud travaillait comme ouvreuse dans ce repaire d'artistes en devenir et nourrissait elle-même le rêve de monter sur les planches à son tour. Elle avait le chic pour passer du rire aux larmes en quelques instants et si certains mettaient cela sur le compte de son jeu d'actrice, Valentin avait rapidement compris que c'était surtout à cause de sa grande émotivité. Maud pleurait pour un oui et pour un non, mettant parfois le jeune précepteur très mal à l'aise. Elle avait toutefois le cœur sur la main et son caractère enjoué et tendre avait mis Valentin à l'aise bien plus rapidement que cela ne lui était jamais arrivé.

D'ailleurs, les larmes envahissaient déjà les yeux noisette de la jeune femme et le jeune instituteur s'en trouva très embarrassé :

— Ne pleurez pas, Maud ! Je vous assure que je vais bien ! Ce n'est pas la faute de Louis. Du

moins pas entièrement, cette fois... C'est une silongue histoire !

Il jeta un petit coup d'œil en coin à Ambroise, ne préférant pas s'étendre devant lui. Il avait évidemment beaucoup de mal à lui faire confiance depuis le tour qu'il lui avait joué et relater les événements des grottes le feraient passer pour un fou si personne ne le croyait. Il pensa également soudain qu'il serait peut-être même encore plus dangereux qu'ils le croient.

Son regard revint rapidement à Maud et réalisant qu'il la tenait encore par la taille, il la relâcha, un peu gêné mais particulièrement soulagé de l'avoir désormais à ses côtés. Il reprit d'une voix désormais plus posée, pour faire bonne figure face à son amie :

— Il s'est sincèrement passé un nombre de choses incroyables et Louis m'a même sauvé la vie, je vous le jure. Il n'a pas mauvais fond, mais je sais que personne ne peut l'imaginer. Pardonnez-moi, j'aimerais me lever pour m'entretenir avec vous de manière plus décente, mais j'ai peur que mes jambes ne me portent pas.

Ambroise secoua un peu la tête négativement. Il s'était éloigné pour fouiller dans l'une de ses penderies et en extirpait un foulard en crêpe de soie mauve qu'il enroula soigneusement autour de son cou. Valentin fronça un instant les sourcils en se demandant s'il tentait ainsi de dissimuler la griffure contre sa nuque, tandis que l'archiviste reprenait d'une voix chantante :

— C'est correct, vous ne sauriez faire un pas. Et puis je ne vous le recommande pas. Déambuler dans les couloirs du palais pourrait provoquer votre mort de manière bien plus prématurée que prévu.

Le professeur offrit un silence pour toute réponse. Le bibliothécaire formulait ses phrases d'une manière telle qu'il donnait l'impression d'envisager la mort de Valentin, et que le voir décéder maintenant irait à l'encontre de ses plans. Décidément, il devait sincèrement bien s'entendre avec Louis. Celui-ci devait être friand de ses mystères. Il abandonna le spectacle du bel éphèbe en train d'arranger l'écharpe à son cou pour revenir à Maud. Il ne put retenir un sourire à sa simple vision avant de reprendre plus bas :

— Comment se fait-il que vous soyez ici, à la cour du roi ? Vous ne m'en aviez rien dit ! Il est vrai que je ne suis pas retourné au théâtre depuis quelques semaines déjà mais vous auriez dû me faire porter un message ! Il paraît que l'endroit est très dangereux...

Maud laissa échapper un gloussement ravi et vint poser son postérieur rebondi sur les draps près des hanches de Valentin. Son visage était tout aussi sincèrement heureux de revoir son vieil ami et elle rétorqua d'une voix toujours malicieuse :

— Oh, vous étiez toujours flanqué de votre marquis alors je me suis dit que cela ne ferait aucune différence ! Je ne risque rien, ici, vous savez. Pour la bonne raison que je suis simplement membre de la troupe qui amuse le Roi ! Ce n'est pas moi en particulier qu'il a remarqué mais notre ensemble !

Le rouquin constata avec effroi que la jeune femme ne semblait pas réaliser le danger qu'elle encourait, même en faisant partie intégrante d'un groupe. Peut-être même plus encore ainsi, se fit-il la remarque, puisque si le Roi Léandre venait à se lasser d'un acteur ou d'une pièce, il pourrait bien tous les faire supprimer. Dans leur ensemble, oui. Il ne préféra toutefois pas l'alarmer, inutilement ou à juste titre. Il lui sembla aussi judicieux de ne pas aborder ce genre de

sujet sous le nez et les oreilles d'Ambroise.

Il offrit donc un pâle sourire pour toute réponse. Il se sentait encore affaibli et la tête lui tournait à nouveau alors qu'il n'avait pas fait le moindre effort. Il savait toutefois que la fatigue et la peur d'un peu plus tôt prenaient un lourd tribut sur sa condition physique. Il n'était pas du genre à être souffreteux ou facilement malade, mais il était tout de même un homme de lettres plus qu'un sportif. Il poussa un soupir contrit et pressa un instant le dos de ses doigts contre ses lèvres avant de reprendre d'une voix légèrement chevrotante :

— J'ai échappé à de terribles pièges en venant ici, le chemin était semé d'embûches comme je n'en avais jamais imaginées. J'étais accompagné de Louis et il m'a sauvé la vie, vous savez. Je vous le disais un peu plus tôt mais cela n'avait rien d'une figure de style et encore moins d'une plaisanterie. Sans lui, j'aurais sombré dans l'oubli sans que personne ne soit au courant. Et voilà que je n'ai rien pu faire pour lui. Je me retrouve ici alité à prendre le thé et discuter avec vous alors qu'à l'heure qu'il est, il est peut-être déjà mort ! Cette situation m'est particulièrement intenable...

Maud plissa un court instant les lèvres en écoutant Valentin. Elle ne le jugeait pas, loin de là, et compatissait même complètement. Elle était si émotive qu'elle avait l'impression de pouvoir ressentir sa peine et elle hocha la tête à sa conclusion :

— Oh, mon cher Monsieur Darly, comme je suis désolée ! J'aimerais tellement pouvoir vous aider ! Je sais que j'ai souvent dit du mal de Monsieur de Laire et je soutiens toujours qu'il a eu une très mauvaise influence sur votre personne, mais jamais je n'aurais souhaité sa mort. Comme je suis triste pour vous ! J'aurais aimé être là pour vous et éviter cette tragique disparition !

Le professeur hochait régulièrement la tête en écoutant la jeune actrice, puis il fut peu à peu envahi par une sensation de malaise fort désagréable. Il eut l'impression que son estomac se contractait, qu'il faisait soudain trop froid et qu'un doigt gelé lui caressait la nuque. Un fourmillement dans ses lèvres l'empêcha de parler un instant avant qu'il ose commenter d'un air incertain :

— Oh, je n'ai pas dit qu'il avait disparu, du moins je n'en suis pas sûr ! Pourquoi dites-vous...

Maud leva très haut ses fins sourcils et son air maternel laissa place à un regard penaud. Elle tourna alors vivement les yeux vers l'archiviste, puis après un silence sa voix se fit de nouveau entendre :

— C'est que Monsieur Ambroise...

La pièce s'était mise à tanguer autour de Valentin et son champ de vision fut envahi de zones d'ombres qui ondulèrent jusqu'à déformer la chambre. Il sut qu'un véritable malaise arrivait cette fois à grands pas et ne voulut pas entendre un mot de plus. Il ne souhaitait pas comprendre les insinuations qui se glissaient dans cette discussion. Il ne fallait pas qu'on continue à parler de cela. C'était impossible et il caqueta d'une voix fébrile :

— Non, taisez-vous...

Ambroise se rapprochait déjà du lit, chevelure en panache et tenue arrangée. Valentin se

surprit à se dire qu'il le détestait sincèrement, comme il n'avait jamais haï personne. Il ne voulait pas qu'un tel énergumène lui annonce une telle perte. Il se sentait incapable de l'entendre et lui en voulait même de connaître Louis désormais. Son cœur s'enflamma de jalousie à l'idée qu'il ait pu mieux fréquenter le marquis que lui, que celui-ci ait pu poser les mains sur ce corps parfait. Il mourrait de honte à cette simple pensée, se sentait rabaissé, même. Malheureusement pour lui, l'archiviste reprit malgré tout la parole :

— Vous m'en voyez désolé, mon cher Valentin. J'aurais aimé vous l'apprendre dans d'autres circonstances.

De nouveau, le rouquin pressa le dos de sa main contre ses lèvres. Il se sentait vidé de la moindre once d'espoir et de force. Plus rien ne lui semblait avoir d'importance en cet instant. Il avait pourtant vécu tant d'années sans cet ami à ses côtés mais voilà qu'il se sentait soudain incapable de continuer à évoluer sans sa présence. Pourquoi une telle amitié avait-elle autant de puissance à ses yeux ? Peut-être était-ce parce que...

Le cours de ses pensées fut soudain interrompu par une voix nonchalante en provenance d'une pièce adjacente. Un instant, Valentin crut que quelqu'un approchait par l'antichambre d'où était entrée Maud mais il réalisa ensuite que les paroles venaient du boudoir à l'opposé. L'intonation était reconnaissable entre toutes et le professeur eut la sensation qu'il perdait la tête :

— Je suis malheureux d'entendre que vous aimeriez me savoir déjà six pieds sous terre, mon cher Ambroise.

Le rouquin put découvrir alors un sourire bien différent sur les lèvres du bibliothécaire, mélange de sensualité et d'un jeu malsain auquel il ne comprenait rien. Il demeura ainsi éberlué et c'est un regard tout aussi effaré qu'il tourna vers la personne qui entra à son tour dans la chambre. Louis, car c'était bien lui, était vêtu d'une robe d'intérieur en velours noir, brodée de fils d'or. Une série de brandebourgs de la même couleur en fermaient le col. Les cheveux sombres du marquis reposaient sur ses épaules et son sourire amusé n'avait pas quitté ses lèvres.

Valentin demeura littéralement estomaqué et sentit rapidement sa gorge se serrer. Il n'arrivait même plus à discerner quelles émotions le parcouraient. Le soulagement se mêlait à la jalousie, la colère à la tristesse. Il ne quitta pas des yeux le marquis tandis qu'il s'avançait vers Ambroise, ne cherchant même pas à se demander ce qu'il allait bien pouvoir faire.

Louis ne perdit pas un instant son sourire tandis qu'il évoluait d'un air habitué au milieu de la chambre d'Ambroise. Il semblait à la fois reposé et un peu ailleurs. L'impression était renforcée par sa tenue soignée et ses cheveux coiffés, démontrant qu'il avait largement eu le temps de dormir et de se vêtir après s'être lavé, à en juger par les agréables senteurs de savon et de parfum qui l'entouraient. Valentin se fit la remarque que c'était la première fois qu'il sentait sur son ami l'odeur d'un autre. Il était habitué à deviner sur ses vêtements ou à son approche les effluves de l'opium, parfois de l'alcool, et surtout de cette fragrance qui le caractérisait tant, celle de son propre corps sûrement. Aujourd'hui il embaumait les sels de bain du bibliothécaire et ses onguents onéreux.

Le marquis parcourut les quelques mètres qui le séparaient de l'archiviste et posa sa main contre la joue pâle de l'éphèbe d'une façon possessive. Il semblait maintenir le visage de

l'homme dans une serre, l'empêchant de reculer ou de se s'écarter, bien que celui-ci n'en afficha pas la moindre envie. Ambroise gardait un air indolent, une nonchalance feinte qu'il orchestrait à merveille et une nouvelle bouffée de haine envahit le cœur de Valentin. Il se sentait déçu de l'intérêt que pouvait bien porter Louis à cet homme au mauvais fond. Peut-être finalement son compagnon ne valait-il pas mieux que lui et s'était-il tout simplement voilé la face ?

Son regard se fit horrifié lorsque son confident déposa ses lèvres contre celles d'Ambroise pour l'embrasser voracement. C'en était plus qu'il ne pouvait le supporter et en même temps qu'une pointe de désir lui piquait le bas-ventre à la vue d'un tel échange, il sentit un haut-le-cœur foudroyant. La jalousie lui tordit l'estomac et lui donna l'impression qu'il allait de nouveau tourner de l'œil. Il fallait à tout prix qu'il échappe à cette vision douloureuse. Il se redressa donc malgré les contre-indications du bibliothécaire, quelques minutes auparavant, et faisant signe à Maud de s'écarter il posa ses pieds au sol. Sa voix était nouée et une bouffée de sueurs froides lui perla aux tempes :

— S'il vous plaît, mon amie. Aidez-moi à me relever...

La jeune femme avait gardé les yeux rivés vers les deux hommes, tout aussi surprise de cet échange bien qu'elle soit loin de se douter de la douleur qu'il procurait à Valentin. Elle se leva toutefois vivement en le sentant se redresser et obéit à sa demande en un clignement d'œil, lui offrant un bras dodu pour qu'il puisse s'y appuyer. Elle sembla étonnée de voir le professeur si bouleversé, n'arrivant pas encore à faire le lien entre sa réaction et ce baiser volé. Elle était sûre qu'il avait simplement mal pris la boutade d'Ambroise concernant le décès de Louis, qu'elle trouvait elle-même de fort mauvais goût :

— Ce n'était qu'une plaisanterie, vous savez ! Même si j'avoue qu'elle était plutôt malvenue... Ne forcez pas trop, Valentin, vous allez vous sentir mal !

Faire un malaise était désormais le cadet des soucis du rouquin. Il s'agrippa d'une main ferme à l'avant-bras de l'apprentie actrice, poussa sur ses jambes autant que possible, et après avoir laissé le temps à la pièce de cesser de tourner autour de lui, il se mit en route. Peu importe où il allait, il fallait simplement qu'il sorte de cette pièce. Il ne pensait plus qu'à fuir cette vision qui lui serrait le cœur alors qu'il ne comprenait pas pourquoi. Ou plutôt, qu'il ne souhaitait pas le comprendre. Ses mains étaient gelées et rapidement il se mit à claquer des dents, l'angoisse jouant le même rôle qu'un mauvais coup de froid. Pour se rassurer, et sans aucune honte envers le monde qui l'entourait pour une fois, il commença à compter ses pas à voix basse d'un ton qui trahissait son anxiété. Maud le dévisagea d'un air attristé et ce n'est qu'une fois qu'ils eurent atteint la porte qu'elle demanda tout bas :

— Où souhaitez-vous aller, Valentin ? Je ne peux pas vous emmener à mes quartiers sans vous faire traverser toute la cour et si l'on réalise que vous avez pénétré ici sans même vous présenter, c'est la mort assurée !

C'est d'une voix colérique que le tuteur rétorqua, interrompu dans son calcul :

— Je n'ai que faire de tout cela ! Je veux simplement rentrer chez moi et ne plus rien avoir à faire avec quiconque ici ! J'en ai assez, plus qu'assez !

La jolie demoiselle porta une main à sa bouche un court instant, n'ayant à vrai dire jamais vu le jeune homme entrer dans une telle fureur. Elle ne se sentait pas même blessée de sa remarque, réalisant sans mal qu'il ne la mettait sûrement pas dans le même panier, mais elle ne comprenait pas ce revirement de situation. Une fois la porte atteinte, elle jeta un regard au couple qui parlait désormais à voix basse. Valentin n'avait pas remarqué que leur baiser s'était terminé depuis un moment et que les ongles de Louis s'étaient plantés contre la nuque d'Ambroise, prêts à laisser la même griffure qu'un peu plus tôt sur sa peau. Elle aurait pu jurer qu'il le malmenait, si un sourire radieux n'avait pas été accroché aux lèvres de l'archiviste.

Mais Valentin évitait absolument de tourner à nouveau les yeux vers eux, évidemment. Il posa une main sur la poignée de la porte et Maud l'escorta jusqu'à l'antichambre où il demanda à s'asseoir. Il ne s'installa même pas pleinement dans un fauteuil, choisissant de poser son arrière-train sur l'un des accoudoirs en ignorant les confortables coussins. Il exécrait tout ce qui pouvait appartenir à Ambroise, abhorrait son sens de la mode, sa position au sein de la cour, sa beauté et surtout le fait qu'il lui volait désormais l'attention de son meilleur ami. Eut-il partagé sa jalousie à voix haute, Maud aurait certainement souligné que se lier d'amitié avec un autre homme ne l'empêchait pas de continuer ses fréquentations amoureuses. Valentin aurait eu beaucoup de peine à trouver quoi répondre d'ailleurs puisqu'il ne se rendait même pas compte que ses propres sentiments à l'égard de Louis s'emmêlaient admirablement.

Tout ce périple lui sembla soudain détestable. Il ne savait toujours pas pourquoi le Roi Léandre avait convoqué Louis mais réalisait qu'il avait déjà dû venir plus d'une fois à la cour pour en connaître aussi bien le bibliothécaire. Si cet homme était leur contact, pourquoi agissait-il aussi durement à son égard, le droguant d'abord puis lui faisant croire que son compagnon était mort ? Jamais il ne fut effleuré par l'idée qu'Ambroise puisse être lui aussi possessif et se jouer ainsi de Valentin pour se venger de l'intérêt que lui portait le marquis. Il ne se voyait pas comme un potentiel concurrent puisqu'il ne se pensait aucunement attiré par le jeune noble autrement qu'intellectuellement.

Le problème consistait désormais à ressortir de la cour sans être vu et Valentin frémit à l'idée de devoir parcourir de nouveau les grottes qui menaient au manoir. Le chemin en avait de toute façon été condamné, mais si quelqu'un avait retrouvé Louis, c'était bien qu'il existait un autre accès ? Le rouquin décida de se reposer un instant, le temps de reprendre son souffle.

Chapitre V

Il n'y avait plus que le noir. Il lui collait à la peau, l'asphyxait, et pendant un moment Louis de Laire avait été persuadé qu'en sombrant sous cet amas de terre mouvante, il était tombé dans le Vide. Il avait déjà été témoin de la chute de deux hommes au bord de l'aqueduc, ainsi que d'une femme. Il n'en avait jamais parlé à quiconque mais y repensait chaque soir et n'avait jamais avoué à quiconque qu'il lui arrivait de se donner du plaisir en se remémorant la mort de cette poignée de malheureux. Pas même à Valentin qui connaissait pourtant certains de ses sombres secrets.

Car on ne sombrait pas à pic dans le Vide, comme dans un ravin sans fond ou un gouffre des enfers. Il semblait s'agir là d'une entité vivante et surtout malveillante, bien plus que d'un phénomène naturel. Il n'avait donc pas été surpris de la retrouver au fin fonds des boyaux qui menaient à la cour du roi, bien qu'il n'arriva pas encore à savoir si c'était cela aussi qui les avait poursuivis. Lorsque les pauvres hères étaient venus pour se donner la mort, Louis n'avait pas même eu besoin de se dissimuler. Les victimes semblaient littéralement en transe, les interpellé ne servait à rien. Ils semblaient même heureux lorsqu'ils sautaient, comme soulagés d'une existence trop rude, et le marquis avait été tenté un instant de les rejoindre pour ressentir enfin une telle salvation.

Lorsque ces pantins prêts à mourir sombraient dans l'abîme, ils étaient réceptionnés à mi-chemin par la substance poisseuse et funèbre qui se détachait à peine de l'obscurité nocturne. Louis avait observé avec fascination tandis que les ténèbres du Vide se glissaient alors avec lenteur sous les vêtements des suicidés, profanant leurs corps jusqu'à leurs âmes. En quelques instants à peine, les cris cessaient pour laisser place aux râles d'angoisse et de plaisir, et la masse sombre revenait couler par leurs yeux, leurs bouches et toute autre cavité, avant d'engloutir son festin de martyrs souillés.

En cet instant, plusieurs semaines après, ces visions étaient revenues le hanter. Mais rien ne semblait être en train de galvauder son corps et il ne ressentait pas de plaisir à se faire ainsi comprimer par des tonnes de roche. La sensation d'être emmuré vivant devint oppressante et il se retint à grand mal de hurler de terreur. Il manqua rapidement d'oxygène à force de se débattre et finit par sombrer dans un sommeil étouffant.

Quelqu'un était en train de le baigner lorsqu'il reprit connaissance et il n'attendit pas d'avoir retrouvé pleinement ses esprits pour agripper la nuque de son potentiel sauveur. Le geste n'avait rien de doux ou de reconnaissant et visait simplement à lui permettre de se défendre si besoin. D'une voix encore pâteuse, il demanda :

— Où suis-je ?

Puis ses forces le quittèrent. Il poussa un soupir plus fébrile, le regard mauvais, tandis qu'il sombrait à nouveau dans son bain et une main fine se glissa sur sa nuque. La parure lui semblait familière et les paroles qui suivirent le confortèrent dans son idée :

— Vous avez toujours été tellement ingrat, Louis. Je suis charmé de voir qu'un séjour dans mes labyrinthes ne vous a pas changé !

Ambroise avait retiré la somptueuse robe de brocart qu'il portait en rencontrant Valentin. Il n'était plus habillé que de son fin pantalon de coton blanc, et d'une blouse de mousseline légère dont il avait retroussé les manches. Ses cheveux étaient ramenés sur l'arrière de sa tête pour ne pas traîner dans le bain, bien que certaines de ses nattes blondes se soient échappées de la coiffe pour reposer contre ses épaules. Il maintenait ainsi la tête de Louis en dehors de l'eau, comme un nourrisson qu'on empêcherait de se noyer.

Louis poussa un soupir las, ne cherchant même pas à dissimuler sa nudité :

— Tous les moyens sont bons pour me déshabiller, n'est-ce pas ? J'espère que vous avez profité de ce spectacle, il ne vous sera pas donné de nouveau de si tôt.

Ambroise laissa échapper un rire clair et maniéré, puis une fois que le marquis eut repris assez de forces pour se redresser seul, il attrapa une serviette qu'il déposa sur le rebord de la baignoire avant de se relever à son tour. Il ne pourrait pas profiter davantage du corps inanimé de son invité et rendait donc les armes. Il reprit toutefois d'un ton chantant :

— Vous êtes si antipathique, il est normal que je vous apprécie ! Vous devriez vous estimer heureux de profiter de cette eau de source, je ne suis pas sûr que vous ayez accès à des bains de cette qualité. Mais grands dieux, quelqu'un devrait vous apprendre la gratitude ! Ce petit rouquin ne sait-il donc pas y faire ?

Louis plissa les lèvres dans un sourire joueur mais froid, avant de récupérer la pièce de tissu pour s'essuyer avec soin. Ses yeux erraient autour de lui, repérant vite la tenue que lui avait préparée l'archiviste sur une bergère capitonnée près de la coiffeuse. Il n'y avait aucune trace de ses propres vêtements, et encore moins de la dague qu'il y avait dissimulée. Il ne voulut pas montrer son soulagement à la mention de Valentin, ni l'inquiétude qu'il avait ressentie à le voir disparaître en direction de la cour, seul. C'est d'un ton tout aussi espiègle qu'usurpé qu'il riposta :

— Je saurais vous remercier, en temps et en heure.

Ambroise se dirigeait déjà vers la chambre attenante et ne s'arrêta que pour lui susurrer avant de disparaître :

— J'y compte bien. Un baiser ferait parfaitement l'affaire.

*

Valentin se releva avec une lenteur calculée pour ne pas se sentir trop mal, puis il posa de nouveau sa main sur le bras de Maud. Son teint était cendré et elle aurait préféré qu'il reste à se reposer un moment de plus mais il semblait si décidé qu'elle n'osa pas le contredire. Le jeune homme avait beaucoup de mal à se remettre du traitement d'Ambroise et elle soupçonna celui-ci d'avoir exagéré la quantité de drogue qu'il lui avait infligée. Elle n'avait toutefois jamais pu refuser quoique ce soit au précepteur, le considérant comme un ami proche. Il n'avait pour sa part jamais compris l'effet qu'il faisait à la rondelette tragédienne et elle était bien trop intimidée à l'idée de partager ses sentiments avec lui. Elle s'était donc contentée de cette amitié complice et simple, sans aucun regret.

Au bout de quelques pas, la voix de Louis les rattrapa. Maud le trouvait toujours hautain et

méprisant, et son discours ne faisait à ses oreilles pas exception :

— Valentin, partez-vous déjà ? Vous n'allez que vous perdre dans les méandres du palais et je ne donne pas cher de votre peau !

Son sourire était faussement affable et son regard ne trahissait rien d'autre que son amusement, simulé ou non. Il ne s'attendait probablement pas à la réaction du rouquin puisque ses sourcils se relevèrent peu à peu. Le précepteur se tourna vers lui et relâcha le bras de Maud, pris d'une soudaine frénésie tant il était à bout. Il vint se planter sous le nez aquilin de Louis, le regard noir et la mine tout aussi sombre. Après un silence glacial, au lieu de gesticuler et vociférer, il reprit d'une voix posée. Il était méconnaissable, son attitude fière mais ses yeux humides de déception tandis qu'ils ne lâchaient pas ceux de son ami :

— J'ai subi beaucoup de choses de votre part, Louis. Je vous ai toujours soutenu, écouté, encouragé même ! J'ai voulu croire que vous pouviez être meilleur ou que je pouvais m'accommoder de votre caractère. Je l'ai même envié ! J'ai voulu être comme vous, à fanfaronner à la face du monde et à ne me soucier de rien ! Être au-dessus de tout, sans peur et sans doute, sans m'inquiéter sans cesse du jugement de mon prochain ! Je voulais arrêter de me prendre trop au sérieux et pouvoir enfin me concentrer un peu sur ce dont j'avais réellement envie, arrêter de craindre le moindre coin de rue ou la moindre rencontre ! Mais j'ai sous-estimé la façon dont votre froide solitude et votre haine de l'humanité a cloisonné votre cœur ! Car voyez-vous, Louis, jamais ô grand jamais je n'aurais pu continuer à folâtrer avec un dément qui en quelques heures seulement vous aurait drogué jusqu'à vous tuer presque, et vous aurait ensuite fait croire que j'étais mort ! Si c'est le genre de monstre que vous souhaitez fréquenter, Louis, alors nous n'avons plus rien à nous dire et je honnis votre compagnie !

Le marquis demeura un long moment perplexe devant le discours calme mais incisif de son compagnon, son regard amusé faisant place à une surprise sincère puis une lueur plus douloureuse tandis qu'il parlait de lui. Un silence s'ensuivit, puis un autre, rompu seulement par le souffle saccadé de Valentin qui commençait à fatiguer. Personne n'osait reprendre la parole jusqu'à ce que Louis dépose le bout de ses doigts contre l'épaule de l'instituteur. Il n'était pas préparé à ce qui suivit.

— Valentin, calmez-vous...

La main du rouquin décrit un arc de cercle parfait avant de venir gifler Louis en pleine phrase, pour la seconde fois de cette journée. Pourtant, son geste était voulu cette fois, sa colère obstruant clairement son jugement :

— Tais-toi, Louis. Je n'en peux plus de tes mensonges !

Puis il tourna les talons avant de quitter l'antichambre sans un mot de plus.

Valentin se remit en route d'un pas décidé, le visage fermé et l'air grave. Son cœur battait à tout rompre à la simple évocation de cette discussion houleuse. Il avait besoin d'air mais ne connaissait rien au palais et fut pris de la peur soudaine de se retrouver face au roi ou à ses suivants sans y être préparé. Maud avait raison, c'était la mort assurée s'il se mettait à rôder sans autorisation. Cependant, il souhaitait encore moins rester en présence de Louis, se sentant intrinsèquement trahi par son comportement qu'il aurait d'ordinaire laissé couler sans y

prendre garde. Que lui arrivait-il donc et pourquoi ce sentiment douloureux lui serrait-il le torse ? Jamais il n'avait osé tenir ainsi tête à son ami, encore moins le remettre aussi durement en cause. Il regrettait déjà, la chose était flagrante, mais pour une fois son honneur bafoué l'empêcha de revenir sur ses pas.

Il se sentait désagréablement vide, comme si toute l'existence qu'il avait bâtie depuis qu'il avait mis un pied dans la capitale lui semblait soudain futile et misérable. Il avait pourtant construit tant de choses, à commencer par sa notoriété. On lui avait ouvert bien des portes, parfois grâce à l'influence du marquis, certes, mais pas seulement ! Il était doué dans de nombreux domaines dont Louis n'avait que faire. Il pouvait se vanter d'être un homme de lettres hors-pair, aux vastes connaissances. La vision de la gigantesque bibliothèque royale avait cependant un peu érodé sa certitude d'avoir lu presque tous les ouvrages qu'il connaissait. Il avait étudié tous ceux qui lui avait été donné de feuilleter jusque là, à l'université et pour ses propres recherches ensuite, mais le nombre de manuscrits disponibles à la cour était tout bonnement démesuré. Il se rassura toutefois en soulignant mentalement que personne d'autre ne devait y avoir accès non plus et qu'il était normal que le roi ait un trésor livresque plus conséquent que le sien.

Valentin était également quelqu'un dont on requérait l'expertise pour d'autres sujets. Il avait un savoir culturel très pointu et beaucoup d'aristocrates avaient demandé à le rencontrer après qu'il eut mené certaines discussions de main de maître. Il aimait philosopher des heures dans les fumoirs des salons de luxe et ses échanges avaient toujours été enrichissants, ou pour le moins amusants si ce n'était pas le cas. Il était persuadé que ce gandin d'Ambroise devait passer plus de temps à soigner sa parure et folâtrer auprès des gens de la cour, qu'à se cultiver ainsi. Valentin savait toutefois qu'il tentait de se persuader et que l'archiviste était sûrement bien plus sournoisement éduqué qu'il n'y paraissait. Il avait une caverne emplies de mystères, une pièce gigantesque truffée de tomes rares, et savait même concocter les plus fourbes poisons. Sans compter le nombre grotesque de langues qu'il maîtrisait ! Ah, comme il avait été candide de croire qu'un homme d'un tel rang puisse lui ouvrir la porte de tous ces scandaleux secrets.

— Tu n'es qu'un songe-creux, Valentin, souffla-t-il.

Sa colère grandissait cette fois envers lui-même, tandis que ses pas le menaient au travers de corridors aussi biscornus que déserts. Un instant, il eut l'impression que le couloir chutait pour mener directement dans les entrailles de la Terre, à pic. Il reprit son souffle et sa main cacha ses paupières tandis qu'il se concentrait pour calmer son cœur et son esprit. Lorsqu'il la retira, l'endroit avait retrouvé son aspect habituel et continuait droit devant. Il ne s'affola pas de l'absence de présence humaine, ne sachant pas ce qu'il aurait dû y trouver d'ordinaire. Il était coutumier des grandes demeures vides parsemées de rares domestiques, et qui ne s'emplissaient de monde que lorsqu'on y tenait d'imposantes réceptions ou des bals grandioses. Il n'avait assisté qu'à un seul de ces derniers puis s'était juré d'éviter la chose jusqu'à ce qu'il ait appris à danser, après avoir écrasé les souliers d'une lorette qui avait passé le reste de sa soirée à tenter de le convaincre de la suivre vers l'une des alcôves à l'étage. Il savait vaguement ce qu'il se passait dans ces endroits subtilement coupés du reste de la salle de bal par un épais rideau de velours pourpre et ce n'était que grâce à l'aide impromptue de Louis qu'il avait réussi à s'enfuir.

Valentin poussa un nouveau soupir, amer de constater que la moindre de ses pensées le ramenait à son ami alors qu'il était censé lui en vouloir. Il marchait toujours d'un pas décidé depuis un moment et bifurqua à l'angle d'une pièce avant de pousser un cri d'angoisse plus que de surprise. Devant lui, la coursive s'avavançait sur quelques mètres avant de former un lent tour sur elle-même. Le sol se retrouvait alors au plafond, ses lattes distendues et gonflées par l'eau de pluie qui s'y était infiltrée. Sous ses pieds se trouvaient l'ancienne fresque qui avait décoré la voûte. Le reste des murs alambiqués étaient tordus par ce soudain revirement, la pierre torturée ployant sous l'architecture improbable. Le rouquin eut beau reprendre son souffle plusieurs minutes et appuyer ses doigts contre ses yeux pour en chasser l'étrange vision, rien n'y fit. Il contourna l'ancien lustre qui s'était éparpillé sur sa gauche, des éclats de pampilles se brisant par instants sous ses pieds.

Le couloir effrayant menait à une double-porte dont l'un des battants était entrouvert. Le plafond s'était affaissé à cet endroit, ou du moins le sol, il ne savait plus trop comment nommer les choses, toutefois cela lui permit d'ouvrir la porte sans avoir à en escalader le haut, puisqu'elle était elle aussi inversée. Dans un craquement lugubre, le battant s'écarta donc pour le laisser pénétrer dans une pièce imposante et plongée dans une obscurité relative. Il fut d'abord étonné de trouver derrière ce corridor sens dessus dessous une salle qui n'avait pas changé d'orientation. Il referma derrière lui le montant de bois comme pour chasser l'idée même de cette coursive troublante. Mais le spectacle qui s'offrait à lui était plus curieux peut-être.

Ses yeux mirent un certain temps à s'adapter à la pénombre de l'endroit et il avança de quelques pas vers des fenêtres recouvertes de luxuriantes tentures carmin. Ce n'était qu'un réflexe et peine perdue, puisqu'aucun rai de lumière n'arrivait à pénétrer l'atmosphère étouffante. Pourtant, il s'habitua lentement à cette absence et son regard commença à discerner les contours d'une table de noces. Peu à peu, il lui sembla qu'une autre clarté l'entourait et il aurait juré pouvoir discerner une lueur diaphane, teintée de poussière, comme celle qui encomrait les rayons du soleil lorsqu'il s'allongeait à l'ombre de son petit appartement, les jours de grande chaleur.

Ce miroitement poudreux lui permit de découvrir peu à peu les détails de ce qui l'entourait. Il continua d'avancer jusqu'à rejoindre cette table recouverte de couverts et d'assiettes. Une nappe raffinée coiffait le marbre massif, ainsi que quelques peaux de bêtes. Le tout était fané et mangé aux mites. Dans de vieux vases de cristal disposés tout au long de la table, les fleurs s'étaient flétries et l'eau croupie depuis longtemps évaporée, laissant les parois autrefois claires recouvertes de moisissures séchées. Dans les plats, l'abondance d'un festin avait cédé la place aux mouches, puis ces dernières aux vers, mais ils reposaient désormais en plein milieu des gobelets et des assiettes, tout aussi morts que le reste de ce décor macabre.

Valentin ne put s'empêcher de porter la main à ses narines, cette simple découverte lui faisant soudain réaliser que l'odeur âcre de la pièce avait des causes bien plus désagréables que le manque d'air frais. Il tomba en arrêt lorsque quelque chose craqua sous son pied, se retenant à grand-peine de faire un bond de côté tant ce bruit avait rompu le silence oppressant. Il n'avait pas moyen de voir ce qui s'était brisé sous sa chaussure et sentit aussitôt qu'il ne souhaitait pas le savoir, simplement parce que ce qu'il avait écrasé était aussi mou que cassant. Les idées les plus folles traversèrent son esprit. Tandis que son regard glissait toujours sur ce qui

l'entourait, les yeux exorbités pour mieux voir dans l'obscurité, il remarqua une étoffe épaisse qui reposait sur le dos d'un des sièges, décorée d'une broche ciselée et de fourrure si pâle qu'elle semblait luire dans l'ombre. Le tissu tomba en poussière quand il tenta d'y poser les doigts et il retint de justesse le bijou qui maintenait encore un pan d'hermine. Plissant cette fois les yeux, il passa son pouce sur le détail de la gravure. Le fermoir était orné de deux hippocampes qui se faisaient face et le professeur ne put retenir une nouvelle exclamation de terreur pure. Il s'agissait là du sceau royal.

Comme si cette révélation lui avait soudain ouvert les yeux, il porta un regard affolé sur le banquet qui se trouvait face à lui. La rumeur qu'il avait lui-même colportée lui revint à l'esprit : les invités de la noblesse, l'entourage du monarque, cette soirée du couronnement durant laquelle on avait décapité chacun des présents tandis que le nouveau roi présidait à table en riant. Le cœur battant, Valentin se rapprocha de nouveau des plats et n'arriva pas cette fois à retenir un haut-le-cœur, le contenu de son estomac se déversant à ses pieds. Là, au milieu de chaque assiette, ne se tenaient pas les restes du repas mais bien la tête de chacun des convives. Les étoffes qui recouvraient les chaises avaient été les atours des hôtes de ce drame cauchemardesques et ce qui avait craqué sous son soulier faisait probablement partie des restes.

Dans l'ombre près de lui, le rouquin sentit un mouvement soudain. Il eut l'illusion de ne plus être seul dans la pièce et elle s'emplit soudain des rires et des éclats de voix d'un festin. Persuadé de devenir fou, il distingua peu à peu leurs silhouettes, capta les bribes des conversations et le cliquetis des couverts contre les plats. L'ambiance battait son plein et chacun fêtait l'avènement du nouveau roi, du moins c'était ce que croyait Valentin avant de reconnaître la masse plus imposante qui présidait à table. Oh, il s'agissait bien d'un monarque, mais ce n'était pas Léandre, loin de là. À l'endroit où il avait trouvé la broche se tenait désormais le Roi Aliaume, père de Léandre. C'était lui qui menait ce banquet, son fils aîné semblant absent. Le regard du jeune professeur parcourut l'assemblée, son savoir lui permettant alors d'identifier presque tous les présents. Les frères cadets de Léandre entouraient leur père, tous en habits d'apparat, les plus jeunes étaient encore des enfants.

Des nobles discutaient avec la famille royale, peu de femmes étaient présentes. On semblait célébrer une victoire et furtivement Valentin eut conscience qu'on mentionnait le Vide. On apporta des plats couverts de victuailles, la volaille y côtoyait les poissons gras noyés dans des sauces colorées. On entassa des cruches emplies de boissons fraîches et chaudes, le vin coula à flot, tout comme le thé et l'eau claire. Tandis qu'un convive s'en versait un verre plein, Valentin reconnut cette pointe fruitée qui était désormais gravée dans sa mémoire. Il s'agissait là du somnifère qu'Ambroise avait utilisé pour le droguer. Le jeune professeur voulut les mettre en garde et tenta de retirer l'une des cruches de la table. Ses doigts traversèrent la carafe qui s'éparilla en poussière, comme l'avait fait plus tôt l'habit du roi.

Déjà les hommes se sentaient mal, mais la dose était moindre et chacun semblait seulement légèrement assommé. Certains tentèrent de se relever pour mieux s'écrouler ensuite, d'autres tâtonnèrent à la recherche de leurs épées, trop fatigués pour même soulever leurs armes. On cria à la mutinerie, on jura à la trahison, mais le regard de Valentin restait planté sur le visage fermé du monarque. Il savait et n'avait d'yeux que pour ses enfants. D'un geste il leur indiqua de se cacher sous la table, pour les plus petits, aux autres il ordonna de fuir. C'était peine

perdue, même le tuteur put se rendre à cette évidence. Déjà les portes de la salle s'ouvraient et les hommes de main de Léandre se frayèrent un chemin parmi les convives.

Valentin s'était mis à trembler et sa gorge serrée lui permettait à peine de respirer. Il y sentait le goût salé des larmes qu'il n'arrivait pas à verser, l'horreur du massacre dont il était témoin ne lui permettant même plus de pleurer. Le dauphin était là, désormais, comme dans la rumeur il riait tandis qu'on éliminait sa famille et tous les soutiens qu'elle ait jamais eue, au milieu des hurlements et des suppliques. Il pointa les fuyards, dénicha les autres, heureux comme un petit-maître pour qui on aurait organisé la plus belle des fêtes d'anniversaire.

Le précepteur se détourna alors que les assassins cherchaient à agripper les enfants blottis sous les chaises, ne se sentant ni le cœur ni le courage d'assister à leur exécution. Déjà, il cherchait la sortie, ses mains agrippant les murs et les tentures jusqu'à trouver enfin une poignée. Il actionna la clenche plusieurs fois, d'un geste d'abord fébrile puis de plus en plus empreint de panique. Il ne pouvait plus rester là, il savait qu'un instant de plus et il allait défaillir. La porte s'ouvrit à la volée et il en jaillit comme un diable de sa boîte, les yeux gonflés de larmes et les lèvres blanches.

— Vous êtes pâle comme la mort !

Valentin sursauta tant qu'il failli en tomber à la renverse, mais c'est un soupir pourtant soulagé qu'il poussa en découvrant Louis à quelques pas de lui. Il le rejoignit en toute hâte, leur accrochage désormais oublié. Il tremblait de toutes parts et ce n'est qu'alors qu'il réalisa qu'il était épuisé, le cauchemar éveillé qu'il venait de vivre ayant vidé jusqu'à sa dernière force. Il s'agrippa d'une main à la robe sombre de son ami, incapable de parler tant son souffle lui faisait défaut. Le marquis en profita pour caser une autre question :

— Mais d'où veniez-vous donc ?

Le rouquin se retourna pour lui indiquer la porte comme il butait encore sur ses mots et demeura un instant estomaqué. À l'endroit d'où il était sorti ne se trouvait plus que le mur du hall.

— Ils étaient là, tous... Le roi, c'est... On nous a menti ! Le règne est un mensonge ! J'ai tout vu, j'ai...

Valentin était affolé d'une telle découverte et comprenant à peine l'enjeu de ses mots, Louis lui intima de parler moins fort. Mettre ainsi en doute la légitimité du monarque était bien plus dangereux que toutes les bévues réunies. Le jeune homme continuait à secouer la tête négativement et soutint soudain :

— Je vous assure que je n'ai pas rêvé !

Relevant la main, il réalisa qu'il avait serré si fort le bijou que son aiguille s'était fichée dans sa paume. Il ne la sentait même pas. Il entrouvrit alors les doigts, et l'hermine tachetée de sang livra son secret, le sceau royal gravé au dos de la broche. Louis se souvenait parfaitement de l'objet, l'ayant maintes fois vu orner le col de l'ancien seigneur.

Pour une fois, ce fut au tour du marquis de perdre son sang-froid :

— Grand dieux, qu'allons-nous faire...

Valentin reprit la parole en se maintenant d'une main au bras de son compagnon :

— Cette fois je veux bien croire que nous sommes en danger, Louis. Êtes-vous bien sûr de pouvoir faire confiance à Ambroise ?

Louis se passa lentement la main sur la bouche, d'un air confus. C'était maintenant son tour d'essayer d'ordonner ses pensées. Il en était resté à la simple escarmouche avec Valentin et avait du mal à réaliser que son ami lui revenait seulement quelques minutes plus tard, porteur d'une telle révélation. Il n'était plus question de plaisanteries, de joutes verbales et de manipulations mondaines, mais désormais de survie pure.

— J'aime à croire que lui et moi sommes amis, effectivement. Mais pourquoi cette question ? Valentin, je pense qu'il est temps de mettre cartes sur table, maintenant, vu ce que vous tenez dans la main.

Sur ces mots, il récupéra d'ailleurs la broche qui piquait toujours la paume de son ami, la retirant avec lenteur de ses chairs pour ensuite l'essuyer sans scrupule contre le morceau de fourrure qui y était toujours accroché. Il examina de nouveau le sceau royal d'un air lointain avant de glisser le bijou dans la poche du rouquin, ne souhaitant pas lui donner l'impression de lui voler ce qui lui appartenait. Revenu s'inquiéter de sa main, il réalisa que la blessure n'était heureusement pas profonde et il l'abandonna donc pour relever les yeux vers son visage pâle.

Le jeune professeur l'avait laissé faire, simplement soulagé en cet instant de se retrouver face à cette figure familière. Il ne pensait même plus à leur confrontation, son esprit désormais complètement focalisé sur la scène horrifique qu'il venait de revivre. Cherchant un instant ses mots, ou plutôt où reprendre son récit, il expliqua à voix basse :

— Je ne sais pas comment cela est possible mais j'ai réussi à atteindre la salle du banquet, vous savez, celle dont parlent toutes les rumeurs ! La salle où a eu lieu le massacre du couronnement... Toutefois les choses étaient complètement différentes, Louis. Le Roi Aliaume s'y trouvait, et ses autres enfants également, seul Léandre manquait à l'appel. Est-ce réellement possible ? Ce que j'ai vécu me pousse à croire que c'est lui qui a fait exécuter son père, le reste de sa famille et tous leurs soutiens, pour pouvoir s'emparer du trône !

— Et bien justement, nous devrions en parler avec Ambroise, il connaît bien mieux l'histoire de la Cour que quiconque ! rétorqua Louis d'un ton inquiet.

Valentin secoua à nouveau la tête négativement, un détail lui rongéant l'esprit sans qu'il n'arrive à remettre le doigt dessus, puis il leva vivement les sourcils lorsqu'il se souvint soudain :

— Je pense que l'archiviste faisait partie du complot, Louis ! Nous ne pouvons pas lui parler de tout cela, autant aller tout étaler aux pieds de Léandre, tant que nous y sommes !

Ce fut au tour de Louis de sembler incrédule :

— Mais c'est impossible, il ne devait pas avoir plus de seize ans lorsque Léandre a été couronné ! Qu'est-ce qui vous fait croire une telle chose ?

Valentin pencha légèrement la tête pour scruter le couloir derrière le marquis, persuadé qu'il

allait y apercevoir le bibliothécaire du roi en train de les épier, et il se rapprocha finalement de son compagnon pour reprendre dans un murmure :

— La façon dont il m'a drogué, Louis. Ce poison qu'il a utilisé avait une odeur étrange, je n'avais jamais rien senti de tel. Un peu fruitée mais à la fois entêtante. Lorsque le banquet a débuté, tout semblait se passer normalement puis lorsqu'ils ont amené les boissons, cette odeur était là de nouveau ! Il n'y a pas d'âge pour trahir sa patrie ! On les a drogués, Louis, ils étaient assommés, à demi-endormis et des assassins sont venus se débarrasser d'eux, comprenez-vous ? C'était un régicide !

Louis poussa un soupir sec et son visage se ferma instantanément. Quiconque aurait pu croire qu'il repoussait en cet instant leur discussion mais Valentin savait pertinemment qu'il s'agissait bien là du contraire. Le marquis venait de se cloîtrer dans ses pensées les plus profondes pour assimiler cette nouvelle, il le croyait donc et c'était tout ce qui importait aux yeux du rouquin en cet instant. Il avait été terrifié d'être pris cette fois réellement pour un fou. Fort heureusement, c'est avec son ami qu'il avait partagé cette expérience éprouvante dans les grottes, il avait donc été lui aussi témoin de ces étranges phénomènes surnaturels. Mais raconter qu'il avait assisté à un régicide au milieu d'un banquet de fantômes était une autre paire de manches. L'air renfrogné de Louis le soulagea donc finalement.

Le marquis reprit alors à voix basse également, laissant Valentin poser une main contre son bras pour s'y appuyer comme il fatiguait :

— Nous allons avoir besoin de l'assistance de votre amie La Madeleine, dans ce cas. J'aurais eu tendance à dire que nous aurions dû fuir immédiatement, mais si nous quittons les lieux maintenant, Léandre nous fera sûrement poursuivre. Il ne sait pas que nous sommes au courant, mais il apprendra bien vite que nous étions là et que nous avons pris la poudre d'escampette. Et si vous avez vu juste, c'est Ambroise qui s'en chargera. Cela éveillera forcément sa suspicion. Je ne vois donc qu'une solution, Valentin. Nous présenter à lui pour répondre à sa convocation.

Les pensées du jeune professeur avaient suivi le même chemin et il acquiesça. Malgré son effroyable découverte, ils se devaient de prétendre n'être informé de rien au risque de voir rapporté au roi leur comportement étrange. Il ne savait pas encore s'ils arriveraient à confronter Ambroise ou même à l'impliquer dans ce qu'ils venaient d'apprendre, c'était pour le moment le cadet de ses soucis. Il voulait simplement ressortir vivant de la Cour. Il était tout aussi évident qu'ils ne pourraient pas à eux seuls accuser le roi, qui les écouterait ? Il leur fallait plus de preuves.

Il hocha une seconde fois la tête comme pour confirmer sa pensée :

— Vous avez raison, chaque chose en son temps ! Il nous faut d'abord nous présenter à votre convocation, que nous sachions enfin de quoi il retourne. Puis nous aviserons de la marche à suivre une fois sortis d'ici !

Louis plissa furtivement les lèvres, comme si quelque chose le travaillait, mais il n'ajouta finalement rien. Le silence envahit le couloir un moment de plus, les parcourant de ses doigts froids, et Valentin en fut plus mal à l'aise que d'ordinaire. Il tourna les yeux vers l'endroit d'où le marquis était venu puis demanda avec une légère hésitation :

— Croyez-vous que nous puissions aller trouver Maud ? Je ne sais pas comment nous allons nous dépêtrer d'Ambroise s'il est également là. Peut-être souhaitez-vous aussi récupérer vos vêtements ?

Le marquis secoua la tête négativement. Sa tenue était désormais la dernière chose qui pouvait l'inquiéter :

— Ce ne sera pas nécessaire. Il m'a remis ma convocation, c'est tout ce qui importait. Il vaut mieux éviter de mêler votre amie à tout cela, dans l'immédiat. Nous ferons simplement appel à elle pour sortir au plus vite lorsque nous serons certains de ne pas la mettre elle aussi en danger.

Il ouvrit alors la marche au travers des couloirs spacieux, l'aile qui menait aux quartiers d'Ambroise menant rapidement à un bâtiment plus imposant. Celui-ci abritait les pièces administratives du domaine. Valentin était complètement perdu, n'étant jamais venu au palais royal auparavant, mais Louis semblait s'y promener avec une connaissance pointue de ses moindres recoins. Ou bien il savait simplement comment se rendre au plus vite aux appartements de l'archiviste. Il ralentit alors le pas, son dos se redressa et son visage devint parfaitement imperturbable.

Le jeune professeur connaissait très bien cette expression et il savait que son ami se préparait d'ors et déjà à son entrevue avec le monarque. Il ne put retenir un sourire discret en se souvenant soudain des traits de Louis lorsqu'il s'était éveillé de son malaise, calé contre son corps. Pour la première fois depuis longtemps, Valentin l'avait découvert détendu et serein, les vapeurs de l'opium y étant probablement pour beaucoup. L'aristocrate aurait eu tellement de succès s'il avait offert ce visage à la face du monde, au lieu de son éternel air distant. Mais il se doutait bien que cette attitude était absolument calculée, le solitaire marquis préférant tenir le reste de la planète aussi éloignée que possible de sa vie privée, à bout de bras si nécessaire.

Celui-ci le sortit de ses pensées en reprenant d'un ton autoritaire, le regard toutefois attentif aux lèvres grises de fatigue de Valentin :

— Nous sommes presque à l'entrée. À cet endroit, nous nous ferons annoncer et nous obtiendrons une audience avec le roi, quand bon lui semblera. Vous allez également vous asseoir car votre état n'augure rien de bon et vous ne me serez d'aucune utilité si vous rendez vos boyaux sur les souliers de Léandre ou si vous vous affalez de tout votre long.

Valentin laissa échapper un soupir amusé : cela ressemblait fort à de l'inquiétude mal dissimulée de la part du marquis et il en fut presque attendri. Il relâcha finalement son bras et pris plusieurs longues inspirations pour tenter de retrouver figure humaine. Les hauts plafonds du palais et les grandes pièces aux fenêtres entrouvertes rendaient l'endroit plus frais que la chambre d'Ambroise et il s'y sentait mieux. Une fois que l'air froid eut calmé un peu son cœur, il se plongea dans une contemplation silencieuse tandis qu'ils approchaient de deux gardes royaux.

Les hommes étaient d'une stature impressionnante et probablement choisis pour cette raison. Ils montaient la garde de part et d'autre d'une arche en pierres sculptées qui donnait sur une gigantesque salle déserte. Le professeur la connaissait sans jamais l'avoir vue, car on vantait

les mérites du château dans tout le royaume. On apprenait à l'école qu'il s'agissait de l'antichambre de la salle du trône et que quiconque souhaitait s'entretenir avec le roi devait passer en premier lieu un interrogatoire poussé avec le chancelier des lieux. Cet officier de la couronne était réputé pour être un véritable Cerbère gardant farouchement l'entrée des quartiers royaux et le professeur était anxieux de lui être confronté.

Dans cette pièce démesurée trônait un minuscule bureau sur lequel griffonnait un tout petit bonhomme. Louis s'en approcha, suivi de près par Valentin qui explorait les environs du regard. Il attendait impatiemment que son ami demande au gratte-papier de bien vouloir faire sommer le connétable mais ses yeux s'écarquillèrent aux paroles de son compagnon :

— Chancelier Philémon, je me présente devant vous pour faire suite à la convocation de Sa Majesté Léandre, Roi de Gamandée, fils de l'Onde et du Vide. Je suis Monsieur Louis de Laire, Marquis de Persain.

Tandis qu'il se présentait, le vieillard à la calvitie naissante les détailla tour à tour avant de feuilleter un épais manuscrit face à lui. Sur des lignes régulières étaient inscrites plusieurs séries de noms. Il prit une plume pour y écrire celui de Louis à la suite de ce long registre avant de tourner les yeux vers le rouquin. Son regard s'attarda d'un air surpris sur sa chevelure avant qu'il ne pince les lèvres, et il demanda d'un ton sec :

— Quel est votre nom ?

Valentin se présenta sans fioritures, spécifiant son prénom puis son patronyme sans quitter l'homme du regard. Celui-ci hocha alors la tête avant de tendre la main vers le marquis d'un geste tout aussi abrupt que son verbe :

— La convocation.

Fouillant dans une poche cousue contre sa hanche, Louis en extirpa le papier légèrement froissé, puis s'inclina avant de le lui tendre. Le jeune professeur ne l'avait jamais vu aussi poli et cela acheva de le mettre mal à l'aise. Le chancelier prit son temps pour parcourir les quelques mots sur le papier, termina de recopier quelques annotations sur son recueil, et le marquis en profita pour se pencher à l'oreille de Valentin. Comme s'il avait pressenti quelque chose, il murmura simplement d'un ton concis :

— Quoiqu'il arrive, ne faites rien.

C'est cet instant que choisit le connétable pour claquer des doigts. Il s'exclama soudain d'un ton strident, la convocation toujours agrippée dans sa main crochue :

— Gardes ! Muselez-le !

Le précepteur esquissa un pas de recul, venant cogner alors contre le torse d'un vigile qui s'était approché en silence. L'homme était si grand que l'arrière de la tête de Valentin frappa contre le plastron de son armure dans un bruit assourdissant qui aurait été presque comique si la situation avait été toute autre :

— Museler ? Mais vous avez perdu la tête !

Il se tut aussitôt sous le regard foudroyant de Louis qui se tenait fièrement face à lui, le visage

fermé. Celui-ci avait semblé s'attendre à la chose et le second garde fut sur lui en un instant, escorté d'un troisième sorti tout bonnement de nulle part. Valentin observa à nouveau la salle comme à la recherche d'une explication à cette apparition soudaine, levant finalement les yeux au plafond comme s'il avait pu tomber du ciel. Il ne lui vint même pas l'idée de s'échapper tant il était surpris. Quand il baissa à nouveau les prunelles, il découvrit que Louis avait été immobilisé par l'un des molosses qui maintenait son bras dans l'étau de sa main gantée de fer. L'autre était occupé à lui enfiler un masque effroyable qui fit hoqueter Valentin d'inquiétude. L'appareillage fut glissé le long de la mâchoire de son ami, lui emprisonnant la moitié du visage, et on le verrouilla contre sa nuque à l'aide d'un fermoir de métal. Le soldat le fit claquer pour s'assurer qu'il tenait bien avant de passer des bracelets du même acier aux avant-bras de son prisonnier. Il les attacha à leur tour ensemble à l'arrière de son dos, empêchant du même coup à Louis d'esquisser presque tout mouvement.

Valentin demeura effaré de voir son compagnon affublé de la sorte, pris d'une angoisse soudaine. Il cherchait à comprendre pourquoi on avait ainsi littéralement bridé l'aristocrate et une vision furtive de son cauchemar de la veille lui revint en mémoire, ponctuée du grondement inhumain qu'il avait cru entendre.

Les gardes se mirent soudain en route en poussant Louis devant eux alors qu'il prenait soin de ne pas trébucher sur son long vêtement d'intérieur. Le professeur passa de ce spectacle à celui du chancelier qui souriait d'un air satisfait, son rictus étiré sur une dentition délabrée, et il réalisa qu'il devait prendre une décision rapidement. Il fut immédiatement tenté de suivre les gardes pour les obliger à libérer son ami, bien qu'il n'ait absolument rien d'autre que ses mots à disposition pour ce faire. Toutefois, un dernier regard écrasant de la part de Louis le cloua sur place et il n'osa plus faire un pas.

Il se retrouvait seul face à un homme dont il ignorait tout mais dont l'influence égalait quasiment celle du roi. Valentin avait déjà dû gérer certaines situations délicates par le passé et il s'en était échappé parfois grâce à sa maladresse en attendrissant ceux qui lui en voulaient, d'autres fois en parlant simplement et déjouant les torts dont on le chargeait. Malheureusement, le dilemme présent ne semblait entrer dans aucun de ces cas de figure, puisqu'il ne savait pas de quoi on l'accusait, ni même si on l'accusait de quelque chose. Il n'avait pas non plus la moindre idée de la raison pour laquelle le marquis venait d'être menotté et emmené à la façon d'un animal.

Un silence pesant s'installa donc entre le chancelier et lui, seulement rompu par son souffle saccadé et anxieux alors que son compagnon disparaissait.

Chapitre VI

Louis ne lâcha pas Valentin du regard jusqu'à ce qu'il soit obligé de quitter la pièce, pressé par les deux gardes dont il était flanqué. Il voulait s'assurer que le rouquin ne le suivait pas, le sachant déjà en danger mais bien plus encore s'il lui prenait l'idée de leur emboîter le pas.

Une fois la porte franchie, il se concentra sur le chemin et essaya au mieux de ne pas marcher sur la robe d'intérieur qu'il portait. L'exercice était périlleux puisque le vêtement était plus long que ses jambes, Ambroise ayant toujours eu un penchant pour les habits précieux et féminins. Il réussit toutefois à en écarter un pan d'un mouvement du pied et put marcher ensuite plus facilement.

Ses traits étaient tirés par l'appréhension et la réflexion. Ses pensées défilaient à toute vitesse, tâchant de prévoir ce qui allait venir tout en sachant pertinemment qu'il ne le pouvait pas. Il savait où on l'emmenait, les couloirs qu'ils parcouraient lui étaient familiers. Ceux-ci menaient aux appartements du roi. Il les avait déjà parcourus en compagnie d'Ambroise mais jamais il n'y avait pénétré, laissant toujours l'archiviste devant une porte close. Il savait que c'était désormais son tour.

Les gardes avaient un air bourru et le regard trouble. Il n'en avait pas été choqué initialement, mais il lui semblait maintenant qu'ils agissaient de manière machinale, comme possédés. À bien y regarder, c'était parfaitement cela. Les soldats avaient toute leur tête lorsqu'ils étaient entrés dans l'antichambre du chancelier mais ils étaient maintenant sous l'emprise d'une force supérieure. Louis était stupéfait mais aussi admiratif. La seule fois où il avait été pleinement témoin de ce genre de phénomène, c'était au bord de l'aqueduc, face à ces malheureux qui se jetaient dans le Vide. Rien n'avait réussi à rompre leur enchantement, pas même la chute vers les affres du gouffre à leurs pieds.

— Où m'emmenez-vous ? Répondez ! ordonna le marquis pour tenter d'attirer leur attention.

Pas un des gardes ne broncha. Pire, leur regard demeura fixe et sans vie, comme de parfaits petits automates. Louis fronça les sourcils, la découverte le plongea encore davantage dans ses réflexions.

Le couloir touchait déjà à sa fin et il ne pouvait plus reculer. Fuir était inconcevable et le mènerait à une mort certaine. Il ne pouvait donc qu'aller de l'avant. Le dos droit et le menton relevé malgré sa muselière de métal, il pénétra dans la salle qu'on lui indiquait.

La pièce était de taille moyenne, pour un château évidemment, c'est-à-dire qu'elle équivalait à un étage entier dans les petites demeures bourgeoises du cœur de la Citadelle. Il ne s'agissait pas d'une chambre, comme l'avait craint Louis, mais d'un salon, et d'innombrables fauteuils et canapés y étaient éparpillés, créant de multiples petits cercles plus ou moins intimes où l'on pouvait s'installer pour discuter à l'écart. Les tentures aux murs tout comme les épaisses draperies aux fenêtres étaient du mauve royal. Les sièges étaient couverts d'étoffes pastel de plusieurs couleurs qui brisaient un peu l'unité de la pièce et l'égayait d'une pointe chatoyante parfaitement calculée : ni trop, ni trop peu.

À la droite de l'entrée, un siège plus imposant que les autres trônait devant l'assemblée vide, surélevé par une estrade. Il était entouré d'autres petits fauteuils bien plus petits, pour mettre en valeur le premier. Celui-ci était décoré d'une foule de détails opulents ; des fils d'or étaient brodés à même la toile, la couvrant de fioritures sinueuses ; le bois du siège était peint du même parme et sculpté finement pour représenter les hippocampes du roi à son sommet ; enfin, ce chef-d'œuvre était agrémenté de petits boutons décorés de gemmes qui constellaient les accoudoirs. Valentin aurait été surpris de découvrir que ce meuble avait probablement été réalisé par l'artisan qui travaillait avec son propre frère. Louis, quand à lui, se fit simplement la remarque qu'il devait être très inconfortable de poser ses bras sur des pierres précieuses, aussi polies soient-elles.

Les soldats menèrent le marquis jusqu'au pied du trône, en bas des quelques marches qui y conduisaient, et le forcèrent à s'agenouiller. Le jeune homme en fut outré mais s'il y avait bien un lieu où il n'avait pas le choix de ses actions, c'était celui-ci. Dans un silence relatif, entre le cliquetis des armures et leurs pas lourds, les gardes quittèrent le salon.

Face à Louis trônait le Roi Léandre.

Le monarque avait gardé un sourire distrait et lointain en voyant entrer le marquis ainsi affublé de son masque de fer. Son regard avait alors glissé le long de la silhouette filiforme de l'homme en vêtement sombre, pour revenir ensuite à sa chevelure charbon qui se mariait parfaitement avec le tissu de la robe. Ambroise avait bon goût. Il avait choisi une tenue qui se mariait à merveille avec le teint de Louis.

Si l'on parlait souvent de la névrose de Léandre, la murmurant dans le secret des alcôves de la Citadelle ou la criant sur la place publique avant de finir à croupir dans les geôles royales, on mentionnait moins sa beauté. Pourtant, les deux semblaient intrinsèquement liées. La lueur de démence qui animait son regard le rendait fascinant. Le roi était doté d'une intelligence rare, qui s'avérait souvent utile dans ses châtements abominables. Un sourire était constamment rivé à ses lèvres mais celui-ci semblait rarement le fruit de la bonté. Au contraire, il illustrait bien souvent les prémices d'une monstrueuse tempête. Une crinière folle s'éparpillait autour de son visage à la peau claire, couvrant ses épaules d'une cascade de boucles brunes. En toute heure, il arborait sur celle-ci sa couronne si odieusement acquise.

Léandre avait été un enfant chétif et souffreteux, puis contre toute attente il était devenu dans la fleur de l'âge un homme adroit à la carrure puissante. Ses épaules étaient larges et ses vêtements trahissaient sans mal le soin qu'il apportait à sa musculature. Il était pourtant encore régulièrement malade et un mouchoir ne quittait jamais sa main, pour essuyer les gouttes de sang qui perlaient parfois à ses lèvres durant des accès de toux sinistres.

À sa droite était assis Ambroise et l'archiviste arborait un sourire affable et amusé. Nul doute que le jeune homme avait parfaitement calculé son coup, menant chaque pion de main de maître jusqu'à offrir le marquis sur un plateau aux pieds du monarque. Autour d'eux, une poignée d'autres hommes et une seule femme étaient disséminés sur les sièges ou assis à même le sol autour de Léandre. Chacun était vêtu de façon extravagante, à grand renfort de couvre-chefs, de plumes ou de froufrous. Enfin, aux pieds du despote se tenait l'être qui lui servait de bouffon. Louis pensait, sans en être certain, qu'il s'agissait d'un très jeune homme, ses vêtements mêlant les deux genres et variant sans cesse selon les goûts du roi, mais il

aurait tout autant pu s'agir d'une demoiselle. Ce jour-là, le bouffon portait un corset beige orné de dentelles, de nombreux bracelets d'or remontant le long de ses bras jusqu'aux coudes, et une crinoline-cage qu'aucune jupe ne venait recouvrir, sur une culotte bouffante en lin qui lui donnait un air presque enfantin. Le spectacle aurait pu être presque touchant si sous ses boucles blondes l'être n'avait pas eu les lèvres cousues ensemble. Le monarque avait décidé que son petit compagnon devrait demeurer toujours silencieux.

Louis resta agenouillé devant le roi aussi longtemps que dura son silence, sans lui faire l'honneur de baisser les yeux. Il connaissait l'homme pour l'avoir croisé quelques fois et ne souhaitait pas lui céder le moindre terrain. Lorsque les gardes eurent quitté la pièce, Léandre laissa enfin échapper un rire suave, suivi par les quelques courtisans qui l'entouraient. Seul Ambroise put se permettre de garder simplement son sourire, preuve irréfutable de son statut aux yeux de Léandre. Enfin, pour mettre un terme à une attente qui avait semblé interminable, celui-ci reprit la parole :

— Monsieur de Laire, vous ne pouvez pas savoir comme Nous sommes heureux de vous revoir !

Louis offrit un sourire poli en réponse, à défaut de pouvoir exprimer la même joie. Il n'avait pas d'autre choix que subir les petits jeux du roi jusqu'à ce qu'il se lasse, en espérant que cela ne se solderait pas par sa mort. Il esquissa un geste d'épaule, seule liberté que lui laissaient les menottes attachées dans son dos, avant de riposter :

— Vous me voyez déçu de ne pouvoir vous saluer correctement.

Léandre se leva finalement de son trône pour esquisser quelques pas très lents en direction du marquis et pencha légèrement la tête à sa répartie. Son sourire ne le quitta pas et la lueur de ses yeux se fit plus amusée encore. Après l'avoir rejoint, il tendit la main pour effleurer lentement la chevelure sombre de Louis, extirpant de son masque une mèche noire qu'il laissa filer nonchalamment entre son majeur et son index. Le marquis ne pouvait pas se soustraire à ce geste et il le savait, mais tout son corps était tendu en anticipation.

— Comme il Nous amuse de vous voir ainsi à Nos pieds, cher ami. Nous ne savions pas que Nous vous faisons un tel effet, plaisanta Léandre sous les nouveaux rires de l'assemblée. Nous sommes toujours demandé ce qui pouvait bien se cacher sous vos vêtements, pour entretenir tant de ragots et d'indécence.

Le marquis avait craint que la situation mène à cela, mais ce genre de châtiment lui semblait bien moins douloureux que les jeux réputés du roi. Il lui répugnait de devoir se soumettre à quiconque, même au chef du pays. Jamais il ne s'était incliné face à qui que ce soit et le faire dans une telle situation était un affront à sa dignité. Mais était-ce mieux de mourir ? De laisser Valentin aux prises avec le monarque une fois qu'il ne serait plus là pour l'arrêter ?

Ses pensées furent interrompues par Léandre lui-même lorsqu'il continua son petit discours. Celui-ci semblait parfaitement orchestré et il réalisa qu'il avait dû tomber dans un piège méticuleusement préparé. Son regard glissa sur Ambroise furtivement. Il fréquentait l'archiviste depuis de nombreuses années, était-il possible que le jeune éphèbe ait été plus fin que lui ? Il ramena vivement les yeux sur le roi comme il se remit à parler :

— Il semblerait que vous soyez venus, comme Nous l'avions prévu, accompagné. Et qu'avons-Nous trouvé dans les mains de votre escorte ? Des documents fort attrayants, Louis. Nous découvrons que votre père avait caché tout ou partie de ses recherches. Pire, vous avez fait de même et avez cru bon de les confier à homme qui ne sait rien de Nos secrets. Dites-Nous donc pourquoi ce journal ne Nous a-t-il pas été remis ?

Louis demeura stoïque en écoutant Léandre. Il savait que la seule carte qu'il pourrait jouer était celle de la surprise, mais puisqu'Ambroise avait mis la main sur le journal, il ne pouvait pas même prétendre ne pas avoir été au courant. Il comptait rester silencieux lorsque le roi tendit la main de nouveau, agrippant sa chevelure à pleine main. Celle-ci se coinça dans les moindres recoins du masque. Sa question était purement rhétorique, il s'en rendit soudain compte.

— Savez-vous, très cher Louis, que votre escorte est l'un des rares et derniers possesseurs d'un incroyable don ? Croyez-vous vraiment que Nous n'étions pas informés d'une telle chose et que vous pouviez impunément mettre les pieds dans Notre palais comme bon vous semblait ? Dites-Nous, Louis, ce qui vous est passé par la tête ?

Chacun des membres de l'assistance avait les yeux rivés sur le marquis et la poigne imposante de Léandre secoua sa tête à chacune de ses phrases, durement. Ses cheveux lui tiraient à la racine et il eut un instant l'impression que le roi allait en arracher une pleine poignée. Devant son silence, celui-ci rit de nouveau, dans le mutisme général cette fois. Un rire mauvais et méprisant, mais également infiniment ravi.

Léandre relâcha ses cheveux, et les doigts écartés il plaça sa main contre le masque de Louis, vers le bas. Elle épousa la forme de la muselière et le souffle du marquis réchauffa sa paume. Une respiration silencieuse mais saccadée, qui trahit enfin l'anxiété du jeune homme. La sensation arracha un soupir béat au roi.

— Nous préférons cela, susurra-t-il.

Il pencha alors légèrement la tête avant de reprendre d'une voix douce et plus satisfaite :

— Nous avons beaucoup à apprendre de votre ami Valentin, commença-t-il. Nous savons ce qu'il sait faire, on Nous l'a rapporté. Nous avons des yeux dans toute la ville, savez-vous ? Ce n'est pas un secret. Nous avons des oreilles pour entendre chacune de vos paroles. Nous sommes là pour écouter vos confidences au creux de l'oreiller, celles que vous ne chuchotez qu'à ceux à qui vous tenez, Louis. Nous sommes là lorsque vous cajolez votre ami le professeur, même lorsque c'est vous qui venez de le droguer pour pouvoir vous approcher de lui. Nous sommes là lorsque vous errez, seul, au bord du gouffre. Nous sommes là lorsque le professeur se caresse en pensant à vous au creux de ses draps. Nous sommes là lorsque vous forniquez avec votre servante ou avec des inconnus pour ne pas violer votre compagnon. Nous sommes là lorsqu'il remplit des carnets de poèmes et de proses érotiques qu'il ne vous fera jamais lire. Nous sommes là quand il étudie le Vide, nous sommes là lorsqu'il gratte et s'approche un peu trop du but. Et Nous sommes là quand il faut l'arrêter. Mais pour cela, Nous avons besoin de savoir ce qu'il sait vraiment, et il n'y a qu'une personne à qui il avouera son savoir. Et cette personne, Louis, c'est vous.

Tandis qu'il parlait, Léandre fut lentement entouré d'une aura plus sombre, hypnotique, et Louis se sentit vaciller. Il avait l'impression qu'il n'existait plus rien que le roi et que ses paroles,

le reste de la pièce plongée dans une obscurité incertaine puis dans le noir total. Il n'y avait plus que ses mots et ses phrases étaient tout autant d'ordres, comme s'il édictait la vérité, la seule et l'unique.

Louis ne vit pas qu'il était entouré de Vide. Aux yeux des autres, le marquis était devenu presque invisible. Le nuage opaque et dangereux émanait de chaque pore du roi, jaillissant de ses mains et de sa bouche, se diffusant lentement autour du jeune homme pour le bercer, comme un voile rassurant et poisseux. Sans même qu'il ne s'en rende compte, il coula contre ses joues et se glissa le long de son cou, vint se blottir tout autour de la muselière. Louis semblait relié à Léandre, noyé et choyé par le Vide, et il laissa soudain échapper une plainte de plaisir grotesque, sans même le réaliser.

Léandre, fils de l'Onde et du Vide, mettait à l'œuvre son dangereux savoir, le don maudit dont il avait été doté à la naissance. S'il n'avait pas été sous le coup de cet enchantement mortel, Louis aurait regorgé de questions. Mais il n'était plus lui-même et en cet instant, plus rien ne comptait que les mots de Léandre et les doigts fins du Vide qui s'immisçaient dans son esprit et sous ses vêtements.

Le roi referma brusquement sa main et le maléfice cessa. Louis s'effondra au sol, tête la première, et se cogna le front contre le marbre. Il se sentit soudain seul et désespéré, comme s'il n'avait jamais connu une telle présence, un contact aussi obsédant et inévitablement aussi addictif. Il avait à la fois envie de mourir tant le manque lui semblait insoutenable, mais aussi de continuer à survivre pour espérer encore ressentir cette émotion bénie.

— Relève-toi, Louis, ordonna soudain Léandre.

Le marquis eut l'impression qu'il ne pouvait plus esquisser le moindre geste, vidé de ses forces par le contact trop puissant, comme un papillon de nuit qui aurait brûlé ses ailes à une flamme. Pourtant, la muselière se mit soudain à trembler contre sa peau. Le Vide se l'était appropriée et grouillait près de ses joues, envahissant sa bouche et ses narines, s'insinuant dans ses oreilles et se faufilant le long de ses paupières. La sensation était effroyable et pourtant il ne pouvait pas la repousser. Émettant un geignement rauque, Louis se releva. Ce n'était plus lui qui dirigeait son corps mais l'entité qui manipulait son masque, forçant ses gestes et ses paroles, et il s'entendit répondre :

— Oui, Maître.

Pétrifié par sa propre voix, il demeura debout face à l'assemblée un moment, avant que ses jambes ne le mènent à nouveau vers une porte dérobée. On lui ouvrit en l'entendant approcher et sans pouvoir esquisser le moindre mouvement de recul, le marquis fut emporté par son propre corps vers les geôles.

Chapitre VII

— Mais allez-vous finir par me dire ce qu'il se passe, à la fin ?

Valentin patientait toujours sur un banc à l'entrée de la pièce, à quelque distance du bureau du chancelier. Lorsque celui-ci s'en était retourné à ses papiers après le départ mouvementé de Louis, il avait commencé par faire les cent pas, harcelant l'homme de questions. Finalement, celui-ci lui avait ordonné de prendre place le temps de mettre en ordre quelques affaires. Valentin avait eu un mal fou à rester stoïque, jetant régulièrement des regards appuyés vers les deux portes qui menaient respectivement au couloir et à la chambre du trône.

Il ne pouvait pas se rebeller davantage, risquant de mettre Louis en danger. Il ne pouvait pas non plus partir et l'abandonner aux mains du monarque. Il se retrouvait donc coincé ici à ne savoir que faire.

Finalement, à sa nouvelle question, le chancelier reposa sa plume avant de se détourner de son bureau. Un garde venait de faire son entrée et se dirigea vers lui. Les deux hommes s'entretenirent à voix basse et lorsque le soldat fut parti, le connétable se tourna vers le rouquin. Le menton relevé et la mine pincée, il lui indiqua de le suivre.

Le jeune précepteur avait espéré qu'il serait mené à la chambre du trône pour pouvoir s'entretenir une bonne fois pour toute avec le roi. Il était loin de se douter du danger de la chose et de la façon dont venait de se passer l'audience de Louis. Au lieu de cela, ils quittèrent de nouveau l'antichambre pour s'embarquer dans une série de couloirs de plus en plus lugubres. La soie et les matières précieuses disparurent à vue d'œil à mesure qu'ils avançaient. Il pouvait voir à chaque pas s'amenuiser le soin qu'on avait pris pour aménager le lieu où ils se rendaient et il comprit donc rapidement qu'on le menait à une aile réservée aux domestiques. La pierre était à nu le long des murs, le plancher de mauvaise facture, puis enfin remplacé par un simple sol de terre. Il lui sembla particulièrement incongru de se trouver encore au cœur du palais et d'en découvrir un pan entier laissé à l'abandon.

À sa droite, une rangée de fenêtres offraient une vue morne sur un jardin défraîchi tandis qu'ils longeaient rapidement les gigantesques cuisines à sa gauche. Un vacarme assourdissant y régnait, les pots et les marmites s'entrechoquant sans cesse. L'odeur était éprouvante, loin d'évoquer un bon repas, et la crasse des cuisiniers n'avait rien de prometteur quand à l'avenir des mets.

Plus loin, les jardins laissèrent place à un petit enclos en friche où dépérissaient quelques espèces pourtant rarissimes. Valentin ralentit pour y découvrir un oiseau au plumage sombre, semblable à un perroquet, auréolé de plumes d'un violet vif, un minuscule cheval de la taille d'un enfant qui demeurait allongé dans un coin, amorphe, et un félin amaigri au pelage tacheté, gracieusement réfugié dans le haut d'un arbre. Offerts au roi, les animaux avaient dû perdre son intérêt et avaient été relégués dans cette arrière-cour pour y finir leur vie. Valentin se demanda furtivement s'il n'aurait pas mieux fallu pour eux qu'ils terminent dans les cuisines puis poussa un soupir : c'était probablement le sort qui les attendait.

L'endroit qu'ils traversèrent ensuite empourpra le jeune homme jusqu'en haut des oreilles. Aux

yeux de tous se trouvaient des bains publics, et de nombreux domestiques, hommes et femmes mêlés, étaient occupés à se récurer. Même s'il trouvait fort respectable d'offrir aux employés de maison l'occasion de se laver, il était choqué que cela se fasse ainsi sans aucune intimité, face à cette ménagerie moribonde.

Valentin ne put retenir un soupir de soulagement lorsqu'ils quittèrent enfin cette partie de l'aile avant de réaliser que c'était une bien maigre consolation. Ils se trouvaient désormais à l'entrée des geôles.

Un pas léger se fit entendre derrière eux, de petits talons frappant la terre à leur rencontre, et le rouquin tourna les yeux en comprenant qu'on venait à eux, bientôt imité par le chancelier. Il n'était pas certain qu'il s'agisse d'un adolescent ou d'un adulte, et encore moins d'un homme ou d'une femme, mais toutes ces questions furent reléguées à l'arrière de son esprit lorsqu'il réalisa que la bouche de l'être était cousue. Valentin laissa échapper un léger cri de surprise et s'en trouva immédiatement gêné, ce qui ne sembla toutefois pas embarrasser le bouffon du roi qui lui faisait face.

Sous ses abondantes boucles blondes, son visage de poupée était copieusement poudré, et maquillé à profusion. Son regard clair était toutefois tranquille et la jeune créature esquissa une légère révérence. Débarrassé de sa crinoline-cage, il arpentait les couloirs en culottes courtes et corset sans la moindre pudeur.

Valentin lui rendit son salut, avant de jeter un regard plus hésitant au chancelier. Il se trouva fort troublé, incapable de savoir si l'individu venait pour lui. Le vieillard près de lui arborait une expression pincée de dégoût. Ses lèvres, retroussées dans un désagréable rictus, révélaient une dentition pourrie et inégale. Sous les belles apparences du château, Valentin eu soudain la sensation que tout était aussi putride.

Le chancelier reprit finalement la parole, la colère barrant son front, pour présenter le protégé du monarque :

— Candide, le Fou du Roi. Que veux-tu, je n'ai pas que cela à faire ?

Une seule personne dans tout le palais ne pouvait se permettre de parler ainsi au jeune homme et il s'agissait bien du connétable. Puritain et aigri, il voyait d'un très mauvais œil cette nouvelle distraction qui évoluait sans cesse autour du souverain.

Sa réaction soutira un sourire à Candide, du moins dans la mesure où ses lèvres scellées pouvaient le lui permettre. Il esquissa une nouvelle révérence, surjouée et outrageuse, à son égard, avant de faire un signe vers Valentin. Il désigna ainsi le rouquin, puis les geôles en faisant comprendre qu'il ne devait pas s'y rendre mais plutôt le suivre, mentionna-t-il en indiquant le reste du palais. Le chancelier s'apprêtait à s'opposer catégoriquement à cette demande mais Candide fronça les sourcils. D'une série de gestes clairs, il lui secoua son index sous le nez, le menaçant ensuite de tout rapporter au roi en décrivant une couronne tellement grande sur sa tête que le geste en était presque comique. Le connétable poussa un soupir et leva les bras au ciel avant de s'éloigner en brailant qu'on ne pourrait jamais diriger ce domaine convenablement si tout le monde venait lui mettre des bâtons dans les roues.

Valentin n'avait pas quitté un instant Candide du regard. Il était toujours embarrassé de son cri

de surprise et se sentait surtout écoeuré par les fils qui liaient la bouche du jeune homme. Ce châtement lui semblait atrocement cruel et un malaise profond lui retourna l'estomac. Il fut toutefois très étonné de voir le chancelier les quitter et vérifia par deux fois qu'il était bien parti avant de reprendre la parole :

— Je vous remercie, Candide. Mais mon ami se trouve dans cette prison, je crois. Il faut que j'aie lui porter secours.

La créature secoua la tête négativement, et si son regard était toujours calme, son air était plus sévère. Malgré sa jeunesse, il semblait autoritaire et sûr de lui. Son habituelle attitude amorphe et soumise aux pieds du monarque était bien loin même si Valentin ne pouvait pas se rendre compte de cette différence. Candide passa son bras à celui du rouquin pour l'entraîner à nouveau.

« Je vais finir par connaître le château comme ma poche », pensa Valentin. « Je dois rêver, c'est bien ça. Je vais finir par me réveiller. Je suis perdu au fin fond d'un horrible cauchemar. »

Pourtant, Candide continuait à l'emmener toujours plus loin dans le palais, et de porte dérobée en coursive secrète, ils arrivèrent finalement dans un petit boudoir. Là, le jeune bouffon referma la porte derrière eux avant de s'avancer un peu pour claquer des mains. La pièce aux rideaux tirés était plongée dans une obscurité partielle et pour une fois agréable. De nombreuses petites boîtes étaient éparpillées sur le dessus des coiffeuses qui occupaient l'ensemble de la chambre, et débordaient de maquillage, plumes, morceaux de perruques et autres fanfreluches. On aurait dit la loge d'une troupe d'artistes et lorsque « La Madeleine » surgit de l'arrière d'un paravent, Valentin poussa un soupir de contentement.

— Maud, grands dieux, j'ai cru ne jamais vous revoir ! Pardonnez-moi de vous avoir faussé ainsi compagnie. Je ne comprends plus rien...

La jeune femme rejoignit prestement son ami roux, pour l'attirer ensuite vers l'un des fauteuils. Une fois installés, elle posa sa main contre sa joue d'un air attentif :

— Je sais, tout est extrêmement compliqué ici. C'est à moi de m'excuser, je ne pouvais pas parler devant Ambroise, tout à l'heure. Il est l'oreille du roi, vous savez, rien n'est en sécurité quand c'est dit en sa présence, et je crois que votre ami Louis s'est fait entourloupé.

Candide se rapprocha d'eux et demeura sur ses pieds, l'air sage. Valentin ne put s'empêcher de ramener son regard à lui, avant de questionner plus bas :

— Je ne comprends pas non plus pourquoi vous m'avez aidé ? J'allais voir Louis, on l'a emprisonné, je n'en sais même pas la raison !

— Candide est un ami à moi, c'est quelqu'un de confiance. Il faisait partie de notre troupe, avant...

La jeune femme s'interrompt pour laisser échapper un soupir difficile, puis porta une main à sa gorge avant de reprendre :

— Le roi est fou, ne croyez pas que je ne le sache pas. C'est moi qui suis chargée de m'occuper de Candide, de l'habiller et le maquiller chaque jour. Je vois ce qu'il lui fait subir, en plus de...

Elle fit un geste pour désigner sa bouche cousue, et continua :

— Il faut que cela s'arrête. Quelqu'un doit le sortir de là, et vous aussi, par la même occasion.

Après avoir écouté poliment la conversation, Candide attira leur attention d'un geste de la main. Il pointa d'abord Valentin puis fit signe vers l'endroit d'où ils étaient venus, indiquant de longs cheveux par la suite. Après une hésitation, le rouquin devina le prénom de Louis et sur un hochement de tête, Candide continua.

— Louis sourit ? tenta Maud alors qu'il venait de placer ses doigts autour de sa bouche en les étirant vers l'arrière.

Furieux, le jeune homme réitéra son geste plusieurs fois, jusqu'à ce que Valentin murmure :

— La muselière ? Oui, j'ai vu les soldats la lui enfiler, je ne sais pas de quoi il s'agit !

— La muselière le fait loucher ? demanda alors la jeune femme, alors que le bouffon traçait de petits cercles devant ses yeux de ses index.

Il leva le regard au ciel et soupira longuement par le nez ce qui soutira un rire à l'actrice :

— Je suis désolée, mais ce n'est pas clair ! La muselière lui fait mal aux yeux ?

Décidant de changer de stratégie, le jeune fou tendit ses bras devant lui, marchant d'une façon raide. Personne n'arrivait à le comprendre. Il indiqua Valentin à nouveau, optant pour une autre idée. Le rouquin se concentra alors que l'adolescent mimait encore de longs cheveux, puis se dandinait en remuant les fesses, ce qui provoqua juste l'hilarité générale malgré la situation. Candide lui-même avait les yeux plus pétillant, et l'instant d'après il imita quelqu'un, plongé dans la lecture d'un livre.

— Ambroise ! s'exclama Valentin, sans pouvoir s'empêcher de glousser.

La jeune créature hocha la tête, et lorsqu'il répéta son geste, les index tournicotant devant son regard, le précepteur déduisit :

— Ambroise a drogué Louis ?

Nouveau geste négatif de la part de Candide. Comme auparavant, il imita la couronne démesurée et c'est Maud qui finit par conclure :

— Le roi a drogué Louis !

L'adolescent secoua légèrement la main de gauche à droite. C'était à peu près ce qu'il voulait leur faire comprendre, il était satisfait. Il prit place près d'eux sur un autre fauteuil avant de se frotter les tempes. Il fatiguait et sa journée était encore malheureusement bien longue.

Valentin poussa un nouveau soupir, concentré. La bonne humeur à laquelle il s'était adonné un instant se dissipa très vite et il fit la moue. Louis était donc sous l'emprise du roi, désormais. Sans l'intervention du jeune bouffon, il aurait marché droit dans la gueule du loup. Toutefois, il fallait le sortir de là, coûte que coûte. Il serait bien temps ensuite de le débarrasser de ce masque atroce. Le précepteur finit par se tourner vers Maud qui demeurait aussi pensive :

— Existe-t-il un autre accès aux prisons ? J'ai l'impression que ce palais est truffé de passages en tous genres.

La jeune comédienne secoua la tête, son regard glissant sur l'adolescent près d'eux :

— Je n'en connais pas, à vrai dire je n'y ai jamais mis les pieds. Seul Ambroise possède des plans détaillés du palais et nous ne pouvons définitivement pas lui faire confiance. Candide connaît le lieu mieux que moi, toutefois. Le roi l'a fait emprisonner avant de s'en prendre à lui. Il avait le choix entre rester ainsi à croupir au cachot, ou le servir après avoir été rendu muet...

— Cet homme est fou... Je pensais que les rumeurs étaient exagérées, mais j'ai au contraire l'impression qu'elles ne sont pas assez puissantes !

Valentin garda le silence et détailla tour à tour ses nouveaux acolytes. Il essayait de se faire à l'idée que pour lutter contre le roi et son empire, il allait devoir s'aider d'un adolescent mutilé et d'une actrice. Il ne valait pas mieux qu'eux, et il le savait, petit professeur roux et nerveux. Il faudrait se contenter de cela et ce serait suffisant. Au moins, ils seraient trois, peut-être quatre une fois qu'ils auraient sauvé Louis, c'était toujours mieux que se dresser seul contre le royaume.

— Il faut sauver Louis.

Son ton était catégorique et il sortit totalement de ses pensées en se tournant vers Candide.

— Te souviens-tu d'un autre accès aux geôles ou venait-on à toi toujours par le même endroit ?

L'adolescent se leva après un instant de réflexion puis alla s'emparer d'un flacon empli de fard à lèvres rouge. Il y plongea le bout du doigt et commença à esquisser sur l'un des miroirs un plan sommaire de l'aile du palais qui les intéressait. Valentin y reconnut les bains publics, puis la porte donnant aux geôles où il s'était fait intercepter par Candide. Celui-ci dessina alors une série de petites pièces qu'il devina être les cellules. Cela ne le menait pour le moment à rien, jusqu'à ce que la jeune créature rajoute en partant de la salle d'eau un couloir étroit pour longer l'arrière des cachots et mener de l'autre côté des prisons. Ainsi, les soldats devaient sûrement se servir de la cursive pour aller et venir avec les prisonniers sans devoir passer à chaque fois devant tous les autres.

Candide s'essuya les mains une fois qu'il eut terminé et resta appuyé d'une hanche contre la coiffeuse en attendant une quelconque décision. Valentin regretta alors d'avoir mis en doute son utilité. L'adolescent était d'une aide précieuse, voire un atout majeur. Après un instant supplémentaire de réflexion, il pointa les cellules :

— Il y a deux solutions, désormais, et il va nous falloir faire un choix. Je ne peux pas vous dire comment, mais je pense pouvoir accéder à l'endroit où est détenu Louis, si nous devinons dans quelle geôle il est retenu. Nous pouvons donc tenter de l'atteindre ainsi, ou je peux jouer le jeu et le rejoindre comme l'avait planifié le chancelier. Qu'en pensez-vous ?

Le bouffon du roi et la jeune actrice demeurèrent silencieux à la suite de la question de Valentin. Chacun semblait réfléchir avec sérieux à sa demande, pesant le pour et le contre des deux solutions. Aucune ne semblait franchement meilleure que l'autre et ce fut Maud qui souleva

ce point :

— Si nous passons par l'arrière des cellules, comment comptez-vous accéder à Louis ? Comment faire si nous nous faisons attraper dans cet endroit ? Nous n'avons pas le droit d'y être ! Et si nous nous trompons de geôle ? Mais si vous essayez d'atteindre votre ami en lui rendant visite, je suis presque sûre qu'on vous fera emprisonner à votre tour !

Candide sembla immédiatement d'accord sur son point, il acquiesça la tête en faisant virevolter ses boucles blondes. Il pointa alors Valentin d'un doigt fin paré d'une bague au diamant énorme, puis imita une nouvelle fois la couronne.

— Le roi veut me voir ? questionna le rouquin.

L'adolescent esquissa un signe négatif puis de plusieurs petits gestes des mains, fit semblant de ramener quelque chose à lui.

— Il veut me capturer ?

Satisfait, le jeune homme hocha la tête à nouveau en soupirant longuement par le nez. Il avait été témoin de l'entrevue qui avait réuni le monarque et Louis, et avait scellé le sort de ce dernier. Il ne faisait alors nulle doute qu'il avait leurré le marquis dans l'espoir qu'il viendrait accompagné du précepteur. Pourquoi, il ne le savait pas, mais cela lui avait semblé évident.

Valentin poussa un souffle las à son tour et se frotta les paupières du bout des doigts. Il n'était pas habitué aux intrigues de la cour, encore moins lorsque celles-ci menaçaient sa vie. Les événements récents lui donnaient l'impression d'être pris dans une partie d'échec compliquée dont l'issue jouerait sa survie ou celle de ses amis.

— Il ne faut donc pas rejoindre Louis dans sa cellule par la voie officielle, c'est un fait. Alors je vais vous parler d'une autre chose qui a son importance. Vous me jugerez probablement fou mais cela est primordial. Voilà... J'ai l'impression que le palais essaie de me faire comprendre ce qu'il s'est réellement passé lors de l'avènement de Léandre. À vrai dire, je sais ce qu'il s'est passé, désormais. Mais c'est comme si l'endroit était hanté et que ses fantômes souhaitaient que je découvre et expose le roi. Dans quel but, je ne le sais pas. Et comment, encore moins !

Maud leva les sourcils tandis qu'elle écoutait Valentin et déposa une main dodue contre l'épaule du jeune homme.

— Je ne vous crois pas fou et je ne mettrais jamais votre parole en doute, vous le savez ! Même si, je l'avoue, tout cela est difficile à croire et à assimiler. Mais si vous soutenez que vous avez vu un fantôme...

Candide avait beau être silencieux par obligation, il semblait toutefois plus calme sous le coup de la surprise. Il croyait Valentin, cela se sentait à la fois à la lueur de son regard et à sa main qui avait rejoint l'emplacement de son cœur. Jamais il n'aurait cru qu'un étranger à la cour percerait ses secrets et encore moins un homme qui payait aussi peu de mine que le rouquin. Il hocha la tête à son tour et attira l'attention de son nouvel ami d'un geste pour lui montrer son assentiment.

Le jeune saltimbanque se releva pour rejoindre l'une des coiffeuses et en fouiller son contenu.

L'arrière de ses cuisses était marqué de zébrures sombres qui trahissaient les mauvais traitements que devait lui infliger Léandre. Ses épaules étaient saillantes et Valentin remarqua que sous toute cette mise en scène, comme il s'en était douté, Candide devait être un adolescent horriblement malheureux, autant que maltraité. En un instant, il décida de le sortir lui aussi de là bien qu'il n'ait absolument aucune idée de la façon dont il pourrait procéder. Mais en premier lieu, ils devaient sauver Louis et l'instituteur commença enfin à exposer son plan :

— Candide, vous m'avez dit que vous pouviez accéder aux geôles, si je ne m'abuse ? Ou du moins que vous y aviez passé du temps. Sauriez-vous trouver un moyen d'y retourner pour pouvoir me dire dans quelle cellule se trouve Louis ? Il me faudrait le nombre de pas qui sépare l'entrée des prisons de celle de Louis.

— Ils ont peur de lui, intervint soudain Maud. Les gardes ont peur de Candide, car il est sous la protection du roi mais aussi parce qu'il est la preuve de sa cruauté, je pense. Ses lèvres cousues les effraient tous et il pourra se rendre sans mal où il veut.

L'adolescent acquiesça aux paroles de l'actrice potelée, partageant son opinion. Il était loin d'être ignorant des mots chuchotés dans son dos. Beaucoup le pensaient idiot ou trop jeune pour comprendre et bien peu devinaient l'intelligence et l'âge réel du jeune homme. Bien sûr, il les confortait dans leur idée et en jouait souvent.

Candide finit par extirper ce qu'il cherchait du tiroir d'une commode dans un coin de la pièce. Le boudoir possédait un petit recoin qui servait de bureau et il y avait trouvé une feuille de papier ainsi qu'une plume. Il plongea le bout de cette dernière dans un petit encrier et commença à tracer quelques lettres maladroitement sur le parchemin.

« Le roy voit les fantômes. Le roy cherche les magiciens pour les tuer. »

Valentin parcourut le papier du regard avant de questionner à voix basse :

— Léandre veut tuer les fantômes ?

Le fou secoua la tête de droite à gauche avec lenteur avant de pointer l'un des mots. Le sang du rouquin se glaça alors que l'évidence s'imposait à lui.

— Le roi veut tuer les magiciens du royaume... Et je pense que cela veut dire qu'il veut se débarrasser de moi également.

Maud releva la tête d'un geste vif, les yeux ronds. Après un regard échangé avec Candide, elle reprit d'une voix plus rapide, comme si elle n'était pas certaine d'avoir bien compris.

— Vous ? Voulez-vous dire que vous savez utiliser la magie ?

— Non, du moins, comment vous expliquer ? Je ne suis pas un de ces charlatans qui prétendent pouvoir faire des tours de passe-passe. Je ne suis pas non plus l'un de ces grands adeptes mystiques qui soulèvent des montagnes et envoient des éclairs. Ces choses là n'existent que dans les livres !

Le fou du roi griffonna deux mots qu'il présenta aux yeux de Valentin. Celui-ci les lu à voix haute en reprenant :

— Le Vide, oui. Je pense que le Vide n'est pas un phénomène naturel comme nous sommes

nombreux à le croire. Je sais qu'il y a eu de nombreuses études depuis son apparition et que de grands savants l'ont associé à d'autres manifestations, comme la foudre ou mes tremblements de terre. Je crois que l'étude la plus proche du but était celle qui le comparait aux trous noirs.

Valentin observa tour à tour ses deux compagnons, ne s'attendant pas vraiment à ce qu'ils comprennent. Peu de monde était encore au fait des grandes avancées dans de tels domaines et beaucoup de gens du royaume se détournaient de la science puisqu'elle n'influaient pas directement sur leur vie de tous les jours. Mais elle passionnait Valentin, presque autant que les mots.

— C'est un concept difficile à vous expliquer brièvement. Sachez toutefois que le Vide y ressemble, à cela près que je crois que le Vide est vivant.

La jeune femme rondelette laissa échapper une exclamation surprise avant de se relever. Des boucles folles s'échappaient de son chignon et encadraient son visage avec un naturel rassurant pour Valentin. Elle était jolie, se fit-il la remarque. Son corps féminin semblait accueillant et il pensa un instant qu'il devrait être reposant de poser sa joue dans son giron, avant de se forcer à sortir de ce genre de divagations.

Le rose aux joues, il écouta l'actrice qui soliloquait en faisant les cent pas :

— Vivant ! En voilà autre chose ! Je dois dire que j'ai maintes fois parcouru les quais au nord de la ville et que jamais je n'ai pu voir le Vide bouger. Jamais ! Grands dieux, fort heureusement ! Vous n'imaginez pas le vent de panique qui s'emparerait de la ville si c'était le cas !

Candide observait la tragédienne qui n'en finissait plus de s'affoler puis il tourna la tête vers Valentin avant de la hocher. Il partageait son opinion et cela conforta le précepteur dans son idée.

— Louis m'a fait don des notes de son père, avant de venir ici. Elles sont consignées dans un épais carnet qui m'a été dérobé par Ambroise. Je pense que l'ancien marquis était lui aussi ce que le roi appelle un magicien. Je ne sais pas s'il avait les mêmes capacités que moi ou s'il savait faire quelque chose de différent, toutefois il menait plusieurs expériences de front, d'après ce que j'ai pu comprendre. Il faut retrouver ce journal, ainsi que Louis. Mettons-nous en route.

La petite troupe se dirigea jusqu'à la porte du boudoir, puis lorsque Maud eut vérifié que rien ni personne ne troublait la paix relative du couloir, tous se concertèrent pour trouver le meilleur chemin à suivre. Du moins, Valentin observa la comédienne et le fou du roi prendre la décision et se plia à leur choix puisqu'il se sentait irrémédiablement perdu.

Après quelques pièces inhabitées et corridors déserts, il reconnut toutefois l'accès aux bains publics et accepta de patienter auprès de la jeune femme dans une petite chambre qui faisait désormais office de débarras. Candide partit en éclaireur pour tenter de découvrir la cellule de Louis et le silence s'abattit sur les deux amis. Comme toujours lorsqu'il était nerveux, Valentin prit la parole :

— Je suis sincèrement navré de ne pas avoir pris de vos nouvelles, Maud. Je vous pense en danger ici, mais je vois que vous savez bien plus vous défendre que je ne l'imaginai ! Du moins, je ne veux pas dire que je vous pensais gourde, loin de là évidemment ! Pardon, je ne voulais pas vous insulter, simplement, vous êtes vraiment débrouillarde, c'est cela que je voulais dire ! Vous ne payez pas de mine, et...

La tirade du précepteur fut interrompue par les lèvres de Maud qui scellèrent les siennes. N'ayant rien vu venir, le rouquin demeura un instant les bras ballants tandis que la jeune femme entreprenante posait ses mains contre sa taille et pressait sa plantureuse poitrine contre son torse étroit. Maintes fois avant sa rencontre avec Louis, il avait rêvé d'un tel moment. Il envisageait d'inviter l'actrice à dîner, puis se voyait lui faire la cour de nombreux mois avant d'enfin oser lui quémander un baiser. Maud, elle, avait décidé de prendre les choses en main et quelques secondes plus tard il se prit à lui répondre.

Ses lèvres étaient aussi charnues que le reste de sa personne et il s'y attarda avec un plaisir non dissimulé. Ses joues étaient en feu mais il enserra la taille large de la jeune femme avec tendresse, attirant contre lui ce corps voluptueux et ravissant. Il aimait sentir ses rondeurs sous ses doigts, et il risqua une main contre un sein voilé de tissu, qui lui arracha un soupir de béatitude.

Maud mit fin à leur baiser aussi soudainement qu'il avait commencé et lui offrit un sourire mutin. Elle lui avoua alors à voix basse :

— Si nous devons mourir l'un ou l'autre, je m'en serais toujours voulu de n'avoir pas goûté vos lèvres.

Et Valentin remarqua que c'était la déclaration la plus attendrissante qu'on ne lui ait jamais faite. Il ne savait quoi répondre et fut presque soulagé du retour de Candide, à cela près qu'il aurait aimé pouvoir prolonger ce moment. Cet échange était désormais comme en suspend entre eux et bien qu'il en soit encore émerveillé, cela le mettait aussi mal à l'aise.

Le bouffon avait repris son petit morceau de papier et écrivit le nombre de pas exacts menant à la cellule de Louis. Le rouquin ne se demanda même plus s'il faisait bien de lui faire confiance, l'adolescent ayant gagné sa confiance en quelques heures à peine. Il décida alors de faire patienter le garçon à l'entrée des prisons tandis que Maud et lui se rendraient à l'arrière de la geôle. Il pourrait les prévenir pour leur permettre de fuir, même si Valentin ne savait pas vraiment comment.

Quelques instants plus tard, ils revinrent sur les lieux où Candide avait intercepté le chancelier et son nouvel ami. Le professeur remarqua qu'en effet, une porte dérobée semblait mener à l'écart. Les informations fournies par le fou du roi étaient tout bonnement parfaites.

Le corridor qui s'étendait face à eux était à peine assez large pour laisser passer deux hommes côte à côte. La pierre était taillée de manière grossière et de la chaux couvrait le sol, parsemé de paille. L'odeur qui emplissait le lieu était à la limite du supportable.

Il n'y avait aucun moyen de savoir si les gardes passaient régulièrement et encore moins de les voir venir. Valentin décida qu'il faudrait se fier à l'ouïe, bien que la chose se promette d'être dangereuse. Ils n'avaient absolument aucune raison de se trouver là et si leurs faits et gestes

étaient rapportés au chancelier, voire pire au roi, nul ne pouvait savoir ce qui les attendait.

Le rouquin ne recula toutefois pas, poussé par l'urgence de la situation. Flanqué de Maud, il se mit à compter ses pas à voix haute, perturbé de le faire à nouveau au vu et au su de tous. Une fois le nombre exact atteint, il s'arrêta face à un mur vieilli, semblable au reste du couloir.

— Nous y voilà, souffla-t-il en réalisant que son cœur battait si fort qu'il entendait à peine ses propres paroles.

Valentin posa la main contre la pierre et poussa un soupir tendu. Il y avait tellement peu de chances que son entreprise réussisse. Il ne maîtrisait absolument pas ce « don » dont lui avait parlé Louis et vouloir s'en servir pour libérer son ami était aussi farfelu que décider de creuser le mur à la petite cuillère.

Il se mettait à paniquer et cela ne l'aiderait en rien. Il lui fallait être sûr de lui. Valentin tenta de se rappeler des fois où il avait réussi à apercevoir les secrets de la ville et du palais. Comment avait-il pu accéder à ces endroits cachés ? Qu'est-ce qui avait été le déclencheur de ce talent ?

Le rouquin se rappela soudain son étrange cauchemar, avant de se réveiller auprès du marquis. La sensation avait été oppressante, presque douloureuse, mais le don avait réagi à sa demande. Mieux que cela, il lui avait obéi. Fort de ce souvenir, il posa son autre main près de la première, à plat devant lui, et ordonna d'une voix ferme.

— Ouvre-toi !

Quelques instants passèrent à la suite de l'ordre de Valentin, dans un inconfortable moment de solitude. Les mains toujours relevées, il observa le mur intact face à lui, une barre de déception lui marquant le front. Sa tentative était probablement trop simple et il n'avait pas encore appris à manier ce don qu'avait mentionné Louis, toutefois il avait été si sûr que face à l'urgence de la situation son angoisse serait suffisante pour le déclencher qu'il en fut plus contrarié encore.

— Je ne comprends pas, c'est ainsi que j'ai réussi à m'en servir auparavant ! siffla-t-il en frappant le mur du poing.

— Valentin... objecta Maud.

— Ça ne me sert à rien si je ne peux m'en servir qu'en me promenant en ville, ou quand il fait nuit, ou quand je dors ! Ce n'est pas possible ! Je n'ai pas d'autre solution !

— Valentin ! intervint de nouveau la jeune femme.

— Je sais ! Il faut trouver autre chose, je ne pouvais pas savoir que cela ne...

Le précepteur venait de se retourner vers la comédienne sans se départir de son expression chagrinée et sa phrase resta en suspend lorsqu'il découvrit derrière elle un trou béant. La pierre semblait simplement avoir disparu, là où elle se dressait auparavant, volatilisée sans bruit et sans poussière. Valentin rajusta son col, toussota, puis passa la tête par l'ouverture.

— Voilà qui n'est pas pratique puisque Louis se trouve du côté de l'autre mur.

De gauche à droite un nouveau couloir s'étirait en parallèle du premier et lorsque le jeune homme y fit un pas, il remarqua face à lui une série de portes. L'apparition représentait en

réalité le même couloir que celui des cellules, bien que tout sembla dans un état de décrépitude avancé.

— Maud, allez chercher Candide, qu'on ne l'aperçoive pas. Je vous attends ici-même. Je pense que nous serons de toute façon plus en sécurité à l'abri de ces lieux qu'au milieu du passage des gardes.

L'apprentie actrice demeura plantée près de Valentin et le dévisagea comme si elle n'avait rien entendu de ce qu'il venait de dire. Et pour cause, comment rester stoïque alors que par la seule force des mots l'instituteur avait à l'instant creusé un passage dans la pierre ? Il la houspilla toutefois gentiment pour qu'elle se presse et elle disparut au bout de quelques instants à la recherche du bouffon du roi.

Le rouquin s'avança alors d'un pas dans le nouveau couloir en détaillant de nouveau la roche et le sol usés pour tâcher de comprendre où il se trouvait. Il avait cru un instant que par un incroyable tour de passe-passe il avait obtenu l'accès à la réelle rangée de cellules mais il n'en était rien. Chacune d'elle était vide et abandonnée, du moins le croyait-il après avoir jeté un oeil dans deux d'entre elle en remontant le corridor par la droite.

Atteignant la troisième, il porta une main contre les barreaux pour tenter de les secouer lentement et l'un d'eux lui resta entre les doigts. Le morceau de métal était rouillé jusqu'à la moelle et s'effrita en une poussière cuivrée et désagréable qui collait à la peau. Il déposa au sol le restant du barreau, se retenant de justesse de l'y jeter pour éviter d'ameuter tout le château, et il poussa la porte de la cellule. Celle-ci résista avant qu'il ne réalise son erreur et l'attire à lui. Elle s'ouvrit sans un bruit.

L'intérieur de la petite stalle était à peine à taille humaine. Valentin comprit qu'il s'agissait là de l'un des stratagèmes du roi pour venir à bout de ses prisonniers récalcitrants : les enfermer dans une pièce leur permettant à peine de s'allonger au sol et encore moins de se dégourdir les jambes. Nul doute qu'après de nombreuses heures passées dans cet abri minuscule, le plus brave des hommes devait ressentir les âpres bouffées angoissantes de la claustrophobie.

Le sol était jonché de paille dans un des recoins et l'odeur qui en émanait était presque insoutenable. En prenant soudain conscience, Valentin se couvrit la bouche et le nez de sa manche, prit d'un haut-le-cœur. Du bout de son soulier, il écarta les brins souillés et eut un mouvement de recul en découvrant ce qu'ils recouvraient. Un cadavre dans un état avancé de putréfaction et infesté de vers avait été repoussé au bout de la cellule. Le chaume était poisseux de sang coagulé.

Cela n'avait aucun sens. Les cellules semblaient abandonnées depuis des dizaines d'années vu l'état des barreaux et de la pierre. À certains endroits, celle-ci tombait en morceaux, ouvrant des trous béants d'une pièce à l'autre. Comment ce corps pouvait-il sembler si frais ? Les lèvres de Valentin s'étirèrent dans un rictus. Un cadavre n'avait strictement rien de « frais », c'était certain. C'était pourtant le mot qui lui était venu en premier. L'homme – ou du moins il lui sembla qu'il s'agissait là d'un garçon – devait avoir été exécuté il y a peu. Ou être mort de causes plus ou moins naturelles, certes.

Il aurait dû être désormais habitué au fait que rien n'avait de logique au cœur du palais, pourtant Valentin essaya de continuer à réfléchir de façon cartésienne. Il en avait besoin,

comme si une part de lui-même n'arrivait tout simplement pas à admettre la totale incohérence des événements qu'il traversait. Toujours perdu dans ses pensées, il repoussa la paille à nouveau de son pied pour tenter de découvrir le mort, puis il se figea. Au cou de celui-ci pendait encore un collier de perles noires, reconnaissable entre tous. Pris d'une violente nausée, l'instituteur sortit d'un bond de la cellule et alla s'appuyer d'une main contre le mur qui faisait face à celle-ci. Plié en deux, son estomac se rappela à son bon souvenir, agité de spasmes colériques. Quelques longues minutes, Valentin eut l'impression que son contenu allait se déverser au sol avant de réaliser qu'il était de toute façon vide. Il avait déjà rendu une première fois face au banquet fantôme. Les frissons succédèrent aux nausées, accompagnés d'une fine pellicule de sueur froide qui lui glaça la nuque.

— Est-ce que tout va bien ? s'exclama Maud qui venait d'apparaître à nouveau par la faille du mur un peu plus loin. Enfin, ma question est idiote, je vois bien que cela ne va pas ! Que s'est-il passé, Valentin ? On croirait que vous avez vu la Mort !

— Presque... souffla le jeune homme avant de se redresser, les tempes encore humides de panique. Dans cette cellule, j'ai vu le cadavre de Louis...

La jeune femme porta la main à sa gorge, comme chaque fois qu'elle était prise d'une émotion trop vive. Toute sa poitrine se gonfla d'angoisse alors qu'elle retenait son souffle. Elle risqua un œil vers la petite prison sans même oser s'en approcher, comme si un fantôme ou pire un revenant allaient en jaillir.

Candide avait suivi la demoiselle après qu'elle l'eut prévenu de l'incroyable tour de magie de Valentin. Elle n'avait pas d'autre explication pour décrire ce dont elle avait été témoin. Sa surprise était réelle et sincère, puisqu'elle n'avait jamais eu à faire face aux diableries du roi Léandre. À l'aveu du précepteur qu'il venait de rejoindre, le jeune bouffon ouvrit des yeux ronds et douloureux. Pour lui, le monarque était parfaitement capable de supprimer Louis si l'envie soudaine le prenait, il n'en aurait même pas été surpris. Mais découvrir son corps dans cet endroit inaccessible lui semblait plus qu'étrange. Ne faisant pas preuve de la même angoisse que Maud, il pénétra à son tour dans la geôle sans une hésitation. Il ne la connaissait que trop bien, ayant passé plusieurs semaines dans celle-ci ou une autre tout aussi similaire. Arrivé au mur du fond, il jeta un premier coup d'œil surpris à Valentin qui lui indiqua le sol. Reproduisant le geste du rouquin, il poussa la paille de sa chaussure et l'écarta toujours plus loin d'une série de petits mouvements fluides. Il releva alors à nouveau la tête, puis la secoua pour montrer son incompréhension.

Le sol de la cellule était vide.

Valentin laissa échapper un rire à la fois soulagé et incrédule. Il se passa les mains dans les cheveux pour recoiffer ses mèches vives, d'un geste à la fois fébrile et consciencieux :

— J'aurais dû m'y attendre. Comment cela est-il possible ? Je ne devrais même pas continuer à me poser ce genre de questions ! Je ne cesse d'être confronté à des visions du passé depuis mon arrivée entre ces murs ! Non, c'est d'ailleurs inexact, pour tout vous dire cela fait plusieurs mois que je vois des choses qui n'existent plus. Oh, jamais je n'avais eu de telles hallucinations, simplement je pouvais voir des passages et des recoins de la ville qui n'étaient plus là. Mais voilà que depuis que j'ai mis les pieds dans ce château, je vois aussi des êtres ! Et qu'était-ce

donc, alors ? Si c'était là le cadavre de Louis, cela veut-il dire que je vois également ce qui va se produire ? Et que le roi Léandre compte donc laisser croupir le marquis dans ses geôles jusqu'à ce qu'il en meure ou pire ?

Le jeune homme avait parlé d'une voix perplexe et bien trop rapide. Il fut obligé de ponctuer son monologue par une inspiration ample qui lui permit au moins de se détendre un minimum. Ni Maud, ni Candide n'avaient osé l'interrompre, réalisant le désarroi palpable qui tirait le professeur.

Le fou du roi revint vers lui et posa sa main contre l'épaule de Valentin d'une façon réconfortante. Il souriait, autant que le lui permettaient ses lèvres liées, une pointe d'émotion dans le regard. Il le comprenait, c'était évident. Lui-même avait été témoin de tant d'aberrations au sein du palais. Il indiqua alors le reste du couloir et Valentin hocha la tête. Même si l'adolescent ne parlait pas, il avait l'impression de pouvoir lire ses pensées.

— Vous avez raison, continuons d'explorer. Si nous avons eu accès à cet endroit, c'est que nous devons y trouver quelque chose. Et si je prends en compte ce que je viens de voir... Eh bien, auparavant, toutes les apparitions avaient pour but de me mettre en garde, je pense donc que cette chose essaie de me dire que nous devons nous presser pour éviter la mort de Louis.

— Pensez-vous que nous sommes sur la bonne voie ? questionna Maud en emboîtant à nouveau le pas au jeune homme. Je ne sais même pas où nous nous trouvons.

Après un silence, elle poussa un petit soupir inquiet :

— Je l'espère en tout cas, car le passage d'où nous sommes venus n'existe plus.

Candide et Valentin se retournèrent en chœur pour constater la véracité des paroles de la jeune femme. Le mur ne présentait plus aucune brèche. Le précepteur hocha alors la tête :

— J'en suis certain. Il nous faut croire en ce don car je pense qu'il s'agit là de notre seule issue. Lorsque le marquis et moi-même sommes venus au palais, nous avons traversé des grottes qui menaient sous la ville. Nous avons été poursuivis par une sorte d'entité qui a tenté de nous jeter en pâture au Vide. Le Vide s'étendait lui aussi sous la Citadelle. Je crois que cette chose est en train de dévorer la cité sans que personne ne soit au courant. Si j'ai réussi à en sortir vivant, c'est parce qu'un passage semblable à celui que nous venons de traverser s'est ouvert pour nous tirer de là. De la même façon que j'ai pu fuir des appartements d'Ambroise. Je pense que quelque chose ou quelqu'un nous aide pour affronter le Vide et ceux qui le contrôlent, peut-être.

Maud avait un mal flagrant à suivre le récit improbable de son ami mais comme auparavant, elle ne mit sa parole en doute à aucun moment. Au contraire, elle poussa l'instituteur à l'épaule :

— Dans ce cas, nous ferions mieux d'agir rapidement. Par où devons-nous aller, Valentin ?

Le jeune homme dévisagea de nouveau ses compagnons tour à tour. Pour la première fois il avait osé avouer à voix haute la majeure partie de sa pensée et il s'en sentait incroyablement soulagé. Il s'était douté qu'ils ne se moqueraient pas de lui puisqu'il avait déjà commencé à leur parler de ce qu'il savait faire auparavant, mais se retrouver devant le fait accompli avait

quelque chose d'apaisant.

—À vrai dire, je ne le sais pas. Je souhaitais ouvrir une brèche directe dans la cellule de Louis pour l'en extirper et l'emmener avec nous. Cependant, je me rends compte désormais que nous n'aurions jamais pu nous échapper ensuite. Ceci est peut-être un autre moyen d'y arriver mais il nous faut toujours trouver un accès aux geôles.

En même temps, Maud pointa le bout du couloir alors que Candide indiquait les cellules restantes. Dans un sourire, Valentin hocha la tête :

— Les deux options me semblent bonnes. Commençons.

Il s'avança de quelques pas, frôlant la roche du bout des doigts. Une pluie de petits morceaux de pierre tomba au sol en crépitant et il s'écarta pour ne pas salir son pantalon :

— Je n'arrive pas à savoir si cet endroit est réel. Pourtant, tout semble avoir une véritable consistance et je n'ai pas l'impression d'être en plein rêve. Il ne s'agit pas non plus d'une hallucination collective puisque nous nous sommes séparés et que vous m'avez retrouvé par le même chemin que j'ai emprunté. C'est plus qu'étrange...

Un peu plus loin, il s'approcha de l'entrée de la seconde cellule. Elles étaient au nombre de quatre, s'étirant régulièrement d'un bout à l'autre du couloir. Ce dernier disparaissait toutefois dans une obscurité étrange à quelques pas. Il était déjà anormal qu'ils voient si bien dans ce passage sans fenêtre et sans torche. Il l'était encore plus de voir certains recoins de cet endroit secret plongés dans les ténèbres de façon irrégulière.

— Est-ce que les geôles sont du même nombre, dans les véritables prisons du roi ?
questionna enfin le professeur en se tournant vers Candide.

Celui-ci hocha la tête, recomptant mentalement les cellules face à eux en les pointant du doigt pour confirmer ses dires. Valentin acquiesça à son tour et tira la porte à lui pour entrer dans un nouvel espace confiné. La petite pièce faisait presque la même taille que la précédente, ne permettant pas à un homme d'écarter les bras, mais elle s'allongeait un peu plus loin pour finir par bifurquer vers la gauche ensuite, hors de leur vue. Elle possédait des airs de couloir plus que de cellule à vrai dire. Il fit signe à ses comparses de rester où ils se trouvaient et s'avança avec un calme qui n'était qu'apparent pour pencher légèrement la tête vers le reste de la pièce. Maud poussa un soupir irrité et surtout inquiet :

— Faites attention, on ne peut pas savoir ce qui se trouve dans cet endroit ! Je n'aime pas du tout cela. Si seulement le passage ne s'était pas refermé derrière nous, je vous avoue que je serais déjà retournée vers le château !

Le rouquin jeta un regard vers son amie et lui offrit un sourire qui se voulait rassurant. Il fit un nouveau pas et disparut à leur vue, sans un bruit.

Le silence se fut plus pesant. On entendait seulement les talons de la jeune femme qui n'arrivait pas à rester en place et dansait sans cesse d'un pied sur l'autre. Elle jetait régulièrement de petits coups d'œil vers Candide, et finit par murmurer pour se rassurer elle-même :

— Ne vous en faites pas, mon petit. Je suis persuadée qu'il va revenir d'un moment à l'autre.

Comme l'instant s'étirait à n'en plus finir, Candide posa le bout de ses doigts contre le bras dodu de Maud pour la calmer et indiqua la cellule d'un mouvement de la tête.

— Hors de question que vous y alliez vous aussi ! Après, je vais me retrouver toute seule dans cet endroit affreux et si je ne trouve pas de sortie, ce sera une mort bien plus désagréable que je ne l'aurais espérée ! Valentin ? Que voyez-vous, là-bas ? Valentin, m'entendez-vous ?

L'adolescent esquissa pourtant un pas vers le fond de la cellule, bien décidé à voir ce dont il retournait, mais il fit volte-face en entendant un hurlement strident derrière lui. La plantureuse demoiselle s'était retournée à son tour et venait d'asséner un coup d'éventail à l'homme qui venait de la surprendre.

— Mais êtes-vous fou ? J'ai eu la frayeur de ma vie ! On ne surprend pas les gens comme cela, voyons ! Et comment êtes-vous arrivé là ?

Derrière elle, Valentin lâcha un cri à son tour, de stupeur toutefois en recevant ce coup inattendu.

— J'ai simplement posé la main sur votre épaule ! Cela ne me valait pas un coup !

— Un coup d'éventail, ce n'est pas un vrai coup ! Bonté divine, cela aurait pu être n'importe qui ! Ne refaites jamais une chose pareille !

Le précepteur frotta son front, s'étant fait frapper en plein milieu de celui-ci, et il jeta l'éponge. Il n'aurait jamais le dernier mot face à l'exubérante Maud et préféra battre en retraite.

— Très bien, je vous le promets. Eh bien, voyez vous, le couloir mène en réalité à la cellule adjacente, c'est un peu étrange, non ? En son milieu, une porte de bois a pourri sur ses gonds et j'ai pu l'ouvrir sans encombre. Il n'y a absolument rien dans l'autre prison non plus. Pas de paille, pas de signe d'occupation récente.

Puis il ajouta après un instant d'hésitation :

— Pas de vision. Je n'ai rien vu d'anormal.

Candide les rejoignit en écoutant Valentin attentivement, puis indiqua les deux geôles dont il venait de parler avant de montrer le mur qui les avait menés ici.

— L'endroit est le même que les prisons du roi, c'est bien cela ? C'est vraiment bizarre. Nous sommes dans une sorte de réplique, dans ce cas. Mais je ne vois pas bien ce que nous sommes censés y trouver.

Enfin remise de ses émotions, Maud jeta un œil vers le lit de fortune et décida de ne pas s'y asseoir malgré son mal de pieds. Elle préférait demeurer debout et souffrir en silence de ses ampoules que de poser son postérieur dans un tel endroit. Elle inclina alors la tête de côté aux dernières paroles du jeune instituteur :

— Pensez-vous vraiment que nous devons forcément trouver quelque chose, ici ? Peut-être

était-ce simplement un passage pour nous permettre de nous enfuir, ne croyez-vous pas ?

— Non, répondit Valentin en s'éloignant à nouveau vers le couloir principal. Si cet endroit m'était apparu durant mes promenades nocturnes, j'aurais bien voulu croire qu'il n'y avait rien d'autre à y voir que la découverte d'un lieu oublié. Mais depuis que je suis dans ce palais, il me semble que ces apparitions sont toutes autres. Comme si elles visaient à me faire comprendre l'histoire de ces lieux, ce qu'il a bien pu s'y passer et qu'on nous a caché.

Candide escorta le rouquin sans l'interrompre. Ses yeux couraient partout à la fois, observant le moindre recoin, scrutant les zones d'ombre et explorant les pièces familières. S'il s'agissait d'une réplique parfaite des geôles, à ses yeux, quelque chose lui semblait pourtant décalé, comme hors de propos. Il n'arrivait pas malgré tout à mettre le doigt dessus.

Il précéda le jeune homme dans la dernière cellule et s'écarta vivement lorsque quelque chose crissa sous son pied. Une plainte étouffée s'échappa de ses lèvres scellées, témoignant de sa nervosité. Il jeta d'ailleurs un regard embarrassé vers Valentin, puis baissa les yeux pour voir sur quoi il avait bien pu marcher. Près de ses souliers se trouvait un nouveau collier de perles noires.

Le rouquin fronça les sourcils un instant, se passa une main sur les yeux comme pour vérifier qu'il ne s'agissait pas là d'une hallucination et s'accroupit enfin pour observer l'ornement de plus près. À première vue, le bijou ressemblait en tout point à celui de Louis, mais lorsqu'il le ramassa il remarqua que les perles étaient enfilées sur un simple lien de cuir sombre, noué à un endroit. Or, celui de son ami était décoré d'un fermoir en or blanc.

— Cela fait deux fois que je vois ce collier de perles, dans ces cellules. Le cadavre que j'ai aperçu plus tôt portait le même, c'est pour cela que j'ai cru qu'il s'agissait de Louis. Pourtant, ce n'est pas le sien... La similitude est des plus troublantes, à qui peut-il bien appartenir ?

Derrière eux, une voix forte et masculine, puis une seconde, se firent entendre dans le couloir. Les trois compagnons se retournèrent du même geste vif avant de tourner la tête de concert vers le fond de la cellule où ils se trouvaient. Ils n'avaient aucun moyen de s'échapper et Valentin fit signe à chacun de se taire, regrettant bien vite son geste à l'égard de Candide.

Des pas remontaient le corridor dans leur direction et rapidement ils réussirent à discerner quelques mots, puis des phrases entières. Le premier homme parla de prison et d'y croupir. Le second répondit dans un éclat de rire qu'il y aurait tout de même quelques petits interludes dont ils pourraient profiter. Un geignement rauque vint interrompre leur discussion enjouée.

— Tais-toi donc, chien ! Tu parles que quand on t'le dit !

— C'est qu'il fait moins le coquin ! Nom de diable, le voilà dans un bel état !

Chacun se pressa de plus belle contre le mur, comme si à force de le pousser ils avaient pu s'y fondre, mais il était trop tard. Un instant de plus et les deux hommes surgirent face à eux, en traînant un troisième. Maud laissa échapper une exclamation où terreur et fascination se mêlaient. Candide, quand à lui, tâtonna à la recherche de la main de Valentin qui la lui serra en retour.

Ils se trouvaient face à une nouvelle scène du passé et le jeune professeur fut soulagé de

constater qu'il n'était pas le seul à être témoin de cette vision. Les trois fantômes avaient toujours forme humaine mais se mouvaient de façon saccadée, disparaissant par intermittence, pour réapparaître quelques pas en avant ou en arrière. L'impression qui en résultait était des plus désagréables, les spectres bougeant trop vite ou trop lentement.

Leurs corps étaient complètement translucides et teintés de blanc, seules quelques fades touches de couleur venaient rehausser leurs personnages. On pouvait distinguer le décor au travers d'eux et les amis furent soulagés de constater que les apparitions ne les voyaient pas en retour.

Deux soldats du roi, les auteurs présumés des quelques échanges en chemin, tenaient un homme presque évanoui. Chacun d'eux le maintenait debout d'une main sous l'aisselle, l'escortant comme s'il avait pu s'enfuir dans cet état. Ses jambes traînaient sous lui, ne le portant plus, et sa tête tombait contre son torse, le visage voilé par une chevelure corbeau. Sa tenue avait dû être autrefois majestueuse, chacun de ses vêtements était taillé sur mesure, visiblement par un tailleur très talentueux. Désormais, sa chemise était couverte de sang.

Il ne fallut que quelques instants à Valentin pour reconnaître cet homme qu'il n'avait pourtant jamais croisé. Sa mise était par trop semblable à celle de Louis et il avait hérité des cheveux de son père. Il en eut la confirmation lorsque celui-ci releva la tête, découvrant sur son visage une expression de dédain identique à celle du jeune homme. Ils avaient sous les yeux l'aristocrate qui avait disparu quelques années auparavant dans un accident présumé.

Les gardes jetèrent le corps épuisé de l'ancien marquis à même le sol et celui-ci se contenta d'un nouveau grognement. Une plaie courait le long de la joue et remontait jusqu'à sa tempe, qui saignait abondamment. Son visage tuméfié laissait imaginer la violence des tortures qu'il avait dû supporter.

— N'crois pas qu'on en a fini avec toi ! Quand l'roi veut quelque chose, il l'a !

Un dernier coup de pied rejoignit le flanc du prisonnier, puis les soldats quittèrent enfin la pièce. Un silence lourd envahit de nouveau la cellule, brisé seulement par la respiration saccadée du blessé. Le regard de Valentin courut sur le captif et il remarqua à son cou le collier de perles noires qu'ils avaient trouvé en entrant.

Une nouvelle pièce du puzzle venait de se mettre en place.

Après une éternité, le marquis releva une main et la rentra plus loin dans sa manche. Il se servit alors de celle-ci pour éponger lentement le sang qui coulait contre sa peau et poussa un soupir rauque et usé. Contre toute attente, il laissa alors échapper un rire las, et se laissa rouler sur le dos pour fixer le plafond au-dessus de lui. Il semblait éreinté mais ne semblait pourtant pas dans le sommeil.

Comme il se croyait seul, le visage du marquis se détendit peu à peu et Valentin y retrouva une nouvelle fois celui de Louis lorsqu'il se pensait à l'abri des regards. L'homme face à eux avait au moins vingt ans de plus que son fils mais la ressemblance était pourtant troublante. Au terme de quelques secondes, Valentin chuchota à l'attention de ses amis :

— Il ne disparaît pas. Pensez-vous qu'on puisse lui parler ?

Et le marquis de Persain tourna les yeux vers lui.

Le rouquin fit un bond de surprise, envoyant sa tête frapper le mur derrière lui avant de laisser échapper une plainte douloureuse. Les yeux écarquillés, il se frotta les cheveux avant de demander :

— Mais, vous pouvez me voir ?

L'homme se redressa sur un coude sans jamais lâcher Valentin du regard mais sans remarquer ses compagnons. Il répondit alors d'une voix grave et fatiguée, au timbre et aux intonations si comparables à celles de Louis :

— Évidemment. Et si vous êtes ici, vous ne devriez pas être surpris de le constater. Vous êtes un Perce-Rêve, n'est-ce pas ?

Le jeune instituteur demeura un instant ébahi de pouvoir aussi simplement converser avec un fantôme puis il secoua la tête négativement, l'air hésitant :

— Un Perce-Rêve ? Je ne sais pas ce que c'est. Est-ce que vous voulez parler de mon don ? Louis m'a dit que vous étiez comme moi.

— Louis est ici ? demanda immédiatement le spectre, cherchant la cellule du regard, en vain. Vous êtes un ami de mon fils ?

— Oui, Monsieur. C'est mon meilleur ami...

— Mais Louis n'est qu'un adolescent !

— Plus maintenant, souffla Valentin après une hésitation. Louis est un homme adulte, il est même plus âgé que moi. Je crois que vous comprenez ce que cela veut dire...

Le marquis de Persain hocha la tête avec lenteur et poussa un soupir désenchanté. Lentement, l'évidence s'imposa à lui et il reprit d'une voix plus calme, fataliste :

— Je vois. J'imagine donc que je ne ressortirai pas vivant des geôles du roi. Dans ce cas, il y a des choses que vous devez savoir.

Il s'interrompit un instant pour tousser, recrachant du sang au creux de sa main et l'essuyant sur la paille sous lui. Son souffle se fit sifflant mais il continua malgré tout :

— Vous êtes un Perce-Rêve, ce qui signifie que si Léandre est encore vivant, vous êtes son pire ennemi. Son père fait partie des nôtres, et c'est pour cela qu'il va le faire assassiner.

— Il est mort également, Monsieur.

L'homme hocha la tête, s'y étant vraisemblablement attendu :

— Alors Léandre est roi, n'est-ce pas ? Vous devez retrouver mes notes, elles sont cachées dans une pièce dérobée. Louis doit pouvoir vous mener au manoir en question, mais vous pouvez surtout faire confiance à Octave, mon majordome. Il connaît tous mes secrets, même s'il vous dira le contraire. Vous devez tout lire pour comprendre. Mais avant tout, vous devez fuir le roi comme la peste, ou l'assassiner. Vous ne pourrez jamais vivre en paix, sinon. Jamais.

Une nouvelle quinte de toux vint couper la parole au marquis, et c'est d'une voix affaiblie qu'il

termina :

— Est-ce que Louis est près de vous ?

— Non, Monsieur, avoua Valentin en secouant la tête d'un air penaud. Il a été capturé par le roi. C'est en le cherchant que je suis arrivé ici.

— Trouvez-le rapidement, dans ce cas. Mais s'il a rencontré le monarque, ne lui faites pas confiance avant d'être sûr qu'il n'est pas sous son influence.

— Comment en être sûr, Monsieur ? J'ai tant de questions ! Ambroise, l'archiviste, a dérobé vos notes ! Je suis presque certain qu'il les a donnés au roi...

— Alors retrouvez-les. Vous ne pourrez pas le vaincre sans cela.

— Mais comment retrouver Louis ? Comment l'aider ?

— Faites confiance à l'Onde... souffla le marquis, avant que son image ne s'altère puis ne disparaisse.

Valentin poussa un soupir rageur et se leva d'un bond :

— Non ! Revenez, expliquez-moi ! Qu'est-ce que l'Onde ! Que voulez-vous dire ? Aidez-moi !

Comme auparavant, seul le silence lui répondit. Le précepteur se passa lentement les mains sur le visage avant de se tourner vers ses compagnons, l'air pâle et consterné. Ses amis étaient tout aussi hébétés, la vision du fantôme et ses aveux les avaient sidérés. Maud reprit enfin la parole en se relevant à son tour :

— Le père de Louis savait que Léandre allait tuer le roi ! Cela veut dire que Louis est en danger. Quelque soit ce... « clan » dont il a parlé, les Perce-Rêves, le monarque doit être persuadé que le fils du marquis en fait lui aussi partie !

— Je n'en suis pas si sûr de cela, rétorqua Valentin. Je pensais que si Léandre a convoqué Louis, c'est parce qu'il savait que je viendrais. Mais dans ce cas, pourquoi ne pas me sommer directement de venir ?

— Parce qu'il avait besoin de Louis... conclut la jeune femme d'un ton alarmé.

Chapitre VIII

Après avoir observé le fantôme sans intervenir ni sembler effrayé, Candide laissa passer la colère de Valentin et l'observa discuter avec Maud sans se mêler à la conversation. Il les écouta progresser sur la bonne voie, ayant compris depuis longtemps ce qu'ils ne déduisaient que maintenant, pour avoir été témoin des manigances du roi. Il ne savait rien de ces fameux Perce-Rêves, si ce n'est que le monarque en avait une haine farouche et qu'il mettait tout en œuvre pour les exterminer. L'adolescent passait ses journées et ses nuits auprès de Léandre mais nombre de ces heures étaient perdues en assoupissements ou en rêveries. Il se sentait parfois las et pouvait sombrer dans le sommeil à tout moment, sans raison. De ce fait, sa vie au palais lui semblait décousue et ponctuée d'absences, ce qui la rendait au final plus tolérable.

À la conclusion de la jeune femme, Candide hocha lentement la tête et posa une main fine contre le bras dodu de Maud pour attirer son attention. Il inclina de nouveau le visage pour leur faire comprendre que ses mots étaient exacts : Léandre avait besoin du jeune marquis, il était l'un des nombreux pions sur son macabre échiquier. Il aurait aimé pouvoir partager son point de vue et leur détailler plus pleinement ce qu'il connaissait de la sombre épopée royale. Malheureusement, il ne pouvait non seulement pas parler mais encore moins le faire en cet endroit.

Candide avait toujours été un adolescent intelligent et il n'aurait jamais été choisi par le roi s'il en avait été autrement. C'est grâce à son charisme autant qu'à son esprit qu'il avait réussi à rejoindre la troupe de comédiens dont faisait partie Maud. Il avait grandi seul dans les quartiers démunis de la Citadelle, comme nombre de gamins des rues. Ceux-ci s'étaient organisés en petites bandes avec leurs propres codes et leurs lois particulières, des dizaines d'enfants crottés livrés à eux-mêmes dans les recoins les plus risqués de la capitale. Tout le monde connaissait leur existence mais personne ne faisait rien, pour la bonne raison que parler de ces petits attroupements consisterait à pointer du doigt l'incapacité du roi à les en débarrasser.

Certains les prenaient donc en pitié, nourrissant les garnements pour mieux se faire détrousser ensuite. Leur monde était sans pitié et rares étaient les membres de ces clans à atteindre leur majorité, emportés par la famine, la tuberculose ou un coup de couteau mal placé. Mais une poignée de ces marmots arrivaient tout de même à quitter la rue et à décrocher à la force du poignet la perspective d'une vie meilleure. Ce fut le cas de Candide lorsqu'il posa pour la première fois le pied dans un théâtre.

Il n'avait pas envisagé autre chose que vider les réserves de la petite cantine adjacente au bâtiment cette nuit-là. Ayant remarqué que les comédiens s'y rendaient toujours après leurs spectacles pour dîner, il avait attendu que les acteurs terminent leur repas et soient suffisamment éméchés pour ne pas le remarquer. Il s'était alors glissé dans les cuisines. En partant, le dernier d'entre eux l'avait enfermé à l'intérieur sans même se rendre compte que le ver était dans la pomme et Candide en avait profité pour s'emplir la panse. Il n'avait toutefois pas prévu que ce souper, le plus copieux auquel il ait eu droit depuis bien des mois, ferait tomber sur ses épaules le poids d'une fatigue digestive insoutenable. Recroquevillé dans un coin confortable de la petite cuisine, le dos offert à l'agréable chaleur des braises du feu, il

s'était assoupi.

Aux petites heures du jour, un des cuistots qui était aussi le gérant de la troupe de comédiens du théâtre des quartiers pauvres, l'avait découvert en train de ronfler devant la cheminée, les deux mains sur son ventre gonflé par le méfait. Il en avait pourtant ri et Candide s'était réveillé aux éclats de voix qui envahissaient peu à peu l'endroit. Le régisseur l'avait attrapé par le col lorsqu'il avait tenté de s'enfuir et devant les jérémiades simulées de l'enfant, il avait décrété que c'était le meilleur jeu d'acteur qu'il avait vu depuis belle lurette. Il avait alors passé un marché avec lui. Chaque soir, Candide jouerait l'un des rôles de figurants dont l'homme avait besoin pour sa pièce en échange d'un repas. Quelques années plus tard, le dîner avait fait place au gîte et au couvert et l'adolescent n'avait plus remis les pieds dans la rue, autant par manque d'envie que de nécessité. Chaque membre de la troupe l'avait pris sous son aile et notamment Maud, qui l'avait toujours traité comme l'enfant qu'elle n'avait jamais eu.

Lorsqu'ils avaient tous été employés par le chancelier du Roi, ils étaient persuadés que la chance avait enfin tourné. Les premières bourses pleines de pièces d'or les avaient confortés dans cette idée et le succès leur avait un peu fait tourner la tête. Ce n'était évidemment qu'un moyen d'endormir leur méfiance et quelques mois plus tard, aucun d'entre eux n'était plus capable de quitter le palais. Certains avaient tout bonnement disparu et on parlait, dans le secret des alcôves, de tentatives d'évasion ratées ou d'assassinats manigancés pour d'obscures raisons. Leur terreur avait été encore plus totale lorsque le roi avait fait emprisonner Candide pour le soumettre à son odieux chantage, comme l'avait conté Maud à Valentin.

Depuis, l'adolescent ne comptait plus les jours et préférait se perdre dans ses étranges rêvasseries qui n'en avaient que le nom, sa vie aux côtés du monarque ayant bien davantage des airs de cauchemar. Il avait vu cet homme à l'air autrefois chétif et inoffensif se transformer en un tortionnaire avide de nouveautés sinistres et de créativité lugubre. Les courtisans qui l'entouraient jouaient des coudes pour trouver les idées les plus funèbres pour lui plaire et satisfaire ses désirs de vengeance.

Dans cet univers bercé par la folie de son nouveau maître, Candide s'était rattaché aux seules personnes qui lui apportaient une maigre lueur d'espoir et un soulagement tout aussi mince.

Plusieurs fois par semaine, Maud était autorisée à lui rendre visite pour lui tenir compagnie. Il n'avait pas échappé au monarque, ou aux émissaires dispersés dans le palais qui lui rapportaient la moindre information digne d'intérêt, que la jeune femme était comme une mère pour lui. Il ne voyait pas à mal en le laissant fréquenter cette actrice rondelette au visage jovial et empreint de douceur. Ces entrevues régulières entretenaient l'esprit de l'adolescent, le nourrissait de souvenirs de l'extérieur et de projets qu'ils appliqueraient en quittant enfin la cour. Léandre lui avait fait la promesse de le rendre à la vie civile une fois qu'il serait satisfait ou lassé de ses services et l'enfant se rattachait à ces mots comme à une bouée de sauvetage. Maud était bien plus dubitative même si elle ne lui en avait rien dit ouvertement. Il avait pu lire la méfiance dans son regard quand il lui avait partagé les paroles du roi. Il craignait lui-même l'état dans lequel il serait lorsqu'il serait fatigué de lui et le laisserait partir. Mais son départ du palais était désormais tout ce qui lui importait.

Pourtant, il y avait une personne que Candide ne souhaitait pas quitter.

Quand le roi ne souhaitait pas que l'adolescent dorme à ses côtés, celui-ci possédait un lit dans les quartiers privés de l'archiviste. Ambroise était un homme qu'il avait haï au premier regard et encore plus lorsqu'il s'était occupé de lui imposer le châtement choisi par Léandre. C'était lui qui était venu le tirer de sa cellule pour faire céder ses dernières réticences, alors qu'il était sur le point de mourir de faim à l'ombre des geôles du roi. Dans l'espoir d'un repas, Candide avait abandonné l'idée de se laisser disparaître, son estomac le torturant trop pour le laisser en paix. À la lueur des bougies, l'empoisonneur du monarque lui avait cousu les lèvres, après l'avoir abreuvé de lait chaud parfumé de laudanum. Candide n'en gardait que quelques bribes de souvenirs douloureux mais lointains, le pavot somnifère l'ayant rapidement plongé dans un état proche de l'inconscience.

Les jours et les nuits suivantes n'avaient été qu'une succession de fièvres et de sueurs froides. Son corps s'était vigoureusement battu contre cette mutilation grotesque et Ambroise était resté à son chevet à toute heure du jour ou de la nuit, le baignant lorsqu'il croyait mourir de chaud, lui épongeant le front et les membres, le bordant de couvertures et de fourrures précieuses quand il devenait aussi froid qu'un cadavre. Ce n'est qu'au bout d'une semaine que Candide était revenu à lui et avait entamé alors son entraînement pour servir le roi, lequel lui avait été distillé par Ambroise avec une patience d'ange. Dès lors, sa rancœur envers cet homme s'était effritée puis avait fini par disparaître. Les soins de l'archiviste étaient une bouffée d'air frais comparé aux traitements que lui infligeaient le monarque et l'adolescent s'était découvert une hâte grandissante à l'idée de rejoindre les quartiers de cet éphèbe aux apparences sournoises, chaque fois qu'on le lui ordonnait.

Tandis que Valentin et Maud discutaient, le regard de l'adolescent se tourna vers le reste du palais, comme s'il sondait la distance pour tenter de deviner ce que faisait le bibliothécaire en cet instant, loin de lui. Enfin, il se leva lorsqu'ils furent tous arrivés à la même conclusion. Il était grand temps de se remettre en route à la recherche de Louis et Candide les pressa en indiquant le reste du couloir.

Valentin observa un instant la main de l'adolescent contre le bras de son amie et poussa un soupir. Les paroles du fantôme n'avaient pas quitté son esprit et sa mise en garde, ajoutée à toutes celles dont on l'avait accablé depuis sa venue au palais, commença à lui peser. Il n'était pas un maître dans l'art des manigances et en cet instant plus qu'en tout autre la présence de Louis lui manqua. L'homme aurait pu le conseiller, décrypter pour lui les faits et gestes des gens de la cour dont il avait tant l'habitude. Seul, ou même accompagné de ceux qui l'aidaient à retrouver son comparse, le rouquin se sentait dépourvu. Aucun ne semblait maîtriser aussi bien que le marquis les us et coutumes des grands de ce monde, ou du moins des plus dangereux.

Il décida toutefois de ne pas se laisser abattre et se mit en route, suivi de Maud puis de Candide. L'étroit corridor ne leur permettait pas d'avancer côte à côte et Valentin ouvrit donc la marche. Perdu dans ses pensées, il s'arrêta toutefois au bout de quelques pas pour se tourner à demi :

— Encore un désagréable mystère, j'en ai peur. Ce couloir est plus long que celui des véritables geôles. Je l'avais mesuré en arrivant afin de trouver la cellule de Louis mais voilà que celui-ci continue, là où devrait se trouver la porte !

Devant eux, le chemin s'avavançait effectivement sur plusieurs mètres avant de disparaître dans

cette obscurité inquiétante qu'aucun d'eux ne pouvait désormais ignorer. Près de lui, la comédienne se pencha légèrement pour ne passer que la tête par-dessus son épaule, sa joue désormais près de la sienne. Elle demeura ainsi un instant avant de pousser un soupir alarmé, sa main venant s'agripper à la manche de Valentin :

— Alors j'imagine que nous n'avons pas d'autre choix que de continuer ? Après tout, il n'y a pas d'autre issue donc j'imagine que c'est une façon comme une autre de nous forcer à emprunter cette voie.

Le professeur hocha la tête, déplorant une nouvelle fois la perte de ses lunettes. Même si elles aidaient uniquement sa vue, elles lui donnaient aussi l'impression de pouvoir réfléchir plus clairement. Mais brisées sous l'impact de la gifle de Louis lors de leur périple, il n'avait pas songé à les réclamer au marquis, ce qu'il regrettait désormais amèrement. Comme pour compenser leur absence, il massa un instant l'arête de son nez entre le pouce et l'index et se remit en route.

À l'approche de l'oppressante zone d'ombre, il laissa échapper un soupir crispé. Les ténèbres devant lui semblaient se mouvoir, à la manière du Vide lorsqu'ils s'étaient retrouvés face au gouffre sans fond sous les cavernes du château. Il n'arrivait pas à savoir s'il s'agissait là d'un effet d'optique ou d'une vérité. Souvent, quand il était victime de ses insomnies créatives, il se morfondait au fond de son lit durant de longues heures sans oser allumer de bougie pour aller écrire ses idées. Il avait peur de réveiller toute la maisonnée et craignait surtout de brûler à tort et à travers les quelques chandelles qui lui permettaient de veiller un peu pour étudier. Il demeurait ainsi à observer sa chambre familière prendre des airs d'inconnu, ainsi perdue au cœur des ténèbres. Les murs lui semblaient plus proches ou plus éloignés, le plafond disparaissait dans la pénombre. Il se mettait à douter de tout. Avait-il vraiment laissé ses notes sur le bureau avant de se coucher ? Ne manquait-il pas un livre sur son étagère ? Le rideau ne bougeait-il pas ? Tandis que les minutes nocturnes s'étiraient interminablement, l'obscurité avait la même consistance que celle qui lui faisait désormais face. La vue lui jouait des tours, l'animait d'une vie propre et faisait danser devant ses yeux des tourbillons de sombre et de noirs volutes sans vie.

Prenant son courage à deux mains, Valentin décida qu'il ne s'agissait donc pas d'un phénomène surnaturel mais bien de l'ombre simple des murs et il avança de nouveau. Au bout de deux pas, il glissa vers l'avant et laissa échapper un petit cri surpris qui se serait perdu rapidement dans le silence palpable s'il n'avait pas été suivi par celui de Maud, par mimétisme. Il ne fut retenu dans sa chute que grâce à la main de la jeune femme qui agrippait toujours fermement sa manche. Les yeux écarquillés pour tenter de mieux voir et l'ouïe obstruée par les battements de son cœur affolé, le jeune homme reprit son souffle un moment et finit par laisser échapper un rire nerveux.

Devant lui, le vide s'ouvrait, certes, mais sur des escaliers.

— C'est terrible, avoua-t-il tout bas en tâtonnant le sol du bout de son soulier. Une simple volée de marches devient un piège effrayant au cœur de l'obscurité. Plus besoin de monstres ou de magie, nous nous faisons peur de nous-mêmes !

Il regretta presque aussitôt ses paroles, comme si invoquer un quelconque croque-mitaine

pouvait lui donner consistance en ces lieux. S'aidant d'une main contre le mur, il descendit l'escalier taillé à même la pierre, non sans manquer quelques fois de faire la culbute. Puis peu à peu son regard fut irrésistiblement attiré par une minuscule pointe de lumière. Il s'y rattachait presque, la flamme qui éclairait enfin un peu les ténèbres de ce souterrain lui semblant salvatrice.

La lueur s'étirait en une fine ligne au sol et s'approchant plus près, suivi de son silencieux cortège amical aux yeux tout aussi écarquillés que les siennes, il comprit qu'elle passait en fait sous une lourde porte face à eux. Sa main effleura le bois brut et il sentit une piqûre sournoise sous l'un de ses ongles. Une écharde venait de s'y loger, ayant attendu, fourbe, qu'on vienne la déranger. Valentin pesta sous son souffle et pressa la pulpe de son doigt pour tenter tant bien que mal de déloger la mesquine, puis il entreprit de trouver une poignée à nouveau.

Dans un cliquetis usé, la serrure céda et le battant grinça sur ses gonds avant d'offrir à leur vue une nouvelle série de couloirs. Ceux-ci étaient toutefois différents qu'à l'étage puisqu'ils étaient grossièrement taillés dans la roche. Le rouquin reconnu sans mal l'enchevêtrement de cavernes qu'il avait traversé avec Louis pour venir.

Des torches étaient accrochées aux murs irréguliers et baignaient les grottes dans une clarté rassurante. Il n'avait pas eu cette sensation de calme en se frayant un chemin vers le palais, comme si les lieux avaient été imprégnés d'une présence dérangeante et palpable. Cette fois, l'endroit était empreint d'un silence chaleureux seulement entrecoupé par instants du craquement des flammes. L'impression rappela à Valentin les soirées passées au coin du feu dans son enfance et il s'en senti apaisé.

Le jeune homme mit un instant à s'orienter en tâchant de se rappeler la façon dont ils avaient descendu les escaliers. Près de lui, Candide observait les couloirs avec une surprise non feinte et Maud se tenait en retrait, sans jamais avoir relâché la manche de l'instituteur. Elle préférerait rester à proximité, les couloirs déserts lui semblant bien plus inquiétants que le reste du château.

— Je ne sais pas trop pourquoi nous avons été menés ici mais je ne trouve pas cela rassurant. Ce don que vous avez mentionné est peut-être fabuleux mais il est avant tout plein de mystères. Je dois vous avouer que j'ai plutôt envie de partir au plus vite. Au lieu de cela nous sommes ici en train de jouer les explorateurs !

Valentin offrit un sourire affable à la jeune femme et posa une main sur la sienne :

— Maud, je le sais bien. Et croyez bien que je partage votre opinion ! Mais nous ne jouons pas les aventuriers, nous essayons simplement de libérer Louis pour pouvoir nous en aller d'ici.

À vrai dire, cela était partiellement faux. Bien qu'il ait été terrifié par la tournure des événements, et les péripéties qu'il avait affrontées depuis que Louis l'avait informé de sa convocation à la cour, une part de lui se réjouissait sans cesse des incroyables phénomènes auxquels il était confronté. Sa discussion avec son meilleur ami semblait dater au moins d'un millénaire mais le souvenir du frisson de ravissement qui l'avait parcouru n'avait aucunement perdu de son intensité. Certes, il avait surtout été submergé par l'angoisse d'une situation nouvelle et toutes les choses auxquelles ils avaient dû faire face dès lors avaient largement nourri son anxiété. Pourtant, pour une raison précise qu'il n'avait partagée avec personne,

Valentin demeurait exalté par ces découvertes. Comme il aurait aimé mettre à nouveau la main sur les notes de l'ancien marquis !

Depuis son arrivée au sein de la Citadelle, le précepteur avait mené ses propres recherches, celles-ci même qui le tenaient éveillé jusqu'au cœur de la nuit et le poussaient à ses promenades nocturnes. En plus des trouvailles concernant la ville même, il s'était penché sur l'existence du Vide sans en informer quiconque. Jamais il n'aurait cru faire une telle avancée en rejoignant le palais aux côtés de Louis et encore moins démasquer les pouvoirs du roi. Il se savait en danger pour la simple possession de ce savoir. Heureusement, ses notes étaient cachées avec le plus grand soin dans son petit logement.

Revenant à l'instant présent, le jeune homme plissa les yeux en observant autour d'eux. L'endroit lui semblait étrangement familier alors qu'il ne correspondait pas aux grottes qu'il avait traversées avec Louis. Quelque chose dans leur agencement faisait jouer sa mémoire sans qu'il n'arrive à mettre le doigt dessus.

Près de lui, Maud daigna enfin relâcher la veste de son ami perdu dans ses pensées et elle fit quelques pas. Un instant plus tard, ses paroles confortèrent enfin Valentin dans son idée :

— On croirait en réalité que ces souterrains reproduisent le palais à l'identique, c'est troublant.

Levant le nez pour observer le plafond, elle s'avança en direction de l'Est en attrapant la main de Candide au passage, comme un petit enfant. Elle visualisait l'étage, et au bout de trois pas elle hocha la tête :

— C'est bien cela, regardez ! Voici ici une tranchée qui semble presque remonter le long du couloir que nous venions de traverser. Mais il est décalé de quelques mètres. Cela veut dire que nous nous trouvons sous le chemin des geôles. Les vraies, je veux dire, pas celles qui sont emplies de fantômes !

Valentin était resté un peu plus loin et il leva les yeux à son tour pour détailler le plafond nu. Le geste sembla l'aider pour imaginer tout comme la comédienne le véritable palais au-dessus de leurs têtes. Baissant le regard pour lui répondre, il crut discerner derrière la jeune femme et son petit compagnon une ombre dansante. La sensation fut aussi brève que fugace et il mit en doute ce qu'il avait vu, le reléguant à l'arrière de son esprit. Il ne devait s'agir que d'une illusion créée de toutes pièces par les flammes vacillantes des torches. Il fit quelques pas pour les rejoindre et acquiesça à son tour :

— Je pense que vous avez raison. Ce n'est pas pour rien que nous ne pouvons pas revenir en arrière. C'était pour nous donner accès à cet endroit et aider Louis à s'échapper ainsi. Mais comment atteindre les cellules ?

Les sourcils froncés, Maud sursauta. Sous le regard surpris de Valentin, elle offrit pour toute explication un sourire embarrassé tandis que Candide tirait le tissu de sa culotte bouffante d'un geste nerveux. Le rouquin ressentit alors à son tour une fièvre désagréable le gagner. L'air s'était alourdi et il questionna la jeune femme avec hésitation :

— J'ai l'impression que quelque chose vient de changer mais je ne saurais dire quoi.

— Vous aussi ! s'exclama-t-elle d'un ton soulagé. J'ai cru voir quelque chose passer près de

vous mais impossible d'y trouver quiconque l'instant d'après ! Et si quelqu'un était vraiment là, nous l'aurions entendu ou même vu venir ! Pourtant, ainsi à vos côtés et à ceux de Candide, j'ai l'impression de ne pas être seule. Qu'il y a quelqu'un en plus de nous trois...

Valentin poussa un soupir agité en rajustant son col qui n'en avait nul besoin. Un nouveau regard alentour lui confirma que le couloir était vide. Pourtant, la sensation oppressante d'une présence pesait de nouveau sur ses épaules, de la même façon qu'avant la course-poursuite aux côtés de Louis, quelques jours plus tôt.

— Dépêchons-nous de trouver un accès aux prisons et allons-nous-en.

L'instituteur essaya tant bien que mal de retrouver son calme. Il s'attendait à voir à chaque instant apparaître au coin d'un couloir la même chimère qui leur avait donné chasse. Il n'avait pas pu apercevoir son visage mais il était déjà persuadé que c'était mieux ainsi. Il aurait aimé rebrousser chemin lui aussi et rejoindre l'étage qui lui semblait soudain plus rassurant mais il savait que c'était malheureusement impossible. Plus vite ils trouveraient Louis, mieux ce serait, du moins en était-il convaincu.

En reprenant son inspection, Valentin finit par pointer un endroit au-dessus d'eux. Au cœur de la pierre se trouvait un panneau de bois maintenu en place par une barre de fer. Celle-ci était simplement coincée dans deux anneaux de métal mais les ans et la rouille semblaient les avoir fondus ensemble. Le jeune homme essaya un moment de tirer dessus pour la déplacer, en vain. Une poignée de pas plus loin, il distingua une autre trappe similaire.

— Ces trappes doivent mener à chacune des cellules. Essayons donc d'ouvrir celle-ci.

Maud rejoignit son ami et les mains tendues elle l'aida à tirer sur le lourd cylindre métallique. Celui-ci finit par glisser imperceptiblement entre les anses qui le maintenaient en place, puis plus facilement ensuite, jusqu'à céder d'un côté. Le poids se fit alors difficile à supporter à bout de bras, bien plus imposant qu'un simple panneau de bois.

— Il y a quelque chose dessus ! Attention !

Valentin avait autant de mal que la jeune femme à maintenir ce qui tombait vers eux et un instant plus tard le montant de bois s'ouvrit brusquement vers eux dans une envolée de mouches et de paille. Précédé par un froissement de tissu et une odeur pestilentielle, un corps tomba à leur rencontre presque sans un bruit et ils le réceptionnèrent à grand mal tant il pesait lourd. Candide se tenait toujours en retrait et porta une main à son visage pour couvrir sa bouche et son nez. La puanteur lui était par trop insupportable.

En retournant le cadavre pour faire face au plafond, le cœur de Valentin se serra vivement. La robe vieillotte mais parfaitement entretenue lui avait semblé familière et le visage poudré de la femme confirma ses craintes :

— Madame Beauillère, ce n'est pas possible ! Grands dieux, ils ont tué ma logeuse !

Maud restait à distance et elle alla rejoindre Candide pour l'enlacer contre son décolleté généreux et le soustraire à ce spectacle. La dame d'un certain âge ne semblait pas avoir souffert et malgré sa pâleur, son expression était sereine. Son chignon était encore parfaitement en place, les rides au coin de ses yeux et de sa bouche trahissaient une vie

emplie de joie et de bonne humeur. Aucune cause visible ne pouvait expliquer sa mort mais il pouvait y en avoir tant.

— Mais pourquoi donc s'en sont-ils pris à cette pauvre dame, se lamenta Maud.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais je pense désormais que Louis n'est peut-être même qu'un dommage collatéral. C'est bien moi que cherche Léandre...

Le sang de Valentin se glaça et il repensa soudain à ses affaires, soigneusement rangées au dernier étage de la pension de la vieille femme. Si le roi avait réussi à attirer celle-ci dans ses filets, peut-être avait-il pu fouiller son appartement à loisir ? Il avait été soulagé de penser que ses notes étaient en sécurité et la découverte de ce cadavre l'emplit d'une froide angoisse. Il sentit la tension battre dans ses lèvres et au bout de ses doigts et eut soudain l'impression d'être gelé. Il avait une raison de plus de fuir, comme s'il en avait manqué !

Le jeune homme se redressa en regardant autour d'eux sans rien voir. Son regard était vide et ses pensées à des lieues de là. Le cœur battant, il se passa une main sur la bouche. Ils ne pouvaient plus rien faire pour sa propriétaire et il fallait qu'ils se remettent en route. Mais le choc avait ébranlé Valentin et il ne savait plus où donner de la tête.

Finalement, Candide se dégagea de l'étreinte de Maud et s'approcha du corps sans vie. Debout près de la femme aux courbes généreuses, il semblait encore plus chétif. Les bras ballants, il détailla le visage usé et imperturbable de Madame Beaulière puis il se pencha finalement pour passer le bout de ses petits doigts fins sur les paupières déjà closes. Il pressa alors son pouce contre le front de la dame, puis sur l'arête de son nez et enfin ses lèvres, avant de porter son poing à son cœur. Le voyant faire, la tragédienne effectua le même geste, sa main venant trouver la courbe de son sein.

Valentin fut surpris de voir l'adolescent se recueillir ainsi et esquisser ce geste de prière qu'il n'avait plus vu depuis son départ de province. Pourtant, il l'imita à son tour et pressa ses doigts joints contre son torse en un dernier hommage. Perdu dans son oraison silencieuse, il ne fit pas attention au premier son qui atteignit ses oreilles. Le chagrin et la consternation les avaient tous plongés dans une stupeur malvenue qui les engourdissait.

Une seconde plus tard, un nouveau murmure attira leur attention et Valentin sortit de ses pensées en tournant vivement la tête. Les quelques mots venaient de la première trappe qu'ils avaient tenté d'ouvrir. Il se rapprocha avec hâte et jeta un œil à ses compagnons de route :

—C'est Louis, j'en suis certain !

Sur la pointe des pieds, le rouquin frappa au panneau de bois d'un coup sec, le visage tiré par l'angoisse :

— Louis ? Louis, m'entendez-vous ?

— Nous avons peut-être mal entendu ? Je commence à en avoir assez des spectres et des cadavres, avoua Maud.

La main sur son cœur, elle observa la trappe que son ami s'acharnait à ouvrir. Elle n'arrivait plus à se fier à ses sens depuis qu'ils avaient mis les pieds dans ce monde fantomatique. Comme pour renforcer son hésitation, aucune réponse ne vint après le coup du précepteur.

— Je vous assure que je l'ai entendu appeler et que cela venait d'ici. Nous n'avons pas de temps à perdre, venez m'aider !

À la lumière vacillante des torches, Maud se pencha pour ramasser la barre de fer qui avait bloqué la seconde trappe pour la tendre à Valentin :

— Cela devrait vous aider à faire levier, essayez !

Le jeune homme acquiesça et sous les regards inquiets, il glissa le morceau de métal en travers de la trappe rouillée. Après quelques craquements, celle-ci céda pour dégringoler à leurs pieds dans un vacarme assourdissant de bois moisi. Le silence opaque qui suivit n'avait rien de rassurant, comme le calme avant la tempête. Il semblait impossible que l'on ait pu ne pas entendre ce tapage du château. C'est à voix basse que Valentin appela le prénom du marquis, dans l'espoir d'une réponse qui ne vint jamais. Il fit alors signe à Maud de s'approcher et expliqua d'une voix de nouveau agitée :

— Je vais vous soulever et vous pourrez voir à l'intérieur !

La jeune femme rougit légèrement. Il était évident qu'elle pesait bien plus que l'instituteur mais jamais elle n'aurait osé lui proposer de lui faire la courte échelle, à lui. Bon gré mal gré, elle hocha donc la tête et tendit les bras pour essayer d'attraper les rebords de la trappe. Valentin entourra les hanches amples de son amie et d'une secousse la leva du sol. Dès que le bord de pierre fut à proximité, Maud s'y agrippa et elle s'en aida pour passer la tête à l'intérieur de la cellule.

Celle-ci était entièrement vide.

— Il n'y a rien ni personne, souffla la jeune femme qui se maintenait tant bien que mal au trou béant laissé par la trappe. Redescendez-moi avant qu'on ne m'aperçoive !

Les bras tremblants sous l'effort et la déception, Valentin s'efforça de ramener Maud au sol sans la faire tomber. Une fois qu'elle fut posée en sécurité, il porta les mains à ses propres reins pour se pencher légèrement en arrière et détendre son dos avant de se raviser. Il ne souhaitait pas laisser croire à la jeune femme qu'il avait été un calvaire de la soulever, il était simplement peu habitué au moindre effort physique. Il poussa un nouveau soupir et son regard se perdit vers le plafond de nouveau, comme si la demoiselle avait pu mal voir. Pourtant, la logique reprit peu à peu le dessus sur son esprit et ses yeux parcoururent alors la roche :

— Quel idiot je fais ! Ce n'est pas la cellule de Louis, il est retenu dans la troisième selon nos informations ! J'étais pourtant sûr d'avoir entendu appeler...

— Peut-être que c'était l'écho d'une autre geôle ? Ou de quelqu'un qui parlait dans le couloir au-dessus ? Je dois vous avouer que je suis plutôt inquiète de savoir que nous avons probablement rameuté tout le palais. Je suis même étonnée que personne ne nous ait donné la chasse par cette trappe ouverte !

— Sauf si... souffla Valentin, l'air pensif.

Maud connaissait cette expression sur le visage de son ami et ne le poussa pas à continuer trop vite. Le jeune homme réfléchissait et elle était mal placée pour avancer ses hypothèses sur un phénomène qu'elle ne comprenait pas. Il finit d'ailleurs par tourner la tête vers elle, un

sourire renouvelé aux lèvres :

— Sauf si nous sommes les seuls à pouvoir nous servir de ces trappes ! Peut-être que les autres ne les voient pas ou ne peuvent pas les utiliser, qu'il faut posséder mon don ou une autre forme de magie ? Cela expliquerait pourquoi personne n'essaye de s'enfuir en les utilisant et aussi pourquoi les gardes, s'ils ont entendu ce fracas, en cherchent la cause ailleurs ?

La comédienne offrit une moue incrédule au rouquin avant de tourner le regard à son tour vers la voûte rocheuse :

— Je ne sais pas, Valentin. Tout ceci me dépasse, mais je sais juste que s'ils ont entendu du bruit, ils seraient sûrement venus en voir tout de même la source ! Alors vous avez sûrement raison : ils n'ont pas dû l'entendre, d'une manière ou d'une autre.

L'instituteur se frotta les cheveux du bout des doigts comme si un mal de tête soudain prenait sa tête en étau, libérant quelques mèches folles du ruban qui retenait ses cheveux roux contre sa nuque. Il s'attarda un instant à en rattacher quelques unes, manquant les autres, puis s'avança jusqu'à l'endroit qui l'intéressait. Une nouvelle ouverture s'offrait à eux au plafond, comblée comme les précédentes d'un panneau de bois et d'une barre de fer.

— Bien, nous savons désormais les ouvrir, ce ne devrait plus être un problème. Assurons-nous que Louis se trouve bien dans cette geôle avant toute chose !

Valentin sauta légèrement pour frapper du poing contre la trappe comme auparavant, avant d'appeler d'une voix plus forte :

— Louis ? Louis, m'entendez-vous ?

— Avec tout ce vacarme, je ne peux pas faire autrement ! rétorqua le marquis avec une pointe d'ironie.

Le précepteur fit volte-face, suivit de près par Maud et Candide. Tous les trois avaient sursauté en chœur puisque la voix leur était parvenue depuis le bout du couloir et non de l'étage. À quelques mètres de là, la mine sombre et le visage toujours barré du masque de fer imposé par le roi, Louis les observait d'un air nonchalant. Ses cheveux étaient en bataille et sa peau marquée par des cernes profondes, pourtant son regard conservait la même lueur amusée et hautaine qu'il arborait toujours et qui lui était si typique. Le sourcil arqué et la moue qu'on devinait désabusée, il s'avança vers eux. Il portait toujours la tenue d'intérieur offerte par Ambroise et le tissu noir, ajouté à sa chevelure corbeau, lui donnaient de désagréables airs spectraux.

— Restez où vous êtes ! intima Maud en le pointant du doigt, sous le regard surpris du rouquin. Je suis sérieuse, Louis ! Comment êtes-vous arrivé ici et qu'est-ce qui me prouve que vous n'êtes pas une autre de ces apparitions ?

— Calmez-vous, mon amie ! Voyons, vous savez bien que les fantômes que nous avons vus avaient cet aspect éthéré ! Il n'en est rien, cette fois !

Valentin tentait d'être réconfortant mais son cœur battit à tout rompre quand il s'approcha de son compagnon. Celui-ci était déjà impressionnant en temps normal mais le masque lui donnait désormais l'air d'une bête sauvage qu'on aurait muselée. Il savait bien que c'était le but

probable de cet ornement mais cela ne le tranquillisait en rien. À quelques pas de Louis, il s'arrêta, le détaillant ouvertement sans même s'en rendre compte :

— Comment vous sentez-vous, Louis ? Ce... Caveçon ne vous fait pas mal ?

L'aristocrate secoua la tête négativement en portant la main au masque qui emprisonnait la moitié de son visage :

— C'est une muselière, vous pouvez l'appeler par ce qu'elle est. Non, c'est très inconfortable mais ce n'est pas douloureux. Malheureusement, il semble qu'il faille une clé pour la détacher et je n'ai donc pas pu m'en débarrasser moi-même.

Le regard vert cerclé de noir du marquis parcourut l'assistance à nouveau et il remarqua soudain l'adolescent aux lèvres scellées qui se cachait à demi derrière Maud. Ses sourcils se froncèrent et il pointa le jeune homme d'un index accusateur :

— Que fait cette peste ici ? C'est un des garçons du roi, il était avec lui lorsqu'on m'a convoqué ! Comment avez-vous pu lui faire confiance ?

— Tout bonnement parce que c'est quelqu'un de confiance, Louis ! Il est sous la protection de mon amie, Maud, que vous avez croisée chez votre archiviste bien-aimé, vous souvenez-vous ?

Le ton de Valentin était plus sec et l'attaque de son compagnon à l'encontre de Candide l'avait mis mal à l'aise. Il ne s'attendait pas à ce que Louis manifeste ouvertement sa joie lorsqu'il le retrouverait, mais il avait au moins espéré qu'il se montrerait reconnaissant. Lui aussi s'était fourvoyé et mettre en doute l'amitié du jeune bouffon du roi était plus qu'ironique venant de quelqu'un qui avait cru en la bonne foi d'Ambroise.

Les lèvres pincées, le rouquin rajusta sa redingote et détourna le regard :

— Quoiqu'il en soit, j'aimerais que vous n'ayez pas l'outrecuidance de mettre en doute son aide puisque c'est grâce à lui que j'ai échappé au même sort que vous !

Louis laissa soupira sèchement, feignant l'amusement, puis s'approcha de Valentin. Il glissa alors la main contre sa nuque et se pencha vers lui. S'il n'avait pas porté de masque, on aurait pu croire qu'il était prêt à l'embrasser. Sa proximité provoqua chez l'instituteur un frisson qui parcourut son estomac pour mourir sous son aine. Il avait oublié combien il se sentait attiré et désœuvré face au charisme de son ami.

— Vous aussi, vous m'avez manqué, Valentin.

Le marquis relâcha la nuque du jeune homme après que son souffle ait effleuré ses lèvres au travers de la muselière et il se tourna vers le reste de la troupe. Pourtant, ses mots s'adressèrent encore à son compagnon :

— Alors dites moi, comment sortons-nous d'ici ? J'imagine que vous avez fait tellement fait travailler vos méninges que vous devez avoir trouvé au moins six façons de nous enfuir. Je n'ose toutefois pas penser aux cheveux blancs que cela a dû provoquer, et aux insomnies qui ne manqueront pas de vous hanter !

Valentin lissa le devant de sa chemise des deux mains pour retrouver son calme, le regard rivé à ses chaussures, et regretta de ne pas avoir quelque chose à compter pour se passer les

nerfs. Comme auparavant, la présence de Louis le mettait dans tous ses états et ce n'était pas le moment. Il laissa toutefois échapper un rire fatigué aux paroles de l'aristocrate, retrouvant avec plaisir son humour acerbe.

— Je n'ai pas autant de solutions pour nous enfuir mais j'ai sûrement ces cheveux blancs, oui ! Une pleine poignée ! Quand aux insomnies, vous savez déjà ce qu'il en est...

Le rouquin repensa un instant à la nuit qu'il avait passée au manoir du marquis, après son malaise. Malgré son cauchemar, il n'avait pas si bien dormi depuis des semaines et il se demanda furtivement si c'était d'avoir dormi entre les bras de Louis sur cette méridienne qui lui avait permis de se reposer autant. Il allait oser poser une question bien plus entreprenante que d'ordinaire lorsque son regard fut attiré par une ombre qui s'allongeait inexorablement au sol, à quelques pas de son ami. Bouche bée, il lui fallut un instant de plus avant de constater que celle-ci rampait en léchant les murs, comme un trop-plein de noirceur qui serait remonté contre la roche, et c'est le cri de Maud qui le tira enfin de son effarement :

— C'est le Vide ! Il avance ! Il vient à notre rencontre !

Comme si l'entité venait de comprendre qu'elle avait été remarquée, elle accéléra. Le couloir sembla submergé d'une eau épaisse et trouble, une inondation soudaine qui portait en son sein la masse du Vide qui la dirigeait vers eux. Loin de la lenteur qu'ils avaient pu constater face au gouffre qu'ils avaient découvert au cœur des cavernes, celle-ci agissait avec une rapidité effrayante, glissant à leur rencontre pour mieux les engloutir.

Maud fut aussi la première à prendre ses jambes à son cou, agrippant la main de Candide pour l'entraîner après elle. Celui-ci ne se fit pas prier, regardant parfois par-dessus son épaule pour tenter de voir ce qui les suivait ou pour mieux constater qu'ils arrivaient à s'échapper. Valentin était cloué sur place, le phénomène devenu trop fascinant pour le pousser à courir, cette même attraction au danger qui coûtait la vie à tant de savants. Louis se mit en route à son tour et c'est lui qui bouscula le rouquin pour le forcer à suivre le mouvement, attrapant son bras sous l'aisselle pour lui faire tourner les talons :

— Ce n'est pas le moment de vous endormir, Valentin ! Réveillez-vous, bon sang !

De l'autre main, il releva les pans de son vêtement pour pouvoir bouger plus librement, révélant un pantalon de soie sombre et ses pieds nus. L'instituteur, sorti de sa torpeur par le geste vif du marquis, se mit à courir à son tour et tourna seulement la tête à nouveau en entendant un grondement sourd envahir les couloirs de roche :

— C'est la même chose qui nous avait poursuivis, Louis ! Il n'y a pas que le Vide !

Comme pour confirmer ses propos, les murs se mirent à trembler en se craquelant de plus belle, faisant tomber sur leurs épaules une pluie de poussière blanche. Un morceau de pierre se décrocha du plafond pour s'effondrer à quelques centimètres seulement des souliers de la comédienne, envoyant voler alentour des gravats qui firent glisser Valentin et pester Louis. Les cailloux lui entaillaient la peau mais il savait que ce qui l'attendait s'il ralentissait serait sûrement bien pire encore. Leur course dura quelques secondes en semblant s'étirer des heures, jusqu'à ce que les tremblements des murs cessent. À leur place, un coup retentit derrière eux, à hauteur des trappes qu'ils venaient de quitter, suivi de nombreux autres. Ce vacarme régulier

prit une forme plus claire et les quatre compagnons comprirent alors qu'une chose venait de se mettre à les pourchasser. Ce n'étaient pas des coups mais des pas, chacun d'entre eux retentissant comme un canon. Pire encore, ils semblèrent s'accélérer et chaque fois que les amis tournaient à l'un ou l'autre des couloirs, traversant les intersections inconnues sans même chercher à comprendre où ils allaient, ils étaient persuadés qu'ils allaient voir surgir derrière eux le colosse qui les traquait.

Maud s'imaginait un homme fait entièrement de la roche des grottes, dont les jambes de pierre auraient laissé des trous béants à sa suite. Valentin était sûr qu'il devait s'agir là d'un animal pire que l'Hydre ou le Cerbère mythologiques, dont les gueules béantes n'attendaient qu'un faux pas pour les dévorer. Louis n'était effrayé que par la folie humaine et s'attendait à se faire embusquer par les lunatiques à la solde du roi, armés des pires instruments de combat.

Candide s'était simplement mis à pleurer, ses jambes frêles ayant bien du mal à suivre les pas de sa protectrice. Les larmes de l'adolescent coulaient sur ses joues en silence, par peur autant que par fatalisme. Il aurait aimé voir se réaliser le pire de ses cauchemars en cet instant, penser à des monstres sortis de légendes ou même à une armée d'aliénés. Malheureusement, le garçon savait, lui, ce qui leur donnait la chasse et lorsque leur course les mena à un cul-de-sac, il se retourna vers le chemin d'où ils étaient venus avec un regard d'enfant prêt à affronter l'ogre.

Chapitre IX

La fuite les avait menés au travers des grottes et des couloirs sans aucune logique, alors qu'ils avaient simplement cherché à échapper à l'entité qui les suivait. Si celle-ci avait tenté, lors de leur premier affrontement, de les jeter dans le Vide après les avoir soigneusement menés dans le dédale de son labyrinthe de pierre, elle ne semblait pas avoir essayé de les emmener où que ce soit cette fois, tâchant seulement de les rattraper. Les quatre compagnons s'étaient alors enfermés d'eux-mêmes dans cette voie sans issue, fruit de leurs mauvais choix sous le coup de la frayeur.

Maud s'empara immédiatement de Candide pour le serrer contre elle, le protégeant avec un naturel tout maternel qui aurait pu être attendrissant dans d'autres circonstances. Une de ses mains vint reposer contre les boucles blondes de l'adolescent, les caressant avec douceur pour tenter de calmer ses pleurs, en vain. Valentin s'interposa entre la tragédienne, le jeune garçon, et le reste du couloir. Il savait bien que son corps serait un maigre rempart contre ce qui pouvait venir à leur rencontre mais c'était là le cadet de ses soucis. Il voulait protéger ses amis autant que possible et le fit sans même y réfléchir à deux fois.

À ses côtés, Louis demeurait impassible. Ses pieds nus, meurtris par leur course sur le sol de pierre brute et de carrelage abimé, faisaient peine à voir mais son visage ne trahissait aucune douleur. Il se rapprocha de Valentin au point d'effleurer son épaule de la sienne, le surplombant aisément d'une tête. Il laissa échapper un soupir irrité au travers de son masque encombrant, rompant le silence pour afficher comme toujours cette nonchalance feinte qui le caractérisait tant :

— Grands dieux, qu'on en finisse !

Valentin jeta un petit coup d'œil à son ami, sans savoir s'il devait être amusé ou consterné de le voir faire de l'humour jusque dans une telle situation. Mais le jeune marquis était ainsi et d'une certaine façon, cela rassura le rouquin. Il retrouvait son compagnon et son attitude décalée avec une pointe de plaisir non dissimulée.

Un grognement attira son attention et le sortit de ses considérations. Un rugissement, même, qui fit trembler les murs à nouveau jusqu'à les fendre. Comment ceux-ci pouvaient-ils être encore debout ? C'était un mystère que Valentin se serait bien passé d'élucider. L'endroit où ils s'étaient réfugiés semblait trop petit pour accueillir la créature mythique qui s'approchait d'eux, ses cris augurant d'un monstre à la carrure aussi gigantesque qu'improbable. Des doigts noirs et fins de Vide furent les seconds messagers de cette entité, à la suite de ses hurlements. Ils avançaient contre les murs et le sol, glissaient jusqu'au plafond et engloutissaient le pitoyable décor sur leur passage. Les murs disparaissaient sous leur caresse, les torches vibraient avant de peiner à éclairer ces ténèbres sans fond. Parfois, on voyait poindre encore quelque flamme récalcitrante qui se bornait à ne pas vouloir mourir. L'instituteur crut comprendre alors que si le Vide recouvrait les choses qui les entouraient, il ne semblait pas réellement les anéantir, simplement les dissimuler. Confirmant sa théorie, certains pans de murs réapparurent enfin, puis un bout de plafond et enfin les pierres du sol. Tel un cours d'eau croupie qui aurait laissé sa trace sale sur une berge, le Vide progressa jusqu'à les approcher enfin, avant de se dissiper

sans raison, s'évaporant comme neige au soleil.

Les amis n'eurent pas le temps de se réjouir de ce simple fait puisqu'à l'instant où la masse noirâtre se volatilisait à leurs pieds, les pas du monstre de ces tunnels passèrent le coin du couloir face à eux. La seule pensée de Valentin fut pour ses recherches dont il obtenait soudain l'une des clefs majeures. La créature occupait visuellement tout l'espace de la grotte mais il réalisa qu'un simple effet d'optique la faisant sembler plus conséquente. C'était en réalité le Vide qui envoûtait le plus, se mariant à la victime autrefois humaine pour la sublimer, obstruant l'espace du sol au plafond. L'homme était envahit par cette entité, devenue le prolongement de son corps. Elle l'avait corrompu pour le rendre aussi fort que monstrueux. C'est pourtant sans mal que l'instituteur comprit soudain la crainte de Candide, car malgré l'altération grotesque du personnage il reconnut sans mal les cheveux d'un blond presque diaphane et les vêtements en lambeaux de l'éphèbe. Il avait beau haïr l'archiviste qui l'avait empoisonné, il ne lui aurait jamais souhaité un tel châtement.

D'un ton ahuri mais victorieux, il gratifia Louis d'une remarque sarcastique malgré sa peur :

— Quand je pense que vous me faisiez la leçon sur le choix de *mes amis* !

Les bras écartés, Ambroise avança à leur rencontre, porté par le Vide qui le possédait. Ses pas ne touchaient pas terre et il glissait lentement, grouillant du maléfice certainement infligé par le roi. De longs filaments poisseux s'étiraient de ses doigts et de ses cheveux, les tendant autour de lui et les mouvant sans cesse, lui donnant des airs de Méduse plus que toute autre créature. Affluant sur sa peau et glissant sous ce qu'il restait de ses somptueux vêtements, le liquide sombre mouillait ses traits et les tordaient dans une grimace effroyable. Gouttant de ses narines, suintant de ses oreilles et transpirant de ses yeux, le Vide l'enveloppait, le cachant sans cesse à la vue pour le révéler à nouveau, plus terrifiant encore. Et de sa bouche enfin s'échappa à nouveau ce grondement abominable, ses lèvres tordues dans un hurlement sinistre et ne se refermant jamais même lorsque le son se tut, pour laisser se répandre toujours plus de Vide, comme si son corps débauché en regorgeait sans cesse davantage.

— Il ressemble à ces pauvres hères qui chutent de l'aqueduc, commenta Louis sans pouvoir détacher ses yeux de l'ancien bibliothécaire.

— C'est le roi qui lui a fait ça, n'est-ce pas ? questionna Valentin sans attendre de réponse.

Toutefois, Candide acquiesça sans chercher à attirer l'attention du rouquin après avoir coulé un regard inquiet vers le marquis. Il savait ce qui allait venir les affronter pour une simple et bonne raison. Il avait été présent la première fois que Léandre avait pris possession d'Ambroise.

Il se doutait depuis un temps que le roi se laisserait de jouer avec ses pouvoirs sur d'illustres inconnus. Il l'avait maintes fois vu réduire à néant les membres de sa cour, courtisans qui s'offraient à lui sans aucun regret pour se faire détruire par le Vide jusqu'au plus profond de leur âme. Cela avait fatigué le monarque qui avait fini par faire enlever des étrangers au cœur de la Citadelle, ceux qui ne manqueraient à personne. Filles de joie, ivrognes et autres mendiants ne seraient pas réclamés par leurs paires, ou alors bien trop tard pour qu'on puisse y faire quoique ce soit. Mais très vite, Léandre avait été écoeuré de ces « moins que rien », comme il aimait à les appeler. Il les trouvait laids, vulgaires et parfois même repoussants. Cela

ne lui faisait rien de les voir mourir sous ses envoûtements. Alors il avait organisé des raptés discrets et parfaitement organisés dont il tirait même un certain plaisir, un vice presque sexuel. Il jouait avec ses victimes durant de nombreux jours et on pouvait entendre leurs râles et leurs cris lorsqu'on approchait des appartements royaux. Il aimait les proies jeunes et bien portantes, les gentilshommes à peine pubères et les demoiselles aux joues roses.

Candide avait échappé à ce traitement car il semblait provoquer inmanquablement la mort. Or le roi le voulait vivant. Il en avait pourtant entendu parler, à son arrivée au palais. Il s'était même douté que certains des membres disparus de leur troupe de théâtre avait dû trouver un bien triste sort aux mains du roi. Puis, quand il avait été forcé de se mettre à son service, les enlèvements avaient cessé et avec eux les sombres jeux de Léandre. Cela n'avait toutefois duré qu'un temps et un soir il avait convoqué Ambroise, son espion, son empoisonneur, son favori.

Le roi aimait les femmes autant que les hommes, c'était de notoriété publique, du moins au sein du palais. Il avait donc un petit harem personnel d'admirateurs dévoués et de maîtresses obligeantes. Pourtant, il avait finalement jeté son dévolu sur l'éphèbe qui n'en faisait même pas partie et le sommait régulièrement de rejoindre ses appartements la nuit. Candide avait tenté de dormir en vain de nombreuses soirées tandis que les ébats de son maître et de son serviteur lui obstruaient l'esprit, jusque sous l'oreiller dont il recouvrait ses oreilles. Durant une soirée plus arrosée que les autres, alors qu'ils avaient tout trois partagé des alcools fins et quelques opiacés, Léandre avait tendu une main affaiblie vers l'archiviste. Un filament sombre s'en était échappé paresseusement pour rejoindre les narines d'Ambroise et il l'avait avalé comme la fumée d'une cigarette. Ses yeux avaient pris la teinte sans vie du Vide et, bougeant les doigts nonchalamment, le roi avait fait danser l'homme comme une simple marionnette, lui faisant esquisser un ballet sensuel avant de le laisser choir à genoux. Il avait été surpris de le voir survivre à ce traitement et les jours suivants il s'était exercé sur lui sans relâche. Le jeune homme semblait posséder une résistance innée à son pouvoir et même s'il pouvait prendre le contrôle de son esprit, il en ressortait indemne.

C'était ce pantin plié à ses ordres qui se tenait maintenant devant eux, prêt à bondir au moindre faux pas ou selon l'envie de Léandre. Candide savait que celui-ci voyait par les yeux d'Ambroise, que son protecteur d'un temps n'était plus désormais qu'une coquille vide hébergeant l'âme tourmentée du roi. Il aurait préféré faire face à une bête sanguinaire et abrutie qui n'en aurait eu qu'après leur vie. Il savait que ce n'était pas le cas et qu'ils devraient dès lors affronter l'esprit vicié du monarque.

La chose se tenait à quelques mètres de la petite troupe, l'observant de son regard mort dont ruisselaient des larmes de Vide. Celui-ci trouait la peau d'Ambroise, traversait ses joues pour succomber sur sa langue et renaître encore dans les cris de sa bouche éprouvée. Enfin, sa voix se fit entendre, liée de celle de l'entité qui donnait à ses mots les accents d'un funèbre chant harmonique :

— Si vous nous donnez l'homme aux cheveux de feu, vous serez libres.

Pointant un doigt fin d'où serpentait un fil de noirceur, la bête répéta :

— Nous voulons seulement le Perce-Rêve.

Les pieds de Maud crissèrent sur les pavés tandis qu'elle se détournait d'Ambroise, la vision de l'homme maudit ajoutée à cette voix malsaine en étant trop pour elle. Tout bas, elle murmura une prière, rapidement couverte par la voix de Louis qui s'interposa entre la bête et Valentin :

— Vous n'aurez rien ! Comment croire à ces fausses promesses alors que tout n'est que frénésie au palais ? La perversion, la fureur, la folie, voilà tout ce que vous connaissez et croyez-moi, il est bien rare que j'ose les pointer du doigt chez autrui tant je m'en délecte moi-même ! Mais c'est assez, cette fois ! Rien ne nous prouve que vous nous laisserez partir en vie, alors que nous sommes piégés ici au fin fond de ces grottes !

— Que demandez-vous en échange ? s'enquit Ambroise d'une voix suave.

— Il n'est pas question de marchander ! Si vous voulez Valentin, il faudra me passer sur le corps ! cracha Louis.

Le possédé n'avait attendu que cette demande pour s'exécuter et il glissa vers eux, semblant toujours léviter à quelques centimètres du sol. Ses mouvements pourtant simples étaient terrifiants. Il s'avavançait, les bras toujours étirés par le Vide, prêts à les enlacer dans une étreinte morbide, et parcourut la dizaine de mètres qui les séparait dans un seul battement de cil, bien trop vite pour l'œil humain. Maud et Valentin eurent un mouvement de recul et se retrouvèrent pressés contre le mur dans leur dos, Candide entre eux.

Louis n'avait toutefois pas bougé et harnaché dans son masque effrayant il tint tête à la chose. Il était difficile de savoir qui d'eux deux était le plus impressionnant, car si Ambroise était porté et mu par le Vide, Louis était empli d'une rage palpable qui le rendait presque aussi imposant. Il s'opposait littéralement de son corps pour protéger la vie de Valentin et le jeune homme s'en senti un instant ému, avant que sa gorge ne se serre d'angoisse. Pourquoi avait-il fallu une telle situation pour que le marquis montre aussi ouvertement son attachement à lui ? Il aurait tant aimé qu'ils puissent en profiter un peu mais se savait désormais promis à une mort prochaine et foncièrement douloureuse.

Ambroise se pencha à la rencontre de Louis, leurs visages à la même hauteur grâce au Vide qui soutenait l'archiviste, et il esquissa un sourire aussi mauvais que torturé. Ses traits autrefois séduisants étaient gangrenés par la présence du roi, la masse noire coulant dans ses veines et affleurant sous sa peau.

— Savez-vous qu'il ne nous faudrait qu'un instant pour vous réduire à néant ? souffla-t-il, ses lèvres près de celles du marquis. Peut-être est-ce ce que vous cherchez, vous qui êtes si fasciné par ce qui se cache au fond du gouffre de l'aqueduc, Louis ?

L'aristocrate ne cilla pas mais Valentin savait qu'Ambroise avait visé juste. Cela voulait aussi dire que le Vide pouvait rapporter à son maître l'ensemble des faits et gestes de ceux qui l'approchaient, puisque le rouquin était persuadé qu'ils n'avaient jamais croisé personne durant leurs petites virées au bord des quais. Toutefois, Louis y allait si régulièrement qu'il s'était peut-être aussi passé de sa présence pour s'y attarder d'autres fois.

Le marquis esquissa un sourire fin, à peine visible sous le métal de sa muselière et il tendit une main vers l'entité pour la pousser à l'épaule, comme on provoquerait un simple attaquant en duel. Les choses s'enchaînèrent alors à une vitesse folle ; la goutte d'eau venait de faire

déborder le vase. Lorsqu'il vit Louis amorcer ce geste, Valentin releva la main à son tour pour l'en empêcher, l'agrippant à l'épaule pour le tirer en arrière et lui éviter de toucher le monstre face à eux, soudain convaincu que s'il entraînait en contact avec lui, il deviendrait tout autant possédé par le mal qui l'habitait. Ambroise profita de ce flottement pour se jeter à son tour vers eux, les mains soudain tendues, griffes vers l'avant, pour s'emparer du bras de Valentin et de son être tout entier. S'il y avait quelqu'un qu'il cherchait à dominer, c'était l'instituteur et non son compagnon de route. Réalisant le bond de la créature du Vide à leur rencontre, Louis se décala pour s'interposer entre la chose et son ami, bousculant au passage le bras du jeune homme. La bête s'abattit alors sur le marquis avec la férocité du désespoir, éperdu de satisfaire son maître. Ses serres se refermèrent sur le visage de Louis et dans un gémissement de métal, la muselière explosa entre ses doigts, griffant les joues de l'homme avant de s'éparpiller en morceaux.

Valentin était terrifié, le faciès de son meilleur ami se tordit de douleur sous les ongles d'Ambroise et le Vide se rua vers tous les pores de sa nouvelle victime. Dans un hurlement transi, il se précipita vers les deux combattants sans même réfléchir, sous les regards hagards de Maud et de son protégé. Il attrapa alors les poignets d'Ambroise pour lui faire lâcher prise et sa force sembla décuplée lorsqu'il clama d'une voix tonitruante qui envahit le moindre recoin des tunnels :

— Lâchez-le, je vous l'ordonne !

De son propre corps s'échappèrent soudain des volutes d'air et d'eau qui tourbillonnaient tout autour des adversaires, les prenant dans une tornade palpable de lumière. Si les ténèbres avaient semblé émaner d'Ambroise, c'était désormais une clarté pure qui transparaissait de chaque parcelle du rouquin, une vision éblouissante, une chaleur qui réchauffait chacun jusqu'au plus profond de l'esprit. Un instant, le combat du Vide et de ce chatoiement si proche du soleil prit des allures de bataille de titans. Encore agrippé au visage de Louis, Ambroise sembla se désintégrer peu à peu et son cri sourd devint de plus en plus audible, ses lèvres formées autour d'un hurlement parfaitement effroyable. Le Vide le quittait peu à peu, chassé par l'Onde qui avait pris possession de Valentin et semblait irradier de lui, brûlant sur son passage jusqu'au moindre atome de maléfice. L'archiviste n'en finissait plus de flamboyer alors que l'entité refusait de quitter son corps, ses cheveux s'enflammaient d'une lueur ardente, ses traits consumés par le Bien qui exorcisait enfin le Mal qui s'en était emparé. Cambré vers l'arrière, l'empoisonneur du roi subit ce châtement pendant quelques secondes aux allures d'éternité puis un souffle les balaya tous, implacable et suprême. Ils étaient pris dans le cœur même d'une explosion de lumière et furent balayés aux quatre coins du couloir. Ambroise retomba enfin, vidé de tout sortilège et presque de toute vie, le souffle court et les vêtements en lambeaux.

Plus un bruit n'envahissait les grottes et les torches se mirent à crépiter de plus belle, chassant une ultime fois l'obscurité qui les avait entourées. L'atmosphère était calme, presque apaisante après cette tension et cette peur qui les avait pétrifiés tous. Seules les inspirations macabres de l'archiviste coupaient le silence de façon irrégulière, preuve de son dur combat pour se rattacher à la réalité et ne pas sombrer vers la mort. Les yeux grands ouverts, il fixait le plafond au-dessus de lui sans le voir, le visage tordu par une douleur abominable.

Louis fut le premier à bouger, tandis que chacun reprenait ses esprits. Il porta une main à son

visage pour en retirer les quelques morceaux de métal qui l'encombraient toujours. Certains avaient percé sa peau par endroits et y avaient laissé de longues griffures d'où le sang perlait. Il s'essuya alors de sa manche, son geste encore empreint d'une lenteur hésitante. Comme les autres, il était encore sonné par l'explosion. L'instant d'après, il se jeta sur Ambroise. À califourchon sur lui, il resserra ses mains autour de son cou et le comprima sans aucune retenue pour achever son œuvre.

Valentin peinait encore à se relever, le regard hagard et le corps vidé de toute force. Il n'avait pas contrôlé l'ampleur de son don et ne savait même pas comment il avait pu chasser ce qui possédait le bibliothécaire. Il se doutait toutefois qu'ils n'auraient droit qu'à un court répit et que bientôt Léandre serait à nouveau sur leurs traces. Pourtant, cela ne suffisait pas à le réveiller pleinement et c'est Candide qui jaillit soudain pour agripper le bras de Louis d'un air implorant.

Le marquis tenta de repousser l'adolescent d'un geste de l'épaule, comme on se débarrasse d'une mouche, mais son intervention avait été suffisante pour le déranger. Ses mains relâchèrent leur étreinte et il tourna enfin la tête vers le jeune homme, les sourcils froncés et le regard dur :

— Tu ne crois tout de même pas que je vais le laisser vivre après tout cela ? Il ne mérite rien d'autre que la mort, et encore je trouve que c'est un châtement bien trop doux !

Candide ne faiblit pas. Ses doigts tiraillaient toujours l'épaule de l'aristocrate, le repoussant tant bien que mal pour qu'il puisse laisser Ambroise respirer plus convenablement. C'était peine perdue puisque l'archiviste s'étouffait désormais de son propre sang. Celui-ci déborda bientôt de ses lèvres. Cette vision fit éclater l'enfant en sanglots et délaissant Louis, il se jeta auprès d'Ambroise pour passer ses bras autour de son torse d'un geste fébrile. Il était désespéré et le spectacle faisait peine à voir.

Maud fut bientôt sur ses pieds et après avoir frotté l'arrière de sa tête en plissant les yeux, elle rejoignit le petit attroupement. Sa bouche se plissa en découvrant l'état de leur assaillant mais elle fut surtout bouleversée par la réaction de son protégé. Elle savait depuis bien longtemps que malgré les traitements qu'il avait subit, il s'était attaché à l'un de ses bourreaux. Sa tristesse lui était insupportable et elle déposa le bout de ses doigts sur ses boucles blondes, avant de plaider envers Valentin :

— Nous ne pouvons pas le laisser ainsi, quand bien même il nous a attaqués. Nous savons tous qu'il n'agissait pas de son propre chef. Si nous ne le faisons pas pour lui, faisons-le pour Candide, je vous en prie.

— C'est un tortionnaire, tout comme Léandre ! intervint le marquis, le ton plus sourd. Il a tué bon nombre d'innocents et il s'apprêtait à faire la même chose avec nous, avec ou sans l'aide ou l'influence du roi ! Voyons, perdez-vous l'esprit à votre tour ?

— Comme si vous n'aviez jamais rien eu à vous reprocher, l'accusa la jeune femme.

Louis encaissa la pique sans broncher et plissa simplement les lèvres en se relevant. Il épousseta son vêtement et après un dernier regard pour Ambroise, il se détourna. Autour d'eux, l'environnement était aussi banal que familial. Il était impossible de dire s'ils étaient encore à proximité du château, ni même s'ils pourraient retrouver une sortie avant de mourir de

faim ou de soif. Finalement, l'archiviste avait peut-être une dernière utilité.

— Nous allons l'aider, répondit enfin Valentin en s'avancant à son tour. Candide, laisse-moi l'ausculter. Je ne suis pas médecin mais je peux peut-être l'aider.

L'adolescent releva les yeux vers le rouquin et après une hésitation, il s'écarta. Il prit simplement la main de l'éphèbe entre les siennes pour la serrer fort et lui témoigner son soutien. Il était impossible de savoir si celui-ci s'en rendait même compte.

Valentin posa son oreille contre le torse de l'archiviste et écouta un instant en silence. Il observa ensuite ses pupilles, puis le bout de ses doigts. Enfin, il poussa un soupir et secoua la tête :

— Il y a peu à faire, j'ai l'impression que du sang ou autre chose s'est immiscé dans ses poumons. C'est sûrement ce qui l'empêche de respirer. Pour le reste, je n'en sais pas plus. Qui sait, c'est peut-être le Vide qui l'a mis dans cet état. Ou peut-être moi...

Il jeta un regard empli d'excuses à Candide et reprit ensuite à l'attention d'Ambroise :

— M'entendez-vous ? Si nous arrivions à vous sortir d'ici, nous pourrions peut-être vous aider !

Les yeux de l'homme roulèrent un instant sous ses paupières, comme s'il s'apprêtait à perdre connaissance, mais il les rouvrit pourtant et acquiesça. Il toussa de nouveau du sang et releva péniblement sa main pour effleurer ses lèvres, avant de répondre :

— Aidez-moi... à marcher...

Valentin passa un bras sous les épaules d'Ambroise pour qu'il puisse se redresser et le glissa ensuite sous son aisselle pour se relever en même temps que lui. Malgré sa carrure longiligne, le jeune homme pesait son poids et le rouquin chercha Louis du regard pour lui demander en silence de l'assister. Ce dernier accepta avec un long soupir mécontent et vint soutenir l'empoisonneur attiré du roi.

— Et maintenant ? demanda-t-il d'un ton méprisant. Traversons-nous les murs pour revenir à la surface ?

— Oui, souffla Ambroise en retour.

Louis pencha la tête vers lui, le front barré par son irritation :

— C'est une plaisanterie ? Ce n'est pas le moment de vous moquer de nous !

— Cet endroit... n'est qu'une illusion. Avancez...

Sur l'ordre du blessé, Valentin ouvrit la marche vers le mur de pierre. Maud et Candide suivaient sans un bruit, l'adolescent à nouveau réfugié entre les bras dodus et accueillants de la comédienne. Louis faisait grise mine, persuadé qu'on se payait encore leur tête. Pourtant, après une hésitation, l'instituteur les mena droit vers le mur et ils le traversèrent dans un souffle, ressortant de l'autre côté en héritant seulement de quelques grains de poussière sur leurs vêtements.

Ils furent accueillis par la végétation luxuriante des jardins royaux et le silence parfait d'une nuit sans étoiles. Tout autour d'eux régnait le même calme qu'auparavant, sans qu'un insecte ou un

animal ne vienne percer le silence. L'endroit où ils se trouvaient était sombre, l'obscurité d'un amas d'arbres leur permettant de passer pour le moment inaperçu. À quelques pas de là, une lanterne décorait l'extrémité d'un petit chemin pavé qui disparaissait plus loin vers le château.

Valentin se retourna pour vérifier que ses amis l'avaient bien suivi. Derrière eux ne subsistait nulle trace des grottes ou des souterrains. Les buissons et les fleurs s'étendaient à perte de vue.

— Nous nous trouvons près de mes appartements, chuchota Maud. Il serait peut-être bienvenu d'y amener Ambroise pour qu'il puisse s'allonger ?

— C'est le meilleur moyen de nous jeter à nouveau dans la gueule du loup, objecta Louis.

— Je ne vois pourtant pas d'autre solution, souligna Valentin. Tout le palais doit être en ébullition après notre fuite et s'il y a bien un endroit où ils ne nous chercheront pas, c'est à l'intérieur de celui-ci ! Je suis certain que tous les accès extérieurs du château sont soigneusement bouclés pour qu'on ne puisse pas sortir.

Pour confirmer sa théorie, on entendit des pas remonter l'allée qui menait au palais. Sur les pavés, les bottes des soldats claquaient allégrement et ils se dirigèrent droit vers l'extrémité opposée du jardin, en direction des grilles qui le ceinturaient. Un peu plus loin, les compagnons purent alors apercevoir un autre groupe d'hommes qui arpentait le chemin de l'autre côté des clôtures.

— Dépêchons-nous avant le prochain tour de garde, dans ce cas, admit Louis d'un ton sec.

Le petit attroupement remonta vers les portes du château en demeurant à l'abri des arbres et des buissons, évitant soigneusement tout halo de lumière. L'ombre était devenue cette fois leur meilleure alliée et ils ne s'arrêtèrent que pour permettre à Ambroise de tousser et reprendre des forces, chacun priant à chaque fois pour ne pas rencontrer à ce moment-là d'autres cerbères. Une fois qu'ils eurent atteint la lourde porte qui menait à l'aile abritant le logement de Maud, celle-ci risqua un œil à l'intérieur. Fort heureusement, ses chambrées se trouvaient près de la promenade, à sa demande. Elle avait toujours aimé s'attarder sous les grands chênes pour s'entraîner à réciter ses textes. Après une courte course effrénée, ils se retrouvèrent enfin en sécurité, du moins pour un temps.

Seules deux pièces composaient les appartements de l'actrice : un salon agréable et une petite chambre. On était loin du luxe extravagant de chez Ambroise, la décoration discrète mais de bon goût trahissant les moyens limités de la jeune femme. Elle ouvrit la porte vers sa chambrette et escorta les hommes jusqu'à son lit pour qu'ils puissent y allonger le blessé. Elle lui amena alors un verre d'eau, qu'il refusa. Son teint était blafard, morbide, ses lèvres teintées de bleu. Pourtant, son souffle s'était calmé et il se détendit en retrouvant le confort des draps. Tandis que Candide restait au chevet de son protecteur, Maud entraîna Louis et Valentin jusqu'à un petit canapé où elle les fit asseoir, avant de s'affairer à réchauffer un peu de thé sur un poêle à bois de fortune. Après un silence mal à l'aise face à la mine renfrognée de son ami, Valentin prit la parole :

— J'aurais aimé récupérer les notes de votre père, Louis. Mais j'ai bien peur qu'il soit tout bonnement impossible d'atteindre les appartements d'Ambroise désormais.

— Impossible est même un euphémisme, soupira le marquis. Tout cet endroit doit être sous une surveillance effroyable, c'est de la folie d'y avoir remis les pieds.

— Nous n'avions pas vraiment le choix, vous avez bien vu comme les grilles étaient gardées ! Peut-être qu'Ambroise pourra nous rendre ce journal une fois qu'il sera rétabli ?

— Vous envisagez d'attendre qu'il soit en meilleure santé ? s'exclama Louis en levant un sourcil. Avez-vous perdu la tête ?

— Je ne voulais pas dire maintenant, voyons !

Ce fut le tour de Valentin de s'assombrir, piqué au vif par le comportement péremptoire de son compagnon. Il n'avait jamais aimé être pris ainsi de haut mais se faire traiter maintenant comme un demeuré après ce qu'ils venaient de traverser ensemble, et ce qu'il avait affronté pour le libérer, jouait avec ses nerfs. Il poussa un soupir sec mais s'adoucit à nouveau lorsque Maud lui tendit une tasse de thé chaud. Il la remercia d'un sourire, ne souhaitant pas lui faire payer la mauvaise humeur de Louis.

— Merci, ma tendre amie. Je suis heureux qu'il ne vous soit rien arrivé durant cette course folle, je m'en serais senti fort coupable.

— Ce n'était pas votre faute, Valentin. Je vous ai suivi de mon plein gré, vous le savez.

La jeune femme soupira tristement en s'asseyant sur une bergère face à eux afin de siroter son thé. Son visage d'ordinaire joyeux trahissait aisément son angoisse et elle ne tint pas longtemps avant de questionner son camarade :

— Comment allons-nous sortir d'ici ? J'ai désormais l'impression que le roi a des yeux partout, ce n'est pas pour me rassurer. Nous ne pouvons faire un geste sans attirer l'attention, ni laisser Ambroise seul à la merci de Léandre, c'est la mort assurée pour lui dans cet état !

— Je le sais, répondit simplement Valentin dans un hochement de tête. Je n'ai pas de solution toute trouvée, je me sens aussi perdu que vous, je l'avoue. Je ne comprends pas non plus comment nous pouvons nous trouver un instant sous le palais, au cœur de ces chemins souterrains que nous avons pourtant empruntés pour venir, et l'instant d'après au beau milieu des jardins ! C'est tout bonnement grotesque.

Le rouquin s'apprêtait à reprendre une gorgée de sa boisson lorsque son regard fut attiré par la silhouette de l'adolescent qui attendait patiemment qu'on le remarque. Il avait laissé la porte de la chambre entrebâillée derrière lui et quand Valentin porta les yeux sur son visage, il pointa sa bouche tristement. Gêné, l'instituteur tourna les yeux vers Maud :

— C'est vrai, nous pourrions délier les lèvres de Candide, désormais. Il est hors de question que nous le laissions retourner aux côtés du roi.

La jeune femme bondit sur ses pieds et son regard s'illumina à cette simple idée :

— Évidemment ! Viens, mon grand, suis-moi.

Elle l'attira à l'écart et extirpa de petits ciseaux d'un nécessaire de couture qui reposait sur un guéridon, près d'un ouvrage à demi entamé. Elle fit alors asseoir le jeune garçon près d'elle et poussa un soupir pour se calmer. Maud avait peur de le blesser et voulait chasser toute trace

de nervosité avant d'entamer son travail.

— Surtout ne bouge pas, mon ange.

Point par point, elle découpa alors le fil de soie pour libérer les lèvres mutilées de Candide. Elle retira ensuite chaque morceau du bout des doigts en caressant sans cesse sa peau pour tenter de la soulager. Elle ne pouvait tout ôter en une seule fois, la chair avait parfois cicatrisé en se mêlant à l'attache, mais la bouche de l'adolescent fut enfin délivrée de son horrible carcan.

Et pour la première fois depuis des mois, il put offrir à sa mère adoptive un sourire digne de ce nom, où se mêlèrent bientôt des larmes de soulagement. Lorsqu'il parla enfin, sa voix était à peine audible, un mince filet éraillé et hésitant, mais ses premiers mots furent prononcé d'un ton sans équivoque :

— Je veux guérir Ambroise...

La jeune femme passa une main contre les cheveux de son protégé et laissa filer les boucles épaisses entre ses doigts dodus :

— Je le sais, Candide. Nous voudrions l'aider mais nous ne savons comment faire.

— Il m'a dit où se trouve l'une de ses malles, je vais aller chercher de quoi lui préparer un onguent ou autre chose.

L'adolescent chuchotait contre l'oreille de Maud mais Valentin réussit à discerner ses paroles, avant de s'y opposer :

— C'est le meilleur moyen de te faire attraper de nouveau ! Hors de question.

— Je ne veux pas qu'il meure ! Je ne partirais pas sans lui ! objecta le jeune homme d'un ton enfantin.

— Il sait passer inaperçu.

Tous se retournèrent vers la porte entrouverte de la pièce adjacente, surpris de cette intrusion dans la conversation. Ambroise se tenait d'une main au chambranle, l'autre maintenait son ventre comme s'il en souffrait. Son teint était grisâtre et maladif mais il continua tout de même d'un air décidé :

— Candide a été formé pour se fondre dans le décor, personne ne sait qu'il s'est enfuit lui aussi et vous a aidés. Personne sauf Léandre et il ne s'en est pas vanté, hormis à moi. Il pourra donc aisément rejoindre mon bureau et obtenir ce qu'il faut pour me permettre de survivre.

L'archiviste se laissa glisser au sol après son intervention, ses maigres forces ne lui permettaient pas de rester debout davantage. L'adolescent tourna alors un regard implorant envers Maud, face auquel elle ne put évidemment pas rester de marbre :

— Tu es sûr de toi, mon petit amour ? Je ne voudrais pas que tu retombes entre les mains de ce tortionnaire !

— J'accepte à une seule condition, trancha soudain Valentin. Si nous laissons Candide risquer

à nouveau sa vie pour aller chercher votre traitement ou que sais-je encore, vous devez promettre en retour de nous aider à quitter le palais. Ou les dieux m'en préservent, je vous ferais moi-même la peau et cette fois je vous certifie que vous n'y échapperez pas !

Louis tourna le regard vers le rouquin à son emportement. Il y pointait une lueur admirative qu'il fut incapable de dissimuler, alors qu'il était satisfait de voir le jeune homme se défendre aussi ouvertement. Il n'avait pas été témoin de tous les efforts qu'avaient mis en œuvre l'instituteur pour le retrouver et le sortir des geôles, ni de la façon dont il avait pris tant de décisions difficiles sans plus jamais se laisser marcher sur les pieds. Ce fut donc pour lui l'occasion de constater qu'enfin celui qu'il avait toujours taquiné à ce sujet prenait les rênes de son propre destin. Il hocha finalement la tête à son tour et après avoir plongé ses lèvres dans le thé préparé par Maud, il indiqua la porte du menton :

— Qu'il y aille, dans ce cas. Ne tergiversons plus ou nous serons toujours en train de nous tourner les pouces lorsque Léandre décidera de nous faire comme des rats.

Il n'en fallu pas plus pour convaincre Candide et il alla chercher une des étoles de Maud pour la déposer sur ses propres épaules. Il l'enroula tant bien que mal autour de son cou également pour finalement en relever l'avant et y enfouir le bas de son visage. Il donnait ainsi l'impression de s'être emmitouflé pour ne pas prendre froid alors qu'il dissimulait en réalité ses lèvres afin d'éviter que l'on constate l'avait libéré. Il détala alors comme un lapin sans demander son reste et les convives furent plongés dans le silence un long moment.

Valentin se releva finalement en premier pour se diriger vers Ambroise et s'accroupir à ses côtés. Comme auparavant, il glissa son bras sous son aisselle pour l'aider à se redresser, ne souhaitant pas le laisser ainsi au sol au beau milieu des appartements de Maud :

— Venez, je vais vous ramener jusqu'au lit pour que vous puissiez reprendre des forces.

— Je préfère m'asseoir au salon, avec vous tous, demanda l'archiviste d'une voix pitoyable.

Le rouquin acquiesça et l'escorta jusqu'au canapé où se trouvait toujours assis Louis, cédant sa propre place pour que l'éphèbe puisse s'y asseoir. Le marquis tourna alors un regard mauvais vers son nouveau voisin. Tout ce qu'ils avaient pu partager semblait s'être volatilisé, de même que la confiance qui avait pu s'instaurer entre eux. Louis n'était pas quelqu'un qui laissait approcher les autres de son intimité, Valentin en avait été maintes fois le témoin. Il était encore plus difficile de l'entendre parler d'amitié, ou de le voir souligner qu'il pouvait s'en remettre à une autre personne. Pourtant, il avait clairement exprimé ce genre de sentiment à l'instituteur en parlant de leur « contact » au palais. Nul doute que la trahison d'Ambroise devait être pour lui plus douloureuse encore.

Ce fut Maud qui rompit ce moment inconfortable en apportant une nouvelle tasse de thé à l'archiviste. La boisson était très sombre, maintes fois infusée et agrémentée de lait condensé et de sucre, tout ce qu'Ambroise détestait. Pourtant, il apprécia le geste puisqu'il signait ainsi un début d'acceptation de la part de la jeune femme et peut-être des autres. L'homme était érudit et il se savait condamné, si ce n'est par ses blessures au moins par le sort que lui réservait Léandre. Il se sentit soulagé de ce semblant de pardon de la part de ces gens qu'il avait failli tuer.

Alors que personne n'avait repris la parole, un brouhaha se fit entendre en provenance du couloir, non loin. Chacun fixa la porte dans l'expectative, persuadé d'y voir surgir à tout instant la garde du roi. Celle-ci s'ouvrit d'ailleurs enfin, à peine, pour laisser passer Candide qui maintenait toujours son châle autour de ses épaules et de l'autre main ce qui ressemblait à une sacoche de médecin, faite d'un cuir souple et luxueux. Il l'apporta alors à son ancien protecteur, le teint pâle et l'air effrayé :

— Les soldats sont partout ! Ils fouillent tous les appartements !

Louis s'était jeté sur ses pieds à peine la porte entrouverte, et il alla risquer un œil vers le bout du couloir avant de la refermer sans un bruit. Il hocha alors la tête et fit signe à Valentin de se relever :

— Nous ne pouvons pas rester ici, ils sont en chemin !

— Mais Ambroise n'est même pas guérit, il ne survivra pas à une nouvelle course ! objecta le rouquin.

L'homme les dévisagea un moment, puis entreprit d'ouvrir sa mallette avec des gestes lents et précis. Il en extirpa une série de fioles et leur découverte fit froncer les sourcils à l'instituteur. Il demeura muet un moment avant de s'avancer vers l'éphèbe qui commençait déjà à mélanger le contenu de deux carafons dans une flasque en verre :

— Ce ne sont pas des produits pour vous guérir, n'est-ce pas ? Je reconnais ici de la ciguë, des sels de mercure, et ici ?

— De la poudre d'arsenic, l'informa Ambroise. Effectivement, ce sont des poisons, vous avez vu juste. Mais avant que vous ne criiez tous au scandale, permettez-moi de terminer ma concoction. Je ne compte pas l'utiliser contre vous et si vous avez voulu me faire promettre de vous aider à fuir en échange de mon traitement, c'est à mon tour de vous faire une demande. La garde ne vous laissera aucun répit et vous ne serez en sécurité nulle part tant que vous n'aurez pas quitté le château. Je vais retarder les soldats mais en échange, je veux que vous m'assuriez que vous protégerez Candide.

Relevant le regard vers Valentin, il reprit les mots de l'instituteur quelques minutes auparavant d'un ton ferme :

— C'est ma seule condition.

L'adolescent se jeta alors aux pieds du bibliothécaire en hurlant. Le cri était effroyable, presque animal tant il était désaccordé par le manque d'habitude après ces mois de silence, et par l'intensité que l'enfant y mettait. Maud et Louis furent sur lui en un instant pour l'écartier et lui éviter de bousculer les dangereux produits de l'archiviste, et ce fut la jeune femme qui arriva à lui faire entendre raison :

— Ambroise sait ce qu'il fait, petit ange. Je suis certaine que nous saurons te rejoindre ensuite.

La formulation fit lever le sourcil au précepteur, et il questionna alors son amie :

— Qu'entendez-vous par là ?

— Seuls Ambroise et moi-même savons nous jouer du roi. Je vais l'aider à retenir ses hommes ou les retarder au moins. Nous saurons vous rejoindre, croyez-moi. Valentin, s'il est bien une fois où je vous demande de me faire confiance, c'est celle-ci !

Le rouquin allait protester et les derniers mots de Maud lui clouèrent le bec. Il l'observa alors un long moment puis la rejoignit pour la prendre dans ses bras, Candide entre eux. L'instant aurait pu être l'illustration parfaite d'une petite famille. Il serra l'adolescent contre lui, autant que la jeune femme, et lorsqu'il s'écarta il le tint contre lui pour tenter de le calmer à son tour. Le garçon s'était tut et son regard était hagard. Il avait sombré dans un état de choc bienvenu qui lui permit d'éviter de comprendre que sa mère adoptive resterait elle aussi au château pendant leur fuite.

On tambourina soudain à la porte et la comédienne se précipita vers l'une des grandes fenêtres qui donnait sur le jardin, l'ouvrant à la volée après en avoir écarté les rideaux :

— Fuyez, vite ! Il n'y a pas de temps à perdre !

Valentin acquiesça avant d'entraîner son nouveau protégé à sa suite. Il l'aida à escalader à grand mal le rebord de pierre, puis l'enjamba lestement, bientôt suivit de Louis. Il se pencha alors pour murmurer un remerciement douloureux à l'oreille de la jeune femme avant de s'écarter.

Sans réponse, les soldats commençaient à frapper la porte de l'épaule pour tenter de l'ouvrir de force. Le battant de bois céda bientôt sous la pression et une armée entière sembla s'engouffrer dans la brèche. Ambroise était désormais debout, une minuscule carafe à la main. De celle-ci s'échappait une fumée blanchâtre et l'archiviste la jeta aux pieds des gardes, provoquant une petite explosion suivie d'une brume claire qui envahit rapidement la pièce. Des toux grasses pullulèrent alors, une cacophonie où se mêlèrent le bruit des armures qui s'entrechoquaient, celui des meubles dans lesquels on rentrait, et les insultes enfin qui fleurirent à toutes les bouches.

Le rouquin tourna les talons pour s'enfuir à nouveau.

Chapitre X

Le trio courait depuis quelques instants lorsqu'ils atteignirent les arbres qui précédaient les grilles. Les trois hommes ne pouvaient se permettre de se ruer directement vers la clôture du domaine, c'était la mort assurée s'ils traversaient ainsi à découvert. Valentin les entraîna alors plus loin et pointa un amas de hauts fourrés qui s'étendait à quelques pas de là :

— Traversons à l'abri des haies, cela nous permettra peut-être de nous rapprocher plus discrètement. Quand nous serons assez près, nous pourrons enjamber l'enceinte !

Louis s'arrêta un instant pour laisser le jeune professeur passer devant eux et ouvrir la marche. Cette lueur ravie était de retour dans son regard, lui donnant une intensité étrange, presque troublante. Il aimait voir Valentin prendre ainsi les choses en main, même s'il ne l'admettait pour le moment pas à voix haute.

— Je vous suis puisque vous semblez sûr de vous, commenta-t-il sans moquerie.

Le rouquin ne put retenir un sourire face à l'assentiment de son compagnon, surpris et comblé à son tour. Le marquis encourageait rarement le précepteur autrement que sur le ton de la plaisanterie et il était fort plaisant de le voir se plier ainsi à ses décisions. Il traversa alors un premier bosquet en tenant précieusement la main de Candide dans la sienne. Louis en émergea à sa suite, la mine inquiète mais sans un mot. Valentin n'aimait pas non plus le calme oppressant des jardins, surtout après l'agitation des soldats. Il ne savait pas dans quelle direction aller et décida donc d'avancer tout droit, espérant déboucher à un moment ou un autre vers l'un des murs d'enceinte.

Les haies étaient taillées très hautes, dépassant de plusieurs mètres le sommet de leurs têtes. Il leva un instant le regard au ciel pour tenter de s'orienter grâce aux étoiles mais c'était peine perdue ; il faisait nuit noire. Après quelques pas hâtifs, Valentin entraîna l'adolescent sous une seconde barrière de verdure. Il attendit plusieurs longues secondes que son ami apparaisse à leur suite mais il n'en fit rien.

— Louis ? Avez-vous du mal à passer ? chuchota-t-il, inquiet.

— Non, mais je ne vous retrouve pas ! lui répondit la voix à quelques pas.

Le rouquin fronça les sourcils, le souci barrant à nouveau son front. Il s'avança plus précipitamment à la rencontre des paroles :

— Vous n'avez pas traversé au même endroit que nous ?

— Bien sûr que si, rétorqua le marquis d'un ton irrité. Est-ce là encore l'un des jeux de Léandre ? Qu'est-ce que c'est que cet endroit ?

Valentin releva à nouveau les yeux pour détailler le sommet des charmilles alignées parfaitement, les couloirs de verdure qui s'enchaînaient sans logique, et il répondit avec effroi :

— J'ai bien peur que nous ayons mis les pieds dans un autre labyrinthe, végétal cette fois...

— Nom d'un diable ! jura Louis. Bon, je n'en ai que faire, je traverse !

Ses mots furent suivis d'un fouillis de branches qu'on brise et de feuilles qui s'éparpillent, puis il questionna d'un peu plus loin :

— Où vous trouvez-vous ?

— Toujours au même endroit. J'ai l'impression que vous vous êtes éloigné !

Le marquis proféra alors une ribambelle de jurons hauts en couleur, que la bienséance ne permet pas de retranscrire, puis il poussa un soupir grandiloquent :

— Candide est avec vous ? Essayez de le faire traverser vers moi pendant que je parle !

Valentin s'exécuta, en tenant toujours la main de l'adolescent dans la sienne et lui indiquant de tendre l'autre pour que Louis puisse la voir. Après un silence, celui-ci s'exclama :

— Je vous aperçois ! C'est bon, traversez à votre tour !

Le rouquin enjamba les racines d'un arbuste sans jamais relâcher les doigts de l'ancien bouffon du roi et il émergea enfin face au marquis. Celui-ci avait un air morne et la mine déconfite :

— Ce palais commence à me sortir par les yeux ! Continuons.

L'instituteur ne put retenir un sourire à la réaction de Louis. Il savait que celui-ci avait horreur de ne pas contrôler la situation et était largement servi depuis leur arrivée au château. Distraitement, sans même s'en rendre compte, Valentin recommença à compter ses pas sous son souffle. De haie en haie, ils progressaient au travers du labyrinthe en tâchant de toujours avancer droit devant eux au lieu de suivre les allées. La lumière semblait se faire plus vive et le jeune provincial remarqua que le jour commençait à poindre. Louis pris alors le relais en maintenant Candide à ses côtés, l'enfant se laissant promener sans réagir. Son visage abîmé faisait beaucoup de peine à Valentin, mais son air absent encore plus.

Enfin, le marquis traversa un amas d'arbrisseaux au feuillage touffu en faisant passer le garçon devant lui, et le précepteur passa à son tour. De l'autre côté, il se retrouva dans un recoin empli d'arbres, qui esquissaient le début d'une forêt. Ils devaient avoir atteint l'Est du palais et son parc sylvestre. L'instituteur se retourna pour clamer sa constatation et réalisa soudain qu'il était seul.

Valentin fit plusieurs fois volte-face comme si ses compagnons avaient pu se chasser dans son dos à chaque fois, avant d'appeler leurs prénoms respectifs. La joie céda la place à la panique. Il ne voulait pas être seul. Et surtout, il ne pouvait imaginer que ses amis étaient restés à la merci du roi. Sans réponse de leur pas, il resta stoïque un instant avant de murmurer tout bas :

— Tout n'est qu'une illusion !

Il se souvenait l'aveu d'Ambroise et espéra un instant que ce labyrinthe était encore un jeu de l'esprit. Le jeune homme poussa un souffle pour s'encourager lui-même et marcha droit vers les haies. Il s'arrêta presque immédiatement, poussant un cri de surprise quand une branche manqua de lui crever un œil :

— Mâtin, par tous les chats ! Nom de nom d'une pipette, mes yeux !

Cet ultime rebondissement commençait à avoir raison de la patience de Valentin et il décocha un coup de pied au tronc d'arbre face à lui, se retrouvant l'instant d'après à se tenir un œil et une jambe :

— Nom d'un pompon, mes orteils ! gémit-il en finissant par se laisser tomber sur les fesses.

Il se sentait perdu mais surtout frustré, comme si Léandre venait de jouer un coup de maître à son encontre. Qui pouvait bien mener le jeu hormis le roi, et lui soustraire la présence de ses amis ? Laisant son visage et son soulier en paix, il observa le bois autour de lui. Hormis le bosquet près de lui, qui continuait de part et d'autre à perte de vue pour marquer le flanc du labyrinthe, rien ne lui indiquait où il se trouvait. S'il s'aventurait vers la forêt, il n'aurait plus aucun repère pour se diriger. Pourtant, quelle autre solution pouvait-il envisager ? Il ne pouvait décemment pas retourner vers le palais alors qu'Ambroise et Maud avait risqué leur vie pour qu'ils puissent s'évader.

Prenant son courage à deux mains, Valentin se releva enfin. La décision à prendre était flagrante et il reprit donc sa marche en gardant constamment les jardins royaux dans son dos pour avancer vers l'opposé. Régulièrement, il brisait une branche pour tenter de marquer son chemin et pouvoir remarquer s'il revenait malencontreusement sur ses pas. Il espérait aussi que ces indices permettraient à Louis de le suivre lorsqu'il émergerait à son tour du labyrinthe.

Peut-être que le roi avait simplement cherché à les écarter les uns des autres ? Il imagina le marquis et l'adolescent ressortir à des kilomètres de là, ne le trouvant pas à leur côté. Il espéra que les buissons n'auraient pas séparé Candide de son ami. Le garçon était dans un tel état qu'il resterait sûrement sur place sans réagir, jusqu'à ce qu'on le capture de nouveau ou pire, qu'il meure de froid. Il ne portait après tout qu'une tenue légère et même Valentin commençait à greloter dans sa mise complète.

Ses pensées divaguèrent un moment tandis qu'il errait au cœur de la forêt en tentant de tracer une ligne droite. Il savait déjà qu'il était éreinté mais il se rendit compte qu'il mourait surtout de faim. Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas fait de repas convenable, ou de repas tout court, d'ailleurs. Après s'être senti mal en assistant au banquet fantôme où l'ancien monarque avait été exécuté, il avait eu l'appétit coupé, mais désormais la faim recommençait à lui ronger le ventre. Il se rendit compte qu'en plus il avait la bouche sèche et regretta de ne pas avoir terminé le thé offert par Maud.

Son esprit glissa à nouveau vers Louis et il repensa à la mise en garde de l'ancien marquis. Il lui avait demandé comment savoir s'il pouvait à nouveau lui faire confiance. Le père de l'aristocrate lui avait simplement répondu de faire confiance à l'Onde pour savoir s'il était encore sous l'influence du roi. S'il avait survécu à l'explosion de lumière dont ils avaient été témoins dans les grottes, peut-être était-il tiré d'affaire ? Au moins, cette horrible muselière lui avait été retirée et Valentin était soulagé de ce simple fait.

Depuis combien de temps arpentait-il les bois du domaine ? Il avait l'impression de marcher depuis des heures lorsque les forces commencèrent à lui manquer. Son ventre se révolta bruyamment un temps puis se tut de nouveau, le laissant aux prises avec des crampes douloureuses qui lui tordaient l'estomac. Ses pas lui semblaient plus chaotiques et il ne levait parfois pas assez les pieds, trébuchant de plus en plus souvent. Finalement, Valentin s'empêtra

dans une racine qui dépassait de la base d'un arbre et s'affala de tout son long sans même tenter de se rattraper. La joue posée contre la mousse fraîche et humide, il poussa un soupir de contentement. Il pouvait bien dormir quelques instants pour récupérer un peu.

L'instituteur ramena ses genoux contre son torse et les enlaça de ses bras pour conserver la chaleur de son corps, puis il sombra dans un sommeil lourd.

*

Le vent effleurait son visage depuis un moment, le baisant d'une douceur agréable et légère. Une feuille vint alors caresser sa joue, puis une autre, et Valentin finit par ouvrir les yeux, apaisé.

Autour de lui, la forêt était calme et s'éveillait aux premières lueurs du jour. La clarté tombait en gouttes de soleil au travers des feuillages épais et plongeait les bosquets dans une lumière diffuse et presque féérique. Il fallut un instant de plus au rouquin pour réaliser qu'il n'était plus seul et il releva paresseusement les yeux vers la créature qui câlinait sa joue.

Il s'agissait d'une femme, à en juger par la chevelure dorée qui encadrait son visage et cascadaient le long de ses épaules. Pourtant, ses cheveux n'en étaient pas, il s'agissait plutôt de bourgeons et de pétales, parcourant son crâne et décorant sa personne comme l'aurait fait la plus belle des coiffures. Sa peau était faite du bois pâle des hêtres, teinté d'une nuance rosée qui donnait à ses joues une couleur presque humaine. Ses yeux étaient telles deux billes noires qui rappelaient le regard des corbeaux. Elle souriait.

Valentin se releva sur un coude en prenant soin de ne pas se précipiter, comme si le moindre geste avait pu faire fuir l'apparition, ou la faire attaquer.

— Suis-je en train de rêver ? Suis-je mort, peut-être ? questionna-t-il d'une façon pourtant paisible, fataliste en somme.

— Vous êtes toujours en plein songe, Perce-Rêve, c'est ce qui vous rend si unique.

La voix de la femme semblait venir de nulle part et partout à la fois. Ses mots lui avaient été soufflés par les arbres, par les feuilles qui bruissaient au vent, par la mousse sous son coude. Il ressentit de nouveau cette sensation étrange de paix et d'accalmie et sut qu'il n'avait rien à craindre de ces bois et de ses habitants. Il tourna la tête pour regarder autour de lui, prêt à voir surgir d'autres formes longilignes faites de branchages et de verdure, mais ils étaient seuls.

— Il faut que je parte d'ici, que je rejoigne la ville. J'ai encore beaucoup à faire, mais je suis si fatigué.

La créature aida Valentin à se relever et pris le temps d'ajuster sa coiffure, récupérant les mèches éparses de ses cheveux roux pour les ramener sous le ruban noir. Ses doigts étaient fins, faits de brindilles entrelacées et délicates. Elle reprit de cette voix omniprésente :

— Vos amis vous cherchent, tout comme vos ennemis.

— Je ne sais plus à qui faire confiance, avoua le jeune homme d'une voix lasse.

— Pour le moment, vous devez rallier la ville et rassembler vos amis. Ensuite, lorsque vous serez rétabli, vous devrez revenir ici. Séquoia vous attendra.

Valentin dévisagea l'apparition avec hésitation, et la sensation de devoir comprendre quelque chose qui lui échappait. Il détourna un instant le regard. La jeune femme était presque nue, même s'il n'était pas sûr de pourquoi appliquer ce terme à son corps de bois et de pétales. Des feuilles cachaient à peine les deux bourgeons carnés qui piquaient sa poitrine, et ses hanches étaient recouvertes d'un entrelacs de lianes et de marguerites. Il osa enfin reprendre la parole, les yeux sur ses souliers :

— Qu'est-ce que « Séquoia » ?

— Séquoia et vous êtes les derniers Perce-Rêve.

— Je croyais être le seul ! s'exclama-t-il en relevant la tête d'un geste vif.

Face à lui, la forêt s'étendait à perte de vue et le vent lui souffla :

— Séquoia vous attendra.

L'instituteur se remit en route en bougonnant. Il était fatigué de ces apparitions qui disparaissaient sans daigner répondre à ses interrogations et distillaient leurs énigmes sans en donner la clé. Il aurait voulu revenir plusieurs jours en arrière, retourner à ses études et à ses leçons, parcourir la ville à nouveau sans avoir peur que surgissent de toutes parts des monstres ou des fantômes. Il marchait désormais droit devant lui, la colère ravivant son esprit qui s'était assoupi et il se rappela soudain comment trouver son chemin dans les bois.

Les yeux rivés au sol, il observa les arbres qui l'entouraient, détailla leurs troncs avec attention. La mousse ne se trouvait pas toujours au Nord, il le savait, mais c'était tout de même une occurrence régulière. Une fois qu'il fut presque certain de cette direction, il leva le nez pour chercher le soleil et tâcher de confirmer sa théorie. Il se levait à peine et devait donc bien marquer l'Est, ou presque. Fort de ces trouvailles, il repartit de plus belle, le pas décidé et la mine sombre.

Petit à petit, ses pensées retournèrent aux paroles de l'ancien marquis et à celles de la femme-arbre. Il avait encore tant à découvrir et beaucoup de choses à déjouer, aussi. Ses ennemis le cherchaient, lui avait-elle dit. Il fallait faire confiance à l'Onde pour l'aider, avait souligné l'aristocrate. Valentin avait l'impression de devoir marcher sur des œufs avec le risque de mourir s'il brisait une coquille.

Un claquement lointain se fit entendre, suivit rapidement d'un second. À vrai dire, il s'agissait là d'une succession de petits coups secs et pimpants qui résonnaient fort dans le silence de la forêt. En entendant ce bruit pourtant si familier au cœur d'un endroit inconnu, le rouquin mit du temps à le reconnaître avant de se mettre à courir à sa rencontre : il s'agissait des sabots d'un cheval ! Traversant feuillages et branchages sans y prendre garde, Valentin s'écorcha la joue mais continua sa course. Le tintement était accompagné d'un autre son qu'il devina cette fois sans mal et confirma en émergeant soudain de la forêt sur une route pavée. Derrière deux chevaux qui allaient à vive allure était accroché un attelage. La calèche fit une embardée pour éviter le jeune homme de justesse et s'arrêta quelques mètres plus loin tandis que le cocher jurait. La porte de la voiture s'ouvrit alors et Louis en émergea, les cheveux en pagaille et le teint pâle :

— Vous voilà enfin ! Mais où diable aviez-vous filé ? Nous avons traversé la haie et vous ne

nous avez jamais rejoints !

Le marquis venait à sa rencontre et Valentin ne résista pas à l'envie de se jeter dans ses bras. Il était tellement soulagé de retrouver enfin ce visage et cette odeur, la présence de son compagnon à ses côtés. L'aristocrate fut pris un instant de court, puis ses bras se refermèrent autour des épaules de son ami, avec un soin considérable. Un soupir de contentement s'échappa de ses lèvres et il avoua sous son souffle, contre l'oreille du rouquin :

— Vous m'avez fait peur, j'ai cru vous avoir perdu.

Un rire triste s'échappa des lèvres du précepteur et il répondit contre le torse de Louis, sans même relever la tête :

— Mais j'étais perdu, c'est bien cela... Je me suis retrouvé en plein cœur de la forêt. Oh, Louis, tout cela n'a ni queue ni tête. J'aimerais tellement que tout redevienne comme avant...

Le jeune marquis posa ses lèvres contre la chevelure de feu, laissa le moment s'éterniser quelques minutes de plus, puis il se détourna enfin pour entraîner Valentin vers la petite calèche :

— Rentrons, nous aviserons ensuite. Tout ira bien, désor-mais.

Le précepteur se laissa faire, par trop heureux de laisser quelqu'un d'autre reprendre la barre des événements. Il n'en pouvait plus de diriger et décider pour les autres, ce n'était pas dans sa nature et cela lui avait été effroyablement difficile. Aussi, sentir Louis retrouver son rôle de meneur et le ramener à ses côtés comme les amis qu'ils étaient avant l'emplit d'un soulagement palpable. Il grimpa dans la voiture, suivi du marquis, et son visage s'illumina en découvrant Candide assis dans un recoin. Il s'installa aussitôt face au garçon et prit sa main entre les siennes pour y déposer un baiser :

— Comment te sens-tu ? Tu verras, nous allons t'emmener loin de ce fou et nous essayerons de retrouver Maud et Ambroise ensuite, quand les choses se seront calmées. Nous allons quitter cet endroit le plus vite possible et tu seras en sécurité près de nous. Je pense que c'est le début d'une grande aventure !

Valentin n'avait pas la moindre envie de continuer cette épopée mais il cherchait à tout prix à rassurer l'ancien bouffon. Le faible sourire que lui rendit celui-ci fut donc une petite victoire.

Les chevaux se remirent en route et l'attelage s'ébranla. Sur les pavés, leur calèche semblait bouger et rebondir dans tous les sens mais il se sentit apaisé de s'éloigner peu à peu du palais. Il l'avait dit à la femme dans la forêt, il lui restait tant de choses à faire et désormais tant de choses à découvrir. Mais chaque chose en son temps. bercé par le mouvement régulier du véhicule, Valentin cligna plusieurs fois des yeux. Ses paupières papillonnèrent, lourdes d'un sommeil reconfortant qui lui ouvrait les bras.

Il remarqua alors une goutte de pluie qui serpentait le long de sa fenêtre, puis une seconde. Bientôt ce fut un petit filet qui coula contre sa portière et il y porta la main d'un air distrait. L'ondée disparut comme elle était venue. Le jeune homme tourna la tête vers Louis d'un air surpris, s'apprêtant à formuler sa surprise.

Face à lui, le marquis avait pris place aux côtés de l'adolescent silencieux. Alors que Valentin se retournait pour leur parler, Candide posa le bout de ses doigts enfantins contre l'épaule du marquis, dont les yeux se voilèrent de noir. En une fraction de seconde, les mains de Louis se refermèrent sur le cou du rouquin dont les souffles et les râles furent couverts par le bruit des sabots sur le pavé. Le jeune homme se cambra en cherchant de l'air, ses ongles griffant les doigts qui enserraient sa gorge comme dans son cauchemar. Bientôt, son regard se troubla et un linceul recouvrit la lueur heureuse qui l'encombra l'instant d'avant. Valentin perdit connaissance et son corps s'affaissa contre sa banquette.

Louis relâcha son étreinte mortelle et prit le temps de rasseoir son ami convenablement, rajustant avec soin son vêtement et ses cheveux. Il plongea alors la main dans la poche de la veste du jeune homme, et y récupéra la broche du roi Aliaume. Enfin, il reprit sa propre place, les yeux emplis de Vide. D'un coup sec, il frappa le toit de la voiture et ordonna d'une voix ferme au cocher :

— À l'aqueduc.

Échos

Séduction

La pièce était plongée dans une obscurité toute calculée, laissant l'occasion au regard de découvrir ce qui pouvait se trouver près de soi mais enveloppant le reste de ténèbres apaisantes. L'endroit était décoré avec goût, malgré cette note légèrement excentrique qui était propre au reste du manoir. Partout, on essayait de mettre en valeur le luxe des lieux. Il apparaissait en filigrane dans chaque objet et chaque pièce de mobilier. Les tableaux étaient rares et de bon goût, les meubles du meilleur bois, les tissus des tentures venus de pays éloignés.

Au centre de la chambre trônait un grand lit, clos sur trois côtés et dont le quatrième était masqué par un baldaquin. L'étoffe qui le voilait était aérienne et se soulevait au gré d'une légère brise qui s'engouffrait par la fenêtre laissée ouverte. La chaleur était étouffante en ce soir d'automne, la Citadelle était accablée par cette implacable chape de plomb brûlant qui semblait reposer sur les épaules de tous. Le moindre mouvement valait des sueurs désagréables et la ville avait été plongée dans une langueur paresseuse dont personne ne cherchait à s'extirper.

Dans un coin de la pièce, deux fauteuils se faisaient front dans un petit salon coquet. Louis observait avec un soin attentif la silhouette en face de lui. Son regard était alourdi par les opiacés et l'alcool auprès desquels il s'était attardé, un instant plus tôt. Son œil était indulgent, un sourire étirait ses lèvres fines et découvrait parfois une rangée de dents blanches.

— Tout à fait charmant, commenta-t-il enfin sous son souffle.

Chaque mot était pesé, pas un de trop ne venait embarrasser son discours. La chaleur humide lui faisait économiser jusqu'à ses paroles. Il pencha la tête à nouveau, son regard s'attarda sur les vêtements taillés avec soin, au tombé impeccable. Un petit signe intime à son vis-à-vis de tourner sur lui-même et il ferma les yeux. Un nouveau soupir passa sa bouche quand il les rouvrit.

— Retirez votre veste, intima-t-il tout bas.

Il récupéra celle-ci pour la poser contre le dos d'un crapaud près d'eux, la teinte du vêtement se mariant à ravir avec celle du siège. Cela l'amusa. Déjà son regard revenait à la vision de rêve et les boutons de la chemise furent ôtés un à un. Le torse qu'elle dévoila était long, les clavicules saillaient délicatement. Le ventre était plat et une ligne sombre de pilosité entraîna ses yeux plus bas.

— Parfait, s'entendit-il murmurer tandis que sa main rejoignait la peau claire et ce petit creux sous le cou qu'il appréciait tant.

Il aimait la texture de l'épiderme sous ses doigts, sa douceur chaude et unique. Son index s'attarda sur la ligne d'un pectoral, le dos de son majeur vint effleurer l'entaille du nombril. Un autre soupir s'échappa de sa bouche.

Louis s'empara alors de la boucle de ceinture et la dégrafa en prenant son temps. Entraînant les pantalons et le caleçon de tissu soyeux, il rejeta le tout au sol et s'offrit un moment de plus pour admirer l'œuvre d'art qui s'offrait à lui. Le corps était agréablement bâti, les proportions

irréprochables. Il aimait particulièrement la lueur de malice qui jouait dans les prunelles, les trois grains de beauté qui piquaient le flanc droit, et la toison d'ébène qui naissait au-dessus du phallus. Il s'autorisa quelques instants de plus pour détailler celui-ci, en appréciant la forme et la coloration.

Une goutte de sueur avait perlé à sa tempe pour glisser jusqu'à son menton. Il la récolta d'un doigt distrait et la sema contre son torse brûlant. Il était enfin satisfait de son inspection. Relevant les yeux, il soutint son propre regard :

— Louis de Laire, vous êtes le plus bel homme du monde, susurra-t-il à son reflet dans le miroir.

Aspiration

Ce n'était pas la première fois qu'il se chamaillait avec les autres garçons de son petit hameau, mais jamais auparavant ils n'en étaient venus aux mains comme ce jour là. Valentin avait l'habitude des quolibets et des moqueries concernant ses cheveux, mais les choses étaient toujours restées bon enfant. Cette fois pourtant, il avait senti que la tournure des événements n'était pas habituelle quand il avait remarqué qu'un petit groupe de garçons le suivait en chemin vers l'école.

Il les connaissait bien, ces enfants-là. Ils avaient tous grandi ensemble, à quelques années d'écart, et faisaient partie des familles de la région. Avec ses trois frères, Valentin avait toujours fait face à des caractères différents, s'en était accommodé, amusé même parfois. Ils étaient loin d'être idiots, ses frères, mais ils n'aimaient pas aller aux leçons comme lui. Ils avaient appris leurs lettres, puis avaient préféré aider leur père aux travaux des champs ou leur mère à la maison. Jamais ses parents ne l'avaient forcé à en faire de même, le laissant décider par lui-même de ce qui était bon pour lui. Et Valentin avait choisi de continuer l'école bien après qu'il eut appris tout son alphabet.

Son village était coincé contre le flanc d'une montagne, et surplombait le fleuve qui se glissait sous lui pour se transformer en cascade quelques kilomètres plus loin. Il avait donc passé son enfance à parcourir ces ruelles escarpées comme si toutes les villes du monde étaient faites de la sorte. À partir de la ferme de ses parents, il remontait un long chemin de terre au milieu des vergers, pour atteindre la place de l'église, puis de là il redescendait devant quelques maisons – la haute demeure à trois étages où logeait le maire ; la boulangerie à la cheminée massive et au four de briques, dont émanaient toujours les odeurs les plus divines, surtout sur le chemin de l'école au petit matin ; et enfin le relais de poste où toutes les communes voisines venaient chercher leur courrier. Il arrivait enfin à la salle d'école, une seule et unique classe où l'instituteur s'évertuait à instruire les doués et les moins savants.

Monsieur Gontran était autrefois un homme d'église et Valentin n'avait jamais réussi à savoir pourquoi il avait abandonné sa vocation première pour suivre la seconde. Cela avait peut-être à voir avec sa femme, une grande gaillarde au franc-parler et au giron imposant. Elle avait toujours les joues rouges et un bon mot pour chacun, et même si certains se moquaient dans son dos, personne n'osait lui tenir tête. Valentin l'aimait bien, au moins autant que son professeur.

Il le connaissait depuis cinq ans déjà, la moitié exacte de sa courte vie. Certes, il n'avait pas vraiment appris grand chose les premiers temps, se contentant de jouer dans un coin avec un grand livre relié et couvert d'images. Il inventait des noms pour les animaux qu'il y découvrait, s'imaginait des histoires emplies des objets qu'il ne reconnaissait pas, les dotant d'utilités aussi farfelues que diverses. Mais Monsieur Gontran avait rapidement compris qu'il était doué lorsqu'il l'avait vu répéter déjà les lettres de ses aînés du haut de ses quelques années. Il l'avait donc peu à peu initié à l'alphabet, toujours sous forme d'amusement, invitant peu à peu le petit enfant à se joindre aux plus grands. Bien vite, Valentin avait su déchiffrer des mots simples puis des phrases communes. Il avait même dépassé le niveau des plus faibles. Cela ne leur avait

pas plu.

Le petit rouquin était solitaire, préférant les fables qu'il créait sans cesse. Il faisait avec un soin religieux ses lignes d'écriture, chaque jour, puis se précipitait sur un cahier d'écolier qu'il avait acheté avec ses sous. Il avait longuement économisé chaque pièce qu'on lui donnait parfois pour son aide à la ferme, et les avait toutes dépensées d'un coup pour ce nouveau carnet. Chaque soir, il y écrivait de petits contes sans queue ni tête, emplis de dragons et de monstres, de princesses et de beaux chevaliers. Cela occupait la majeure partie de son temps et il passait le reste à lire, et lire encore, tous les manuscrits du village passant à portée de ses mains.

En prenant le chemin de l'école ce matin-là, il avait remarqué deux ou trois enfants sur ses traces. Il les avait rapidement relégué dans un coin de son esprit et était retourné à ses rêves éveillés d'aventures et de chevalerie. Il avait décidé d'écrire ce soir l'histoire d'un écuyer qui saurait se battre seulement avec ses mots et convaincre les méchants de se ranger de son côté. Bien sûr, ce champion serait roux, mais toute ressemblance avec des personnes existantes serait le fruit d'une coïncidence, évidemment.

Un garçon avait choisi ce moment-là pour attraper son cartable et en avait éparpillé le contenu autour d'eux à la volée, faisant rire bêtement ses camarades. Valentin s'était précipité pour tenter d'épargner son cahier d'histoires et avait ainsi attisé la curiosité de son petit agresseur. Incapable de déchiffrer correctement ce qui s'y trouvait, il s'était contenté d'en arracher les pages et Valentin s'était jeté sur lui. Une rixe avait suivi, un échange de coups de poing mesquins, de cheveux tirés, de crachats dans diverses directions et enfin une claque retentissante qui avait laissé sur la joue de Valentin les traces rougies des doigts de son agresseur. Il avait filé sans demander son reste et s'était réfugié dans la salle de classe avant l'heure.

Tiré de son bureau par les piailllements de l'enfant qui pleurait à chaudes larmes, Monsieur Gontran avait passé son nez à la porte pour l'observer. D'un pas lourd qui faisait craquer le plancher usé sous ses semelles, il avait rejoint le garçon pour s'asseoir près de lui et avait tapoté son dos d'un geste bienveillant.

— En voilà, un gros chagrin, avait-il commenté avec bonté.

— Je ne veux plus être intelligent, lui avait rétorqué Valentin.

Monsieur Gontran avait soulevé ses gros sourcils broussailleux d'un air perplexe. Il avait jeté un coup d'œil à l'horloge au-dessus du tableau noir. Elle indiquait sept heures trente-trois, soit encore vingt-sept minutes avant le début des cours.

— Viens, avait-il simplement répondu.

Il avait entraîné l'enfant dans son bureau, qui jouxtait la salle de cours. L'endroit était grand comme un mouchoir de poche, empli de livres du sol au plafond, d'un bureau couvert de papiers chiffonnés, de notes griffonnées, de parchemin vierge et d'encre. Une jolie plume reposait dans l'encrier. Valentin était resté ébahi devant les bibliothèques chargées mais n'avait rien dit. Il ne voulait plus être intelligent !

Monsieur Gontran s'était assis à son bureau et avait installé le petit rouquin sur un coin de

celui-ci, puis avait recommencé à écrire avec soin le reste de ses lettres. Il ne disait rien, concentré sur sa tâche, et laissa les yeux de l'enfant faire le reste.

Le regard de Valentin courut d'un livre à l'autre, parcourant une étagère entièrement, la tête penchée de côté pour en déchiffrer chaque tranche avant de passer à la suivante. Il prit alors le temps de compter le nombre d'ouvrages qui s'offraient à lui. Il n'en avait jamais vu autant ! Il commença à agiter ses pieds, battant la mesure sous le bureau, sans bruit. L'instant d'après, il s'agita pour caler ses mains sous ses cuisses, gigotant comme un asticot. Il essayait de se convaincre de ne pas s'emparer d'un des livres.

Valentin renifla, le cœur lourd. Il repensait à toutes ses histoires perdues, les pages éparpillées dans la poussière, la terre du chemin ou même les bouses de vache. Il finit par pousser un interminable soupir, retira l'une des mains de sous sa jambe pour se frotter le nez, et demanda l'air de rien :

— Vous les avez tous lus, les livres, Maître ?

Le ton était poli, comme toujours, mais Monsieur Gontran fut ravi d'y percevoir une curiosité saine et reconnaissable entre toutes. Celle d'un enfant avide de savoir.

— Oui, tous. Et plusieurs fois. Aimes-tu les livres, Valentin ?

Il n'avait pas levé les yeux de ses courriers, mais ne manquait pas une des attitudes du petit garçon. L'enfant hocha la tête avant de retrouver sa moue boudeuse :

— Oui mais les autres, ils se moquent. Alors je vais aller devenir un chevalier, plutôt, et aller à la guerre !

L'instituteur retint de justesse un sourire et hocha la tête gravement :

— Voilà qui est brave, Valentin. Aimes-tu te battre, alors ?

Surpris, le rouquin releva des yeux candides vers lui avant de hocher la tête à la négative. Le visage sérieux, il descendit du bureau et s'approcha de la bibliothèque. Le pas lent, la tête légèrement inclinée, il donnait l'impression d'essayer de voir sans être vu. Finalement, sa main se tendit et il effleura l'un des ouvrages. Il reprit d'un ton grave, presque comique à son âge :

— Pourquoi vous apprenez des choses aux gens bêtes ?

Monsieur Gontran laissa échapper un rire attendri. Les formulations de Valentin l'amusaient :

— Pour qu'ils le soient un peu moins ? plaisanta-t-il. N'aimes-tu pas apprendre ?

— Si, mais je ne suis pas bête. Les autres se moquent de moi, marmonna-t-il.

— Est-ce pour cela que tu ne veux pas être intelligent ?

Valentin acquiesça, mais seulement après avoir marqué un temps d'arrêt. Jusqu'ici, son raisonnement lui semblait logique, pourtant les paroles de son enseignant lui mirent la puce à l'oreille.

— Je ne veux juste pas qu'ils se moquent. Mais je ne veux pas être bête !

— Ne pas être intelligent, ce n'est pas être bête, Valentin. On peut être intelligent et être le

dernier des idiots. Tout cela est un peu compliqué. Souhaites-tu vraiment devenir comme eux ? Si un enfant arrive demain et aime lire et écrire, te moquerais-tu de lui ?

— Non, avoua Valentin d'un air penaud.

Il retourna à sa contemplation de la gigantesque bibliothèque de Monsieur Gontran, du moins lui apparaissait-elle comme telle à l'époque. Sa main reposait toujours sur l'un des manuscrits et il osa alors demander :

— Est-ce que je peux lire ce livre ?

Monsieur Gontran se retourna et croisa ses bras sur son ample ventre :

— Non, répondit-il d'un ton catégorique.

— Pourquoi ? questionna le garçon, les yeux ronds de surprise.

— Parce que ces livres sont réservés aux gens intelligents.

Valentin plissa les lèvres, pris à son propre piège. Il hocha alors la tête et la tourna ensuite en entendant les premiers élèves rejoindre la classe. Laisant l'ouvrage en paix, il sortit du bureau de Monsieur Gontran et alla se glisser à sa place pour suivre les leçons.

Le soir, tandis que la famille terminait son repas, on frappa à la porte. Côme, l'aîné de la famille et le mieux bâti des quatre garçons Darly, alla ouvrir et l'instituteur du village fut introduit dans la grande pièce à vivre de la ferme. Sous son bras, il tenait le livre que l'enfant avait admiré plus tôt.

— J'étais en train de travailler, quand je me suis demandé : le petit Valentin n'aurait-il pas changé d'avis ? Peut-être aurait-il décidé d'être intelligent ?

Le rouquin bondit de son siège et vint s'emparer du recueil avec déférence. On aurait pu croire qu'on venait de lui confier la clé des cieux. Satisfait, l'instituteur tapota la chevelure folle de son élève et quitta la maisonnée après avoir proposé à Valentin de lui prêter un autre ouvrage, lorsqu'il aurait terminé celui-ci.

La semaine suivante, l'enfant rapporta le livre lu et emprunta le second, puis le suivant. L'exercice dura jusqu'à épuiser entièrement la bibliothèque de Monsieur Gontran, et c'est ainsi que Valentin Darly abandonna l'idée de ne plus être intelligent.

Négation

Clovis de Laire était un homme respecté, surtout parce qu'il était craint par le plus grand monde. Il avait été élevé, depuis son plus jeune âge, dans le but de reprendre l'empire de son père. Si cette famille d'aristocrates était reconnue pour ses actions en tant que diplomates, depuis plusieurs générations, il était également de notoriété publique qu'elle entretenait abondamment le marché des armes dans les pays où ses interventions de conciliation ne suffisaient pas. Et plus d'une mission avait été facilitée en fournissant des instruments de guerre au bon parti.

Très jeune, Clovis avait fait preuve d'une intelligence rare, un caractère rusé et calme auquel venait se mêler une patience sans borne. Il avait ainsi l'étoffe pour devenir le digne héritier des affaires paternelles, et du titre qui accompagnait ces fonctions, celui de Marquis de Persain. Au contraire de nombreux nobliaux qui avaient obtenu cette appellation en s'accoquant seulement avec le roi ou son entourage, la famille de Clovis avait obtenu sa place dans la hiérarchie nobiliaire grâce à ses prouesses militaires et ses missions diplomatiques. Les hommes « de Laire » portaient donc leur nom fièrement, avec une rigueur implacable.

L'enfant avait reçu une éducation stricte, une formation martiale tout autant que les armes pour se défendre dans les dîners mondains. Il maniait aussi bien le fleuret que les mots d'esprit, et le mousquet que l'humour noir. Clovis était également avide de cultures étrangères et de voyages. À sa majorité, il s'était porté volontaire pour escorter les troupes royales à travers le monde et avait découvert les pays les plus reculés, des colonies déjà établies aux terres encore vierges. C'est là qu'il était tombé amoureux.

De retour de son odyssée, il avait ramené une femme au teint diaphane et aux cheveux blancs comme la lune, malgré sa jeunesse, Alana. Sa beauté était marginale, de celle que l'on idolâtre ou que l'on abhorre, et seuls ses yeux d'un vert profond cerclé de noir venaient trancher la pâleur de son être. Clovis la chérissait plus que tout. Longtemps il continua à mener ses missions, enchaînant les visites aux ambassades lointaines et les négociations houleuses avec des nations en mal d'armement. Son épouse l'attendait toujours à son retour, silencieuse et éprise.

Malgré un mariage en grande pompe, dans le manoir fastueux de leurs ancêtres, l'union demeura infertile. Le luxe et l'opulence ne pouvaient rien, pour une fois. Les mois succédèrent aux jours et le marquis n'avait toujours pas d'héritier. Les années passèrent, tandis que Clovis voguait à travers le monde, le visage tiré par la fatigue et par cette pensée qui ne le quittait jamais, ne lui permettant aucun repos.

Puis la marquise tomba malade. Averti par un courrier datant de plusieurs semaines déjà, l'homme rentra trouver l'amour de sa vie, ce rayon de lune qui avait donné à son existence une lumière étrange et fascinante. Le voyage lui sembla durer plus longtemps que tous ceux qu'il avait jamais entrepris, alors que l'angoisse d'arriver trop tard le rongait. Il rejoignit enfin leur demeure par un soir d'automne pour trouver son épouse alitée, le teint cadavérique et le ventre rond. Tandis qu'elle concevait enfin la vie de leur unique enfant, le destin avait choisi de s'abattre sur elle.

Clovis la veilla chaque jour et chaque nuit, s'émerveillant des courbes qui arrondissaient son corps, des battements de cœur qu'il pouvait entendre au travers de ses robes, et de l'espoir vacillant d'une vie nouvelle. Le visage marqué par le manque de sommeil et l'angoisse de tout perdre, épouse et enfant, il devint le fantôme de l'homme qu'il avait été. Lorsque son enfant vint au monde, un froid matin d'hiver, il attendit que le médecin et la sage-femme fassent leur œuvre, terrifié par le silence opaque qui émanait régulièrement de la chambre. Après des heures interminables, un cri glorieux surgit à travers la porte, celui d'un fils qui souhaitait vivre, envers et contre tout. Clovis accourut alors, se retrouvant au cœur d'une pièce moite, et l'odeur du sang le prit à la gorge. Tandis qu'on lui confiait l'enfant, gigotant dans un linge, il ne put détourner les yeux du lit. Sa femme si pâle, ses draps auparavant immaculés, tout était désormais marbré d'un rouge profond et morbide qui grava l'instant dans sa mémoire, alors que le nourrisson vagissait, ses lamentations mécontentes s'échappant sans répit de sa petite bouche sans dents.

Contre toute attente, Alana survécut à la naissance de son fils. Pourtant, elle n'en ressortit pas indemne et très vite, le majordome dut assister Clovis pour trouver une nourrice capable d'allaiter l'enfant. Le monde s'organisa autour de cette chambre où personne n'avait le droit de pénétrer, pas même le marquis ou le bébé. Cloîtrée dans cette pièce sombre, la jeune femme diaphane perdit tout son éclat. Chaque jour, elle se fanait un peu plus, comme si la venue au monde de son nourrisson avait achevé d'absorber ses dernières forces.

Lorsque sa mère mourut le jour de ses deux ans, Louis ne l'avait jamais rencontrée.

Terrassé par ce décès, Clovis changea à son tour. Il aimait son fils, plus que tout au monde et au moins autant que celle qui avait bouleversé sa vie. Mais il ne pouvait s'empêcher de voir en lui le regard de son aimée, ni oublier que c'était sa venue qui avait causé sa perte. L'adoration qu'il vouait à son fils se teinta de rancœur et il l'éleva de la même façon qu'il avait été éduqué, avec une froide rigueur.

Louis avait quatre ans quand on envoya mander son père. Clovis travaillait alors à l'ambassade, au cœur de la Citadelle, ne s'éloignant plus que rarement de chez lui. Le messenger était inquiet, transmettant aisément l'inquiétude et l'agitation de la gouvernante qui l'avait sommé de trouver le marquis. De retour au manoir, celui-ci fut confronté à l'effervescence qui secouait la maisonnée, mais pas de celles qui agitent les foules de gaieté ou de joie. Ici, les employés étaient terrifiés, pire encore certains avaient pris la fuite.

Clovis monta les escaliers quatre à quatre, le teint cireux et les traits creusés par l'angoisse. Il ouvrit grand la porte de la nurserie, où l'enfant jouait toujours tranquillement. Il observa alors le spectacle qui s'offrait à lui, le visage dénué d'expression, puis sans intervenir il tira la porte et fit appeler Octave, son majordome. Alors il délivra ses ordres :

— Faites appeler une voiture. Et faites prévenir le roi que nous venons.

Dans son dos, le domestique pouvait encore apercevoir Louis. Le garçon était installé à même le sol et jouait avec de jolis soldats de plomb. Entre ses petits pieds recouverts de souliers vernis, un trou grand comme une soucoupe déformait le plancher et faisait rire le galopin. Il y jetait, un à un, ses jouets, les observant disparaître dans le Vide.

Création

“Dans la profondeur de l’hiver, j’ai finalement appris qu’il y avait en moi un soleil invincible.”

– Albert Camus

Ce n’est pas sans raison que j’ai débuté ce roman par une citation d’Albert Camus. Celle-ci en particulier, d’ailleurs. À l’époque où l’idée de commencer « Sur les berges du Vide » me tomba dessus, il est assez adéquat de dire que je me trouvais une nouvelle fois dans la profondeur d’un hiver personnel. C’est une situation que beaucoup d’artistes connaissent, même si j’ai du mal à me mettre dans la même catégorie qu’eux. J’aime jouer avec les mots, depuis toujours, créer des mondes, des rêves éveillés, des personnages qui transmettent à leur façon une partie, petite ou plus conséquente, de moi. De qui je suis, de ce que j’aimerais être, ou de ce que je ne serais jamais. Mon esprit en regorge à foison, c’est le propre de beaucoup d’écrivains, j’en suis certaine.

Un beau jour d’Avril, je décidai donc de me lancer dans cette incroyable aventure. La première idée qui me vint, pour ce roman, ne concernait pas le fond mais la forme. J’aime écrire, c’est un fait, mais j’ai une fâcheuse tendance à commencer des dizaines de personnages et d’univers et d’en laisser de côté la majeure partie, après quelques pages. Les seuls que j’avais réussi à maintenir en vie et à nourrir chaque jour étaient ceux que j’avais développé à plusieurs mains, ou surtout ceux dont on me demandait régulièrement des nouvelles. Mon point faible était donc là ! Comment continuer d’écrire sur un personnage sans le reléguer au placard en me disant qu’il ne finirait par intéresser personne ? En faisant entrer en jeu les lecteurs, non pas tout à la fin du processus de création comme c’est normalement le cas quand on leur présente une histoire terminée, à prendre ou à laisser. Non ! Il me sembla soudain bien plus attrayant de les mêler à l’histoire.

J’ai grandi à une époque où l’on découvrait en librairie les premiers « Livres dont vous êtes le héros ». Déjà avide de jeux de rôle, je découvris avec un plaisir gigantesque ces histoires toutes prêtes, où l’on pouvait revivre plusieurs fois la même aventure sous des angles différents. Nos choix importaient ! Mieux encore, ils étaient la pierre angulaire de ces récits. Inutile de dire que ces livres étaient les précurseurs d’un genre que je retrouvai avec joie, quelques années plus tard, dans le monde des jeux vidéos.

Les prémices de « Sur les berges du Vide » étaient en place. Il s’agirait d’un récit à la façon des feuilletons que l’on trouvait autrefois dans les journaux (ou que j’avais pu entendre aussi à la radio, petite). Mais je ne présenterai pas des épisodes tout faits : j’inviterai le lecteur à choisir avec moi la suite de l’histoire. Le concept me plut et je l’adoptai immédiatement. Non seulement celui-ci permettrait de me motiver à écrire chaque semaine, mais en plus il titillerait mon imagination en me laissant parfois face à des situations inattendues. Lorsqu’on écrit, je trouve qu’il est difficile de se surprendre soi-même. Cela va de soi, me direz-vous, mais laissez-moi vous expliquer. Durant des années, j’ai écrit pour répondre à des histoires que je développais avec d’autres, dans des jeux de rôle, sur des forums, ou dans des jeux vidéos. La part de surprise se trouvait donc là : mes personnages réagissaient aux actions des autres, c’était eux qui engendraient les rebondissements inattendus et les choix que je n’aurais pas forcément faits moi-même. Comment l’appliquer ensuite à ma propre écriture ? Bien sûr, je devais parfois me creuser les méninges pour les inventer, je ne serais pas vraiment créative,

sinon. Mais inviter le lecteur à choisir l'issue d'une scène était un moyen encore plus amusant de me surprendre. Et cela se confirma plusieurs fois durant cette aventure ! Combien de fois ai-je vu un choix remporter les suffrages alors que j'étais persuadée qu'un autre allait le faire !

Ainsi était né le projet de « Sur les berges du Vide ». Pour ceux qui ne l'ont pas suivi depuis le début, laissez-moi vous détailler la suite des événements. Le premier épisode fut posté en Avril 2012 sur le site Deviant Art et dix-sept personnes se prirent au jeu. Je n'en revenais pas ! Chacun fit son choix pour l'issue de cette nouvelle histoire, et durant les mois qui suivirent, je mis en ligne un nouvel épisode chaque semaine ou presque. À la fin des textes, un sondage était alors ouvert pour décider de l'issue de l'histoire. La semaine suivante, le récit reprenait en suivant le choix des lecteurs. Leur participation était primordiale et c'est elle qui m'a permis de maintenir cette motivation qui a abouti aujourd'hui à ce premier tome.

Si vous faisiez partie des lecteurs, des personnes qui ont commenté, ou simplement voté chaque semaine, je vous remercie du fond du cœur. C'est grâce à vous que ce livre a pu voir le jour !

J'ai parlé ainsi de la façon dont le concept de « Sur les berges du Vide » est né, mais j'imagine que les quelques personnes qui m'ont demandé de parler de mon inspiration et de ma façon d'écrire voulaient sûrement entendre aussi parler du fond. Je vais donc tâcher de vous exposer comment j'ai mêlé à ce monde les dizaines, que dis-je, les centaines d'influences qui composent mon imaginaire.

Lorsque le premier épisode jaillit sur le papier, je ne connaissais même pas le nom de mon héros. C'est quelque chose qui a été modifié depuis, dans ce texte, pour donner au récit une fluidité plus agréable mais jusqu'à la fin du second épisode d'origine, je ne voyais que les traits de ce jeune homme, pas son prénom. Voici d'ailleurs une clef majeure de la façon dont je travaille : je « vois ». Certains inventent, décident des traits de leurs personnages, leur imposent un caractère ou une vie par nécessité pour le récit. Je n'ai jamais procédé ainsi, aussi loin que je me souviens. Mes histoires « macèrent » dans mon esprit, je les observe se mettre ainsi en place, mais elles n'ont littéralement « ni queue, ni tête ». Toujours en esprit, je vois ces hommes et ces femmes vivre leurs vies et c'est souvent d'un tel événement que je pars. C'est comme cela que je me retrouvai, en Avril donc, à décrire la façon dont Valentin se promenait dans les rues d'une capitale imaginaire. Je n'avais pas la moindre idée d'où il allait, ni même pourquoi ! Je le suivis, et par la même occasion, j'entraînai mes lecteurs.

Ce n'est qu'en écrivant sur mes personnages que je découvre leur caractère. Ils me le révèlent. Si je les confronte à des situations, je ressens la façon dont ils réagiraient, les choses qu'ils aimeraient faire ou pas. C'est toujours ainsi que j'ai écrit, je ne dis pas que c'est la meilleure façon de faire ! Mais je suis tombée récemment sur une courte interview d'Haruki Murakami (auteur, entre autres, de « 1Q84 » et « Kafka sur le rivage ») et voici ce qu'il racontait :

« Quand je commence à écrire, je n'ai aucun plan. Ma tête est vide. J'avance à l'aveuglette dans mes propres ténèbres. Pour 1Q84, j'avais la première scène : dans un taxi pris dans les embouteillages à Tokyo en écoutant de la musique classique. Je ne sais pas ce qui va se passer dans mon roman. J'ai simplement confiance dans le fait que je pourrai le finir. J'ai confiance mais je n'ai pas encore d'histoire ! (...) C'est excitant de ne pas savoir ce qui va se passer dans la fiction que vous êtes en train d'écrire. Je m'endors le soir avec les

personnages en tête et, le lendemain matin, soudainement, ils sont prêts à s'animer. Je ne sais comment font les autres romanciers mais, pour moi, c'est ainsi. »

Inutile de dire que je suis tombée des nues ce jour-là. Quelqu'un parlait soudain de la même façon d'écrire que j'utilisais. À force de voir des auteurs expliquer qu'ils faisaient des plans, des notes, qu'ils détaillaient chaque point de l'intrigue ou l'organisait sur un tableau de liège, j'avais l'impression d'être un OVNI ! Je suis heureuse de voir qu'on est au moins deux ! (Même si je n'ai pas l'audace de comparer mes écrits à ceux de Murakami, loin de là !)

Le monde de Gamandée, où évoluent Valentin, Louis et les autres, et que j'évoque parfois dans l'histoire, existe dans mon esprit depuis longtemps. C'est d'ailleurs un endroit où se recourent beaucoup de mes histoires sans que cela soit clairement explicité. Je le sais, simplement. J'ai toujours aimé l'époque que l'on nomme actuellement « victorienne » (et qui est tant à la mode !) qui couvre les années 1837 à 1901 au Royaume-Uni, ou encore le Second Empire, période plus restreinte en France, de 1852 à 1870 environ. Comme beaucoup, j'en apprécie le style et l'élégance, les manières, la mode, l'architecture et les découvertes. Bien sûr, je ne suis pas aveugle à la pauvreté de cette époque ni à tous les défauts qu'elle pouvait bien avoir. Simplement, une grande partie parle énormément à mon esprit romanesque ! J'aimais aussi, évidemment, le « steampunk », genre littéraire devenu un véritable style de vie pour certains, et qui qualifie bon nombre de romans, films ou jeux qui se déroulent dans cette société industrielle du XIX^e siècle, pimenté parfois de magie. Mais je n'accrochais pas entièrement à ce style et j'en déviai finalement pour créer mon propre univers, influencé par ces goûts. Ainsi naquit Gamandée, sorte de monde parallèle au nôtre à cette époque, empreint de fantastique mais pas de science-fiction et encore moins de grosses machines.

Parlons d'ailleurs de ce fantastique. J'aime les récits qui mêlent une touche d'imprévu à la réalité, sans tomber dans le foncièrement abracadabrant. Je ne suis pas une fan éperdue des histoires de baguettes magiques. Par contre, je ne résiste jamais à un roman (ou une nouvelle, ne soyons pas sectaires !) où la vie de tous les jours est bousculée peu à peu par une touche particulièrement irréaliste. Les maîtres du genre sont pour moi : Stephen King et Neil Gaiman. Il se trouve d'ailleurs que tous deux sont mes plus grandes influences littéraires, personne n'en sera vraiment surpris.

Du style et des conseils de ces auteurs, j'ai retenu deux choses.

Tout d'abord, le fantastique n'a pas besoin d'être partout pour influencer le récit. Un détail qui dévie, un simple événement illogique, et toute une histoire peut devenir alors un savant mélange de réalisme et d'imaginaire. King le maîtrise dans l'horreur, faisant plonger ses héros ordinaires dans la terreur la plus totale (à la manière de Lovecraft, d'ailleurs, autre maître s'il en est !). Gaiman réussit à le faire en basculant tout un monde habituel dans l'improbable, et en arrivant à nous convaincre que cela pourrait arriver. C'est comme cela que le Vide a fait son entrée dans Gamandée, et prit peu à peu son importance tout au long du récit.

La seconde chose que j'ai retenue de ces sources sans borne d'inspiration concerne ma façon d'écrire. Je ne pourrais pas vous faire part de celle-ci car elle est plutôt rébarbative : je m'installe devant une page vierge et j'écris, sans fioriture. Mais cela est moins simple que ça en a l'air, car j'ai traversé des mois, voire des années, sans y arriver. Je me disais que mes histoires n'intéresseraient personne (angoisse partagée par tous les créateurs, quel que soit le fruit de leur art, je pense). Je me bloquais moi-même, j'étais convaincue que ce que j'écrivais

était de piètre qualité, ou bon à jeter aux orties. Et j'ai fini par suivre ce conseil simple, prodigué par mes deux auteurs favoris : il faut lire, et il faut écrire. Il n'y a pas d'autre argument à donner, pas de meilleure manière, ou de façon de le faire. Alors j'ai lu (et encore, le tas de livres en attente sur ma table de nuit démontre que je ne l'ai pas fait assez !) et j'ai écrit. La seule chose à faire pour pouvoir arriver à ses fins, que ce soit l'écriture d'un roman, la finalisation d'une illustration, ou tout autre acte artistique, c'est de commencer. Ce simple premier pas, je ne l'avais pas fait avant « Sur les berges du Vide », pour de multiples raisons qui n'ont pas leur place ici. Cette incroyable épopée m'aura également servi à cela.

Je vais m'arrêter ici par faute de temps. Une autre fois je vous parlerai des origines de Valentin, inspiré de mes autres héros roux, de celles de Louis et des caractères sombres qui me l'ont soufflé. Il y a encore tant à dire sur leur amitié, sur leur futur et sur tous les gens qui peuplent les nombreux recoins de Gamandée. Mais j'aimerais vous laisser avec une citation de Neil Gaiman, que je mentionnais plus tôt. Je la poserais ici en anglais pour ne pas la dénaturer, je m'excuse par avance si vous ne pouvez pas la traduire vous-même. Je ne voudrais pas lui faire défaut en tentant moi-même une traduction maladroite. Simplement, elle illustre tout ce en quoi je crois désormais.

Pour continuer à avancer, plongez-vous dans votre art ou toute autre chose qui vous motive. Partagez vos passions avec les gens qui vous entourent. Et avant de laisser la place aux paroles de celui qui l'exprime mieux que moi, je vous remercie simplement encore pour avoir tenté l'expérience à mes côtés, durant les mois de création de « Sur les berges du Vide » ou en le lisant maintenant. À bientôt pour le tome suivant !

– Octobre 2012

« Sometimes life is hard, things go wrong. In life and in love and in business and in friendship and in health and in all the other ways that life can go wrong. And when things get tough, this is what you should do: make good art. Husband runs off with a politician: make good art. Leg crushed and then eaten by a mutated boa constrictor: make good art. IRS on your trail: make good art. Cat exploded: make good art. Someone on the internet thinks what you're doing is stupid or evil or it's all been done before: make good art. Do what only you can do best. Make good art. » – Neil Gaiman

Lecture Street

Vous avez apprécié cette histoire ?

Fondé à l'initiative d'auteurs indépendants amoureux des livres numériques, Lecture Street est un portail dédié à la promotion de nouveaux talents libres et branchés.

N'hésitez pas à découvrir d'autres romans sur lecture-street.com !